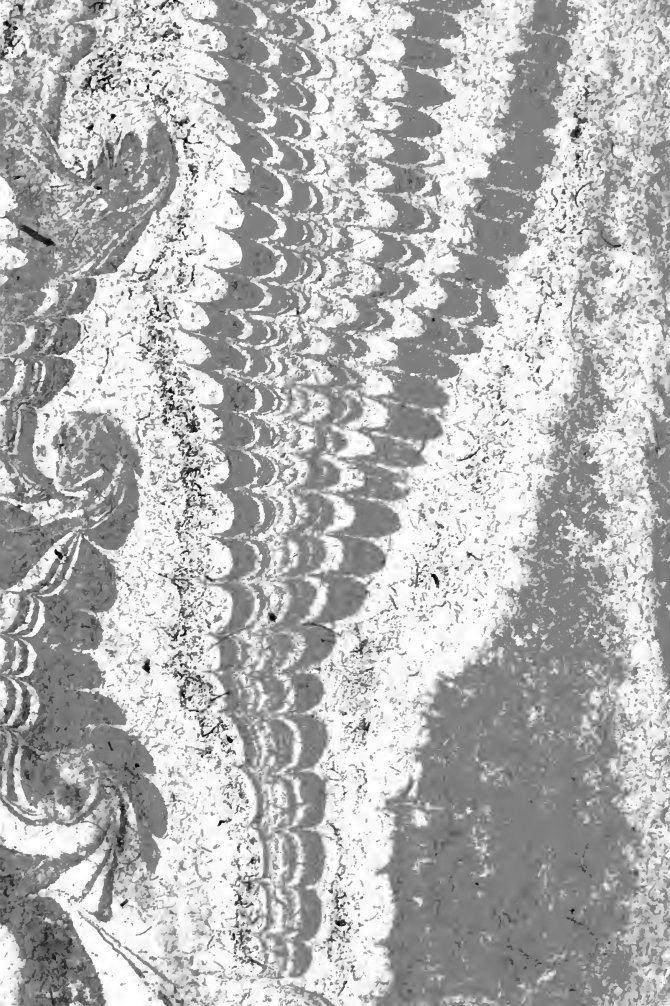






Universitas  
BIBLIOTHECA



Ed. spec.



*Senraris Jean Bernard*

# L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT;

O U V R A G E

Dans lequel les Préceptes sont confirmés  
par des Exemples tirés des meilleurs  
Orateurs & Poètes François :

*DÉDIÉ A FEÜ MONSEIGNEUR*

LOUIS-JOSEPH-XAVIER DE FRANCE,

DUC DE BOURGOGNE:

seconde Édition, revue & corrigée par M. DE WAILLY.

---

*T O M E S E C O N D :*  
IMAGES PHYSIQUES.

---



*A P A R I S,*

Chez A. M. LOTTIN l'aîné, Libraire-Imprimeur  
Ordinaire de MGR LE DAUPHIN & de la VILLE,  
rue S. Jacques, au Coq & au Livre d'Or.



M D C C L X X I.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

BI. THECA

PN

4742

.545

1771

v. 2

Coll. of



# A V I S

## NÉCESSAIRE A LIRE.

**P**OUR éviter, dans le corps de l'ouvrage, d'inutiles & de fréquentes répétitions, il est bon de faire deux remarques essentielles.

La premiere, c'est que, dans les portraits, il se trouve ordinairement une pensée vive, ou une expression forte, qui fait presque toute la beauté de l'image qu'on présente. Tantôt cette pensée est au commencement du portrait, & tout ce qui suit n'en est, pour ainsi dire, que le développement & l'application: tantôt cette pensée est au milieu; &, comme un centre de lumiere, elle répand des rayons sur ce qui précède & sur ce qui suit: tantôt cette pensée se trouve à la fin; & tout ce qui précède y conduit insensiblement, & contribue à rendre le dernier trait plus frappant. Il est im-

portant de saisir cette pensée où elle se trouve ; pour que le Lecteur ne puisse pas s'y méprendre, on a eu soin de la marquer d'une étoile.

La seconde remarque , c'est qu'une Image, comme on l'a déjà dit, n'est pas simplement ce qu'on appelle *Hypotypose* ; on peut Peindre sous toutes les figures usitées & connues dans la Rhétorique. Il est même des Images qui réunissent plusieurs figures à la fois ; il est bon de les distinguer avec attention , & c'est pour faciliter cette attention qu'on a mis à la tête de ce Volume une Table numérotée des *Figures* que le Lecteur peut consulter à chaque Peinture qu'il se mettra sous les yeux.

A cette Table, nous en avons joint deux autres ; celle des *Images*, & celle des *Auteurs*.



---

## TABLE DES FIGURES

*Renfermées en cette seconde Partie, avec leur explication & l'indication des Exemples où elles sont employées.*

I<sup>re</sup> **HYPOTYPOSE**, Image vive où l'on représente une action passée, comme actuellement présente sous les yeux du Lecteur ou de l'Auditeur. *Voyez aux pages* 24, 52, 53, 132, 133, 138, 247, 249, 250, 251, 262, 290, 348, 349.

II. *Description* des circonstances, des lieux & des personnes. *Voyez aux pages* 55, 91, 112, 168, 181, 182, 183, 246, 260, 270, 273, 277, 281, 286, 288, 325, 343, 347.

III. *Narration* plus simple. *Voyez aux pages* 80, 120, 149, 150, 153, 155, 156, 157, 158, 160, 161, 162, 173, 184, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 193, 194, 194, 202, 203, 205, 205, 207, 208, 213, 214, 215, 220,

225, 230, 232, 244, 251, 252,  
253, 255, 257, 258, 258, 259,  
262, 267, 278, 285.

IV. *Exposition* courte & vive, par laquelle on rappelle une action passée, pour faire une forte impression sur ceux à qui on parle. *Voyez aux pages* 303, 306.

V. *Exposition* courte & vive d'une action à venir, capable d'émouvoir ceux à qui on parle. *Voyez à la page* 279.

VII. *Peinture* d'une passion, en se peignant soi-même. *Voyez aux pages* 266, 273, 282.

VIII. *Peinture* qu'on fait aux autres, comme on se l'est faite à soi-même. *Voyez aux pages* 151, 154, 156, 157, 159, 314.

IX. *Reproche*. *Voyez aux pages* 89, 260.

X. *Apostrophe*. *Voyez aux pages* 15, 27, 63, 130, 147, 171, 238, 295, 297, 311, 318, 337, 338, 342, 349, 352.

XII. *Invocation*. *Voyez à la page* 266.

XIII. *Réticence*. *Voyez aux pages* 263, 284.

## DES FIGURES. vij

XIV. *Images par parties.* Voyez aux pages 20, 44, 65, 67, 86, 88, 102, 104, 123, 261, 262, 310.

XV. *Image par une partie seule.* Voyez aux pages 57, 97, 97, 98, 270, 270, 276, 319.

XVI. *Image où tout est réuni sous un seul point de vue.* Voyez aux pages 33, 36, 38, 41, 46, 74, 78, 84, 85, 90, 93, 94, 95, 96, 96, 97, 267, 291, 294.

XVII. *Antithèse.* Voyez aux pages 269, 276.

XVIII. *Assemblage de plusieurs figures.* Voyez aux pages 7, 12, 14, 26, 28, 40, 60, 72, 80, 116, 117, 118, 138, 174, 177, 198, 226, 228, 238, 239, 240, 240, 323, 326.

XIX. *Comparaison.* Voyez aux pages 37, 38, 51, 54, 293, 296, 297, 301, 304, 304, 305.

XX. *Répétition.* Voyez aux pages 3, 17, 47, 345.

XXI. *Raisonnement.* Voyez aux pages 298, 315, 321, 330, 332, 340.

viii TABLE DES FIGURES.

XXII. *Insinuation*. Voyez à la page 341.

XXIII. *Gradation*. Voyez aux pages  
128, 135.

XXIV. *Interrogation*. Voyez aux pages  
11, 101, 219.

XXV. *Sentences*. Voyez aux pages 4,  
8, 9, 9, 10, 31, 86, 100, 118,  
119, 125, 127, 184, 209, 217,  
217, 233, 264, 268, 293, 300,  
302, 302, 303, 314, 319, 326,  
334, 336, 337, 342, 343, 344,  
345, 346, 349, 351.

XXVI. *Invective*. Voyez aux pages 66,  
309, 331, 350.

XXVII. *Hyperbole*. Voyez à la page  
310.

XXVIII. *Métaphore*. Voyez aux pages  
62, 163, 169, 170, 195, 195, 335.

XXX. *Imprécation*. Voyez à la page  
115.

XXXIII. *Distribution*. Voyez aux pages  
70, 77, 143, 144, 145.

XXXIV. *Prosopopée*. Voyez aux pages  
59, 172, 322, 329, 333.

XXXV. *Etopée*. Voyez aux pages 109,  
111, 113.



# TABLE

## DES IMAGES PHYSIQUES

*Qui composent cette seconde Partie.*

### PREMIERE SECTION.

<b>DIEU.</b>	<i>Pag.</i> 1.
Attributs de Dieu en général.	3.
Puissance de Dieu.	11.
Eternité de Dieu.	16.
Sagesse de Dieu.	19.
Justice de Dieu.	23.

### SECONDE SECTION.

<b>L'HOMME.</b>	30.
L'Homme en général.	31.
L'Homme considéré dans les facultés de son Ame.	43.
L'Homme considéré dans sa fin, c'est-à-dire dans sa mort.	49.

### TROISIÈME SECTION.

<b>LE MONDE</b> considéré comme Société d'Hommes.	64.
Le Monde en général.	64.
L'Eglise.	69.
La Cour.	82.
Hommes célèbres par leurs grandes qualités, c'est-à-dire Grands Hommes.	99.
Hommes fameux par leurs vices.	108.

## QUATRIÈME SECTION.

## LE MONDE Élémentaire.

## Le Ciel ou le Firmament.

Le Ciel en général.	<i>Pag.</i> 114.
Le Soleil.	116.
Les Astres.	122.

## Les quatre Élémens.

## L'Air.

L'Air en général:	128.
Air infecté, ou Peste.	131.

## Le Feu.

Le Feu en général.	135.
Incendie.	137.

## La Terre.

La Terre en général.	142.
La Terre pendant les quatre Saisons.	
Pendant le Printemps	148.
Pendant l'Été.	154.
Pendant l'Automne.	161.
Pendant l'Hiver.	168.
Fertilité de la Terre, ou Abondance.	171.
Stérilité de la Terre, ou Famine.	180.
Spéctacles de la Campagne.	
Payfages.	186.
Plaisirs de la Campagne.	
Solitude.	204.
Vie Champêtre.	212.
Villes.	229.

## L'Eau.

L'Eau en général.	233.
La Mer.	
La Mer en général.	237.
La Mer en fureur, ou Tempête.	246.
Rivieres.	255.
Fontaines.	258.
Machine Hydraulique.	259.

## CINQUIÈME SECTION.

DIVERSES IMAGES PHISIQUES  
par ordre Alphabétique.

Adversité.	<i>Pag.</i> 260.
Ages.	260.
Ambassadeurs.	261.
Apparence.	262.
Argent.	262.
Avenir.	262.
Auteurs.	263.
Beauté.	266.
Bienfaits.	267.
Biens.	267.
Bonheur.	268.
Bouffons.	270.
Caprice.	270.
Censeurs.	270.
Comédie.	273.
Conscience.	276.
Convalescence.	276.
Coquette.	277.
Critique.	278.
Destinée.	281.
Dévots.	282.
Éloquence.	284.
Enfers.	285.
Enjouement	290.
Enthousiasme.	291.
Entretien.	293.

Etude.	294.
Fortune.	295.
Galanterie.	296.
Génie.	297.
Gloire.	297.
Grandeur.	298.
Héroïsme.	300.
Histoire.	301.
Honneur.	302.
Jeu.	302.
Ignorance.	303.
Inquisition.	303.
Lecture.	304.
Liberté.	304.
Luxe.	305.
Maladie.	306.
Malheur.	309.
Médecins.	310.
Mode.	310.
Muses.	311.
Musique.	314.
Nature.	314.
Noblesse.	315.
Obscurité.	318.
Opéra.	319.
Opinion.	319.
Patrie.	321.
Peinture.	322.
Philosophes.	325.

Plaisirs.	326.
Poésie.	327.
Politesse.	330.
Public.	331.
Raison.	332.
Renommée.	333.
Sagesse.	334.
Santé.	335.
Satire.	336.
Science.	337.
Secret.	337.
Serment.	338.
Silence.	340.
Sincérité.	341.
Société.	342.
Soupçon.	342.
Style.	343.
Stupidité.	343.
Suicide.	344.
Sujets.	345.
Talents.	345.
Temps.	345.
Tragédie.	347.
Trahison.	348.
Tyran.	349.
Vérité.	349.
Vers.	350.
Vulgaire.	351.



# TABLE ALPHABÉTIQUE

## D E S A U T E U R S

*Dont on rapporte des Exemples dans cette  
seconde Partie.*

<b>B</b> ACHAUMONT.	Pag. 258.
BERNIS (M. l'Abbé de). 95, 97, 160, 195, 310.	
BOCCAGE (M <sup>me</sup> du).	252, 253.
BOILEAU. 202, 260, 262, 263, 270, 273, 277, 278, 279, 314, 315, 319, 334, 336, 342, 343, 345, 347, 350.	
BOISSY (de).	266, 290, 296, 330.
BOSSUET.	11, 36, 51, 52, 70, 72, 86.
BOUGAINVILLE (M. de).	168.
BOURDALOUE (le P.).	101, 102.
BRÉBEUF	38.

<b>C</b> AMPISTRON (de).	349.
CERCEAU (le P. du).	259.
CHABAUD (le R. P.). 130, 147, 162, 173, 239.	
CHAPELLE.	258.
CHAUSSÉE (de la).	96, 267, 276.
CHÉRON (Elizabeth-Sophie).	177.
CRÉBILLON (M. de).	249, 250, 342.

<b>D</b> ESTOUCHES.	294, 303, 318.
DIDIER (S.).	9.
DUCHÉ.	4.
DULARD. (M.).	156.

<b>F</b> ÉNELON (de).	44, 46, 47, 53, 54, 91, 109, 115, 123, 128, 135, 138, 143, 145, 155, 161, 187, 188, 191, 192, 193, 193, 194, 194, 195, 205, 205, 213, 214, 215, 230, 233, 246, 285, 286.
<b>FLÉCHIER.</b>	65, 66, 78, 84, 85, 111, 133, 181, 182, 183, 184, 184.
<b>FONTAINE (la).</b>	203, 270, 293, 322, 329, 352.
<b>FOSSE (la).</b>	97.
<b>FRANC (M. le).</b>	127, 149, 150, 170, 174, 240, 244, 255.
<b>G</b> RANGE (la).	98, 251, 281.
<b>GRESSET (M.).</b>	62, 96, 151, 158, 220, 277, 297, 321, 335.
<b>GUEYDAN (M. de).</b>	132.
<b>H</b> ABERT (M.).	258.
<b>HOULIERES (Antoinette des).</b>	302, 337, 344, 345.
<b>J</b> EUX FLORAUX (Recueil des).	15, 60, 118, 171, 238.
<b>M</b> AMIN (M.).	232, 247.
<b>MASCARON.</b>	138.
<b>MASSILLON.</b>	55, 57, 88, 89, 100, 268.
<b>MAU DE LA JAISSE (M. le).</b>	156.
<b>MOLIERE.</b>	266, 282, 343.
<b>MOLINIER.</b>	3, 12, 17, 19, 21, 74, 77, 112.
<b>MOTHE (de la).</b>	37, 264, 323.
<b>N</b> EUVILLE (le R. P. de).	90.
<b>P</b> ACAUD (le P.).	31.
<b>PAVILLON.</b>	225, 262.
<b>PESSÉLIER (M.).</b>	304, 326.
<b>PINET (M.).</b>	157.
<b>POLIGNAC (le Cardinal de).</b>	168.
<b>POULLE (M. l'Abbé).</b>	86.

**R**ACAN.

Pag. 217.

RACINE (Jean). 9, 14, 93, 97, 338, 340,  
341, 348, 349.

RACINE (M.). 7, 41, 117, 172, 238, 257, 326.

RESNEL (M. l'Abbé du). 10, 262, 267, 298,  
319.

ROMAN (S.). 305.

ROTRON. 8.

ROUSSEAU. 26, 27, 28, 63, 80, 120, 125, 153,  
159, 163, 169, 226, 228, 260, 273, 284,  
291, 295, 300, 301, 306, 311, 325, 333,  
346, 351.

ROI (M.). 217.

**S**AURIN.

59.

SEGUY (M. l'Abbé). 240.

**T**ANEVOT (M.).

216.

TERRASSON (G.). 33, 67.

THIBAUT (M.). 189, 190, 198.

TRISTAN. 38.

**V**ILLIERS (de). 118, 208, 209, 219.VOLTAIRE (M. de). 80, 94, 104, 113, 119,  
207, 251, 261, 269, 270, 288, 293, 297,  
302, 303, 304, 309, 310, 314, 331, 332,  
337, 349.

---

\* *Auteurs Anonimes.* Pag. 15, 24, 40, 60,  
118, 132, 157, 171, 189, 190, 198,  
232, 238, 247.





# L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT.

---

## SECONDE PARTIE. IMAGES PHYSIQUES.

---

### I. DIEU.

ENTREPRENDRE de peindre *Dieu* tel qu'il est, ce seroit un projet insensé : être spirituel de sa nature, il est au-dessus de nos sens : infini dans ses perfections, il est au-dessus de nos pensées, encore plus de nos paroles. On ne peut en donner quelques

---

DIEU.

*II. Partie.*

A

DIEU.

légères idées , qu'en réunissant les définitions différentes que les Ecritures nous en donnent , qu'en parcourant les merveilles de la Nature qui montrent sa puissance , ou les bienfaits de sa main qui indiquent sa bonté , ou les malheurs des hommes qui annoncent sa justice , ou des prodiges éclatants qui publient sa grandeur , ou les effusions de sa grace sur son Eglise , qui découvrent l'abondance de ses miséricordes. C'est ainsi que différents Auteurs ont dépeint l'Être suprême. Les portraits que nous rapportons ici sont des définitions générales de *Dieu* , qu'on appelle en Rhétorique *Définitions Oratoires* , où l'on réunit plusieurs parties sous un seul point de vue. On verra surtout avec plaisir la définition qu'en donne un Poète moderne. Tout , dans ce second morceau , est grand & d'un style ferré , tel que le demandent l'Ode & la grandeur d'un sujet sur lequel il faut faire sentir qu'on ne peut pas tout dire ; que ce qu'on dit est au-dessous de ce qu'on pense , & ce qu'on pense au-dessous de ce qui en est.

# ATTRIBUTS DE DIEU

DIEU.

## EN GÉNÉRAL.

*JE SUIS celui qui suis* : cela comprend tout. Il est ; ne lui cherchons point d'autre nom ; ne lui cherchons point d'autre grandeur ; ne lui cherchons point d'autre félicité ; ne lui cherchons point d'autre perfection. Il est ; il est ; & non-seulement il n'y a point d'autre Dieu que lui , il n'y a point d'autre grand que lui , il n'y a point d'autre Très-haut que lui ; mais tout ce qui est , n'est que par lui , n'est qu'en lui , n'est rien devant lui. Il est l'Être suprême , l'Être infini , l'Être indépendant , l'Être nécessaire. Il est ; & il ne peut pas ne pas être , & il ne peut pas être plus qu'il est , & il ne peut pas être moins qu'il est , & il ne peut être que ce qu'il est. Il est : il a en lui-même son origine , sans origine. Il est , & il n'a pas été fait , \* & il ne peut non plus perdre de ce qu'il est , que perdre l'être même. L'Être , l'immensité de l'Être , ayant en lui la possibilité de tous les êtres à l'infini , & à l'infini. L'Être , ayant en lui la source & la plénitude de l'Être ; & tout ce qui est hors de lui ne pouvant être lui , comme tout ce qui est en lui ne peut être que lui , c'est-à-dire , DIEU ; tout ce qui est hors de lui n'étant que l'écoule-

FIGURE  
X X.

**DIEU.** ment, la participation, la communication de son Être, qui demeure toujours dans la même plénitude. L'Être, ayant en lui avec le fond & la forme de tous les êtres, une fécondité qui répand l'être & diversifie à l'infini la manière d'être, dans la nature & dans le même être. L'Être, ayant en lui une fécondité qui lui fait produire éternellement de son sein, ce qui est égal à lui, & avec cet égal ce qui est égal à l'un & à l'autre. (*MOLINIER, I. Discours sur la Trinité.*)



**FIGURE XLV.** **I**L EST, &, par lui seul, tout être a pris naissance;  
Le néant existe à sa voix ;

La nature & les temps agissent par ses loix :  
Tout adore en tremblant sa suprême puissance ;  
Invisible & présent, on le trouve en tous lieux ;  
Il remplit la Terre & les Cieux :  
Par lui tout se meut, tout respire ;  
\* Sa durée est l'Eternité ;  
Et les bornes de son Empire  
Sont celles de l'immensité.



Il produit, à son gré, le calme & les tempêtes ;  
Il commande aux flots en courroux ;  
Et des foudres bruyants qui menacent nos têtes  
Ses ordres éternels conduisent tous les coups.

Des climats où naît la lumière ,  
Aux lieux où le Soleil termine sa carrière ,  
Il étend ses soins bienfaisants ;  
\* Et l'on voit sa bonté paroître  
Par-tout où son pouvoir fait mourir & renaître  
Les jours, les saisons & les ans.



Par lui brille en nos prés la riante verdure ;  
D'abondantes moissons les guérets sont couverts ;  
L'Automne de ses fruits enrichit la nature ;  
Et l'Aquilon fougueux ramène les hivers.  
De l'énorme Eléphant à la Fourmi rampante ,  
De l'Aigle au Passereau , du Monarque au Berger ,  
Tout vit , tout se soutient par sa faveur présente ;  
Il change, comme il veut, la matière impuissante ,  
Et seul ne peut jamais changer.



Mais aussi terrible qu'aimable ,  
J'entends , Dieu tour-puissant , ta colère implacable  
Porter par-tout le trouble & la terreur.  
Jete vois des méchants peser les injustices ,  
Et leur préparer des supplices  
Dignes de ta juste fureur.



Tu parles , & ta voix enfante le tonnerre ;  
Les Anges tombent à tes pieds ;

---

## 6 L'ART DE PEINDRE

---

**D I E U.**

Les Superbes vaincus, les Rois humiliés,

Rentrent dans le sein de la terre.

Pour te venger & nous punir

Tous les Eléments vont s'unir.

La Mer ouvre ses flancs, la Terre ses abîmes;

L'Air s'allume, le Feu dévore les Mortels;

Et l'horrible trépas de tant de criminels

Ne fait qu'éterniser leurs tourments & leurs crimes.



\* \* \* \* \*

Quelle divine main m'enlève dans les Cieux !

Ta splendeur se montre à mes yeux;

J'entre dans la Cité céleste;

Saïsi, la force manque à mes sens enchantés.

Quels torrents éternels de saintes voluptés !

L'ouvrage de tes mains semble égal à toi-même :

Tu couronnes en lui les dons que tu lui fais ;

Comblé de tes faveurs, tu le chéris, il t'aime ;

Et ta gloire est le prix de tes propres bienfaits.



Que ton pouvoir est adorable !

Tu peux faire toi seul notre félicité,

Toi seul dois être redouté :

Tout obéit à ta voix formidable :

Par toi de nos moments le cours est limité,

Et de la mort impitoyable

Tu conduis & suspends l'aveugle cruauté.



Grand Dieu, qui fais trembler l'Enfer, la Terre & l'Onde,  
 Dont l'Univers entier annonce la grandeur,  
 Toi, dont l'Astre du jour emprunte sa splendeur,

**DIEU.**

Toi, qui d'un mot créas le monde,  
 Sagesse, puissance, bonté,  
 Justice, gloire, vérité,

Principe de tout bien, seul bien digne d'envie !  
 Puissé-je, après ma mort dans une heureuse paix,  
 M'enivrer dans ton sein, dans ces sources de vie  
 Qui ne doivent tarir jamais.

(*DUCHÉ.*)



**C** E DIEU d'un seul regard confond toute grandeur, *FIGURE*  
 Des Astres devant lui s'éclipse la splendeur. *XVIII.*

Prosterné près du Trône où sa gloire étincelle,  
 Le Chérubin tremblant se couvre de son aîle.

Rentrez dans le néant, Mortels audacieux ;  
 Il vole sur les vents ; il s'assied sur les Cieux ;  
 Il a dit à la Mer : *Brisés-toi sur ta rive ;*  
 Et dans son lit étroit la Mer reste captive.

\* Les foudres vont porter ses ordres confiés,  
 Et les nuages font la poudre de ses pieds.  
 C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,  
 Suspendit le Soleil, étendit nos campagnes,  
 Qui pèse l'Univers dans le creux de sa main.

Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain  
 Dont le poids fait à peine incliner la balance.  
 Il souffle, & de la Mer tarit le gouffre immense.

A iv

DIEU.

Nos vœux & notre encens sont dûs à son pouvoir :  
 Cependant quel honneur en peut-il recevoir ?  
 Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages ?  
 Lui seul , il est sa fin ; il s'aime en ses ouvrages.  
 Qu'a-t-il besoin de nous ? D'un œuil indifférent  
 \* Il regarde tranquille & l'Etre & le Néant.....  
 Il touche , il endurecit ; il punit , il pardonne ;  
 Il éclaire , il aveugle ; il condamne , il couronne :  
 S'il ne veut plus de moi , je tombe , je péric ;  
 S'il veut m'aimer encor , je respire , je vis.  
 Ce qu'il veut , il l'ordonne ; & son ordre suprême  
 N'a point d'autre raison que sa volonté même.  
 O sage profondeur ! O sublimes secrets !  
 J'adore un Dieu caché ; je tremble , & je me tais.  
 ( M. RACINE , *filis* , Poème de la Grace. )

FIGURE  
XXV.

C'EST Dieu qui du néant a tiré l'Univers ;  
 C'est lui qui sur la terre a répandu les mers ;  
 Qui de l'air étendit les humides contrées ;  
 Qui sema de brillants les voûtes azurées ;  
 Qui fit naître la guerre entre les Eléments ,  
 Et qui régla des Cieux les divers mouvements.  
 La terre à son pouvoir rend un muet hommage ;  
 Les Rois sont ses sujets , le monde est son ouvrage.  
 Si l'onde est agitée , il la peut affermir :  
 S'il querelle les vents , ils n'osent plus frémir :  
 S'il commande au Soleil , il arrête sa course :  
 \* Il est maître de tout , comme il en est la source.



Tout subsiste par lui , sans lui rien n'eût été ,  
Et lui seul des Mortels est la félicité.

**DIEU.**

( *ROTRON* ; Tragédie du véritable *S. Gènes.* )



**Q**UE peuvent contre Dieu tous les Rois de la terre ?  
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;  
Pour dissiper leur ligue , il n'a qu'à se montrer ;  
\* Il parle , & dans la poudre il les fait tous rentrer.  
Au seul son de sa voix , la Mer fuit , le Ciel tremble ;  
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble ;  
Et les foibles Mortels , vains jouets du trépas ,  
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

( *RACINE* , père , Tragédie d'*Esther.* )



**A**U-DESSUS des Cieux même est un Trône terrible ,  
Que la foudre environne , & rend inaccessible :  
Les Esprits les plus purs de sa gloire étonnés ,  
De leurs aîles couverts , y tremblent prosternés.  
Il est avant le Temps , les Cieux & la Lumière ;  
Les Astres près de lui ne sont qu'ombre & poussière ,  
Et son Trône s'élève encor plus sur ces feux ,  
Que les Enfers profonds ne s'abaissent sous eux.  
Sur ce Trône éclatant règne l'Etre suprême ;  
Son fils , Verbe fait homme , aussi grand que lui-même ,  
Est assis à sa droite , & vainqueur de la Mort ,  
\* Tient à ses pieds le Temps , la Nature & le Sort.  
De leurs perfections naît leur amour immense ,  
Esprit vivifiant , même feu , même essence :

**FIGURE  
XXV.**

**FIGURE  
XXV.**

DIEU.

Ces trois divins Soleils unissant leur clarté,  
Forment de l'Eternel l'ineffable unité.

( S. DIDIER. )

FIGURE  
XXV.

DE ce vaste Univers les diverses parties  
Sont, pour former un tout, sagement assorties :  
De ce tout étonnant la Nature est le corps ;  
L'Eternel en est l'ame , en conduit les ressorts ;  
Et, s'il se cache aux yeux , les traits de sa puissance  
Annoncent à l'esprit son auguste présence.  
En fabriquant la Terre, en construisant les Cieux ,  
Il est également puissant & glorieux ;  
En tous lieux il s'étend , sans avoir d'étendue ;  
Sans être divisé , par-tout il s'insinue ;  
Des esprits & des corps c'est l'invisible appui,  
\* Et tout être vivant , respire , agit en lui.  
Il donne & ne perd rien ; il produit , il opère ,  
Sans que jamais sa force , ou se lasse , ou s'altère ;  
Il se montre à nos yeux aussi sage , aussi grand  
Dans le moindre Ciron , que dans un Eléphant ;  
Dans un homme ignoré sous une humble chaumière ,  
Que dans le Séraphin rayonnant de lumière.  
Le foible & le puissant , le grand & le petit ,  
Tout , devant ses regards , tombe , s'anéantit ;  
Sa substance pénètre & le Ciel & la Terre ;  
Les remplit , les soutient , les joint & les resserre.

( M. l'Abbé DU RESNEL. )

## PUISSANCE DE DIEU.

DIEU.

**L**É TROISIÈME de ces morceaux qui est du célèbre Racine , apprend à rapprocher & à réunir plusieurs faits sous un même point de vue ; à les rapporter à un même sujet , qui est la *Puissance de Dieu*. Le quatrième rassemble encore plus d'objets & les montre plus diversement , comme il convient à l'Ode. Celui de Bossuet & celui de Molinier ne font envisager que la *Puissance de Dieu*, à l'égard des Grands du monde. L'un est sentencieux & grave , comme il doit être au commencement d'un Discours ; l'autre plus vif , plus hardi , plus figuré , comme se trouvant dans le corps du Discours.



**C**ELUI qui gne dans les Cieux , & de qui relèvent tous les empires , à qui seul appartiennent la gloire , la majesté & l'indépendance , est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux Rois , & de leur donner , quand il lui plaît , de grandes & de

FIGURE  
XXIV.

DIEU.

terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux Princes, soit qu'il la retire à lui-même, & ne leur laisse que leur propre foiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine & digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; \* & il leur fait voir en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, & que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main & sous son autorité suprême. (*BOSSUET, Oraisons Funèbres.*)



**FIGURE XVIII.** DIEU fait enfanter la terre qui, perdant incessamment ses ornements, se trouve toujours ornée, & par son dépouillement même qui a sa beauté; qui, se délivrant sans cesse de ce qui la charge, reproduit sans cesse ce qui nous réjouit & nous nourrit. Dieu fait enfanter les animaux, & ce perpétuel enfantement avec cette perpétuelle destruction, est une des merveilles de la Puissance du Seigneur, ainsi que de sa Sagesse. Dieu fait enfanter les hommes; mais, en les faisant naître, il leur marque leur mort; & quand ils sont arrivés à ce terme, ce Dieu, \* qui dispose si souverainement de la vie des humains, leur dit :

« Retournez , enfans des hommes , dans votre » poussière » : *Convertimini filii hominum*. Souverain maître de la vie & de la mort , c'est par-là qu'il est infiniment redouté de tous les hommes : c'est par-là qu'il est singulièrement redoutable à ces hommes , qui dans l'abondance & dans la prospérité , jouissent de toutes les douceurs de la vie & de tous les avantages de ce siècle : c'est par-là qu'il est encore plus terrible à ces hommes qui tiennent eux-mêmes dans leurs mains la vie des autres hommes ; aux Rois de la terre qu'il arrache de leur trône pour les jeter dans le tombeau ; à ces maîtres du monde qu'il fait mourir de la même mort que le reste des hommes : *Terribili , & ei qui aufert spiritum Principum : terribili apud Reges terræ*.

Puissans de ce monde , vous êtes les Dieux de la terre ; vous renversez la terre ; vous décidez de la fortune des particuliers , vous vous jouez des hommes ; mais votre sort à vous-mêmes est entre les mains de Dieu , qui peut non-seulement vous jeter à bas de vos places , pour y faire monter vos concurrents , mais vous précipiter dans la mort , comme ces hommes dont vous vous jouez : *Et vos sicut homines moriemini*. (MOLINIER ; *Mystères*.)

---

**DIEU.**

DIEU.

FIGURE  
XVIII.

\*\*\*\*\*

ET quel temps fut jamais si fertile en miracles ?  
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?  
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,  
 Peuple ingrat ? Quoï ! toujours les plus grandes merveilles,  
 Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?  
 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours  
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours ;  
 Des Tyrans d'Israël les célèbres disgraces,  
 Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;  
 L'impie Achab détruit, & de son sang trempé  
 Le champ que par le meurtre il avoit usurpé :  
 Près de ce champ fatal, Jézabel immolée,  
 Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée ;  
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,  
 Et de son corps hideux les membres déchirés :  
 Des Prophètes menteurs la troupe confondue,  
 Et la flamme du Ciel sur l'Autel descendue ;  
 Elie aux éléments parlant en Souverain,  
 Les Cieux par lui fermés & devenus d'airain ;  
 Et la terre trois ans sans pluie & sans rosée :  
 Les morts se ranimants à la voix d'Elisée.  
 Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatants,  
 \* Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.  
 Il sçait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,  
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

( RACINE, père ; Tragédie d'Athalie. )



**E**TRE, principe de tout Etre ,  
 En qui je vis, je sens, je suis,  
 Lumière qui par-tout me luis,

**DIEU.**  
**FIGURE**  
**X.**

Vainement l'insensé cherche à te méconnoître ,  
 Vainement, pour calmer son trouble & son effroi ,  
 Immortel vengeur de ta Loi ,

A la voix qui t'annonce il veut fermer l'oreille :  
 S'il s'endort un instant dans ce calme imposteur ,  
 Le cri de l'Univers malgré lui le réveille ,  
 Et dans tout ce qu'il voit lui montre un Créateur...



Pour moi ,quelqu'effroi que m'inspirent  
 Tes formidables Jugements ,  
 Par-tout je te vois, je te sens;

Par-tout j'entends ta voix, par-tout mes yeux t'admirent :  
 De l'aurore au couchant promenant mes regards ,

\* Je vois briller de toutes parts

Les traces d'une main sage autant que puissante :  
 Arbres, Fleuves, Rochers, Mers, Astres, Terre, Cieux ,  
 Toi , sur-tout, toi substance animée & pensante ,  
 Quel langage éloquent parlez-vous à mes yeux !



La Toute-puissance féconde  
 S'est dévoilée en vous créant :

\* La voix qui commande au Néant

A pu seule enfanter la matière du monde.

---

DIEU.

Seule, elle en sçut former tous ses différents corps ,  
 Fixer leur ordre , leurs rapports ,  
 Les mouvoir , les doter d'attributs innombrables ,  
 Et faire résulter de leurs accords divers  
 Ce mécanisme heureux dont les loix immuables  
 Contre l'effort du Temps défendent l'Univers.

( *Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1741.* )

---

### ÉTERNITÉ DE DIEU.

ON PEUT se convaincre , en lisant ce beau morceau de Molinier , que la répétition fréquente d'un mot , loin d'être un défaut , est au contraire une grande beauté , quand elle est bien placée. Elle pourroit néanmoins devenir ennuyeuse , si elle duroit trop long-temps : c'est pourquoi nous voyons que l'Orateur a sçu non-seulement la terminer à propos , mais la relever par une apostrophe sublime & magnifique , qui présente plusieurs grandes images des Empires & des Royaumes , dont les renversements & les catastrophes ont rendu hommage à l'*Eternité de Dieu*. La peinture de  
 ce



ce qui paroît le plus durable & le plus solidement établi dans le monde, qui néanmoins périt insensiblement, ou tout à coup, sert beaucoup à relever l'*Eternité de Dieu*, qui non-seulement ne périt point, mais qui ne change jamais, & qui est toujours le même.



**I**L EST l'Eternel devant lequel tous les êtres créés disparaissent. Il est l'Eternel; c'est le nom de sa gloire, sous lequel tous les peuples le connoissent, & les Esprits célestes le révèrent; devant lequel tout ce qui est nommé sur la terre & y a un grand nom, n'est rien. Il est l'Eternel; c'est sa majesté que toute créature humaine redoute, sous le poids de laquelle s'affaissent, comme parle Job, ceux qui portent le monde. Il est l'Eternel, qui, dans le centre de son Eternité, voit tout commencer & tout finir. Il est l'Eternel autour duquel toutes les choses humaines, selon leur nature changeante, changent sans cesse, sans qu'il change jamais lui-même, sans qu'il y ait en lui ombre de changement. Il est l'Eternel, absorbant les temps dans son Eternité; & après le temps qui se fera écoulé comme une heure, comme un moment

**DIEU.**

**FIGURE  
X X.**

---

**DIEU.**

devant lui , réduisant ce qui a été créé immortel à son Éternité ; le rendant comme lui éternel , soit pour le bonheur , soit pour le malheur , selon qu'on l'aura servi , ou qu'on l'aura méconnu dans le temps. Il est l'Eternel ; que rien dans la nature , non pas même le soleil , ne prenne un nom de durée devant lui. Il est l'Eternel , qui prévient tout , & qui est présent à tout ; qui embrasse tout , de qui tout vient , à qui tout retourne , en qui tout ce qui passe fait ses circulations , pour retomber où il veut , & devenir ce qu'il a ordonné. Princes enivrés de votre gloire , qui , pendant que la mort vous dominoit de toutes parts , qu'elle vous suivoit , & que votre ruine pendoit sur votre tête , affectiez ou du moins laissez mettre dans vos titres l'Eternité à côté de la Majesté , vous vous êtes donc perdus dans vos folles idées ? Vous vous êtes donc évanouis dans vos pensées ? Vous êtes passés comme l'ombre ; & par votre courte apparition sur la terre , & par votre chute éternelle , vous avez fait hommage à l'Eternel ; vous lui avez rendu son Eternité & sa Divinité que vous lui aviez usurpées. Empire qui te flattois de l'Eternité , qui , dans cette folle & superbe pensée , étois toi-même ta première & ta plus respectable Divinité , quand l'Eternel a frappé le grand coup , après tant d'autres qui t'avoient

ébranlé, tu as été renversé comme ceux que tu avois renversés; tu as été brisé contre terre. \* On a cherché tes traces; & , s'il est resté quelque chose de tes ruines, c'est pour marquer que tu avois été, mais que tu n'étois plus; tandis que l'Eternel demeure; qu'il est toujours le même, sans vieillir, & sans qu'on compte ses années; qu'il voit tout passer, & que devant lui mille ans sont comme le jour d'hier qui est passé. (MOLINIER; I. Sermon sur la Trinité.)

**D I E U.**

### S A G E S S E D E D I E U.

ON REND l'Auditeur ou le Lecteur plus attentif & plus curieux, lorsqu'on l'avertit de renouveler son attention par ces paroles ou d'autres semblables: *Voyez: Ouvrez les yeux: Usez de votre raison, &c.* Mais il faut alors que l'image soit très-forte; que les couleurs en soient très-vives, & les objets très-intéressants: toute autre peinture languiroit après un pareil début, & ne feroit qu'exciter le mépris & l'indignation de l'Auditeur ou du Lecteur. Aussi Molinier, qui

**DIEU.** commence comme nous avons remarqué , se garde-t-il bien de tomber dans cet inconvénient ; il réunit ici toute la chaleur & toute la rapidité qu'il disperse par-tout ailleurs.



**FIGURE XIV.** **O**UVREZ les yeux qui vous ont été donnés pour voir. Raisonnez , puisque la raison ne vous a pas été donnée en vain , & vous comprendrez , après avoir d'abord admiré. Ce spectacle si magnifique de l'univers ; cet astre brillant & échauffant , dont la course uniforme fait les années ; dont la lumière réjouit , & dont la chaleur ranime & rend féconde toute la nature : cette planète dont l'inconstance forme les mois & les semaines , & dont la clarté si douce fait de la nuit même un si beau jour : cette succession éternelle de lumière & de ténèbres , qui en produit une autre de travail & de repos : ces saisons qui viennent si régulièrement l'une après l'autre , apportant chacune sa beauté , & , toutes les années , les mêmes biens ; faisant dans la nature continuellement mourir & renaître mille choses : ces sources éternelles qui arrosent la terre : cette mer qui depuis le commencement respecte ses bornes : tant d'animaux pour les différents usages de la vie humaine , &

qui ont tous reçu pour leur conservation, ou la force, ou l'adresse, ou l'agilité. Venons à l'homme : cette structure merveilleuse du corps humain, où tout est pour la nécessité, ou pour l'ornement : cette façon admirable de naître : ce miracle d'être tous semblables, & de ne l'être pas. Voulez-vous encore une fois donner tout cela au hasard ? (MOLINIER, I. Discours sur la vérité de la Religion Chrétienne.)

DIEU.



VOYEZ dans le cours des siècles, dans le cours des années, dans le cours de chaque jour, une sagesse toujours la même & toujours marquée dans ce même cours : voyez toutes choses, pour l'ornement du monde, comme pour le bien des hommes, suivre ce cours réglé : cette distribution de lumière & de ténèbres, de froid & de chaud, de vents & de pluies ; mille choses contraires qui se réunissent au seul point de produire mille choses merveilleuses dans la nature : voyez cette admirable structure des Cieux, ces belles & douces couleurs dans une belle nuit, ces étoiles semées sur ce riche fond, avec autant d'art que de profusion, laissant ce qu'il faut de lumière au Voyageur, & marquant sa route au Nautonnier : cet autre astre qui change la nuit en jour, si beau

---

**DIEU.**

dans son infériorité , plus admirable dans la lumière dont il reçoit & dont il nous rend la lumière. Mais ce magnifique soleil qui présente tout d'un coup la grandeur de Dieu qui l'a formé , nous laisse-t-il ignorer sa sagesse ? Le soleil au haut des Cieux , qui est la joie de toute la terre & l'ame de toute la nature : ce soleil qui sort tous les matins de sa couche , paré comme un époux ; qui part comme un Géant ; qui parcourt l'univers d'un bout à l'autre bout , répandant par-tout cette lumière qui réjouit les hommes , avec cette chaleur qui rend la terre féconde. Voyez la terre enfanter ses richesses , se décharger de son abondance pour se couvrir de nouveau de biens , de biens pour l'usage de l'homme , & de biens pour la nourriture des animaux qui servent l'homme ; aussi ornée que féconde ; quittant sa beauté , mais pour la reprendre , & ne se variant ainsi que pour n'être pas à dégoût par son uniformité : uniforme dans ses productions , & en même-temps infiniment variée pour le plaisir des yeux , & infiniment diversifiée pour l'utilité de la vie. Un climat apporte à un autre climat ce qui lui manque ; & cet autre climat apporte à celui-ci ce qu'il souhaite ; & , par-là , ces régions , comme étrangères entre elles , deviennent comme un même pays. Voyez les mers & cette multitude infinie , & cette

prodigieuse variété de poissons. Voyez, par l'industrie des hommes, qui est un rayon en l'homme de la sagesse de Dieu, ce vaste & liquide élément devenu comme un pont de communication entre les terres qu'il sépare : \* les mers devenues un chemin aussi fréquenté, & presque aussi ferme, par le poids de ces grands navires, que nos routes de terre. ( *MOLINIER*, II. Sermon sur la Trinité. )

D I E U.

## J U S T I C E   D E   D I E U.

UN DIEU irrité, un Dieu vengeur, qui donne un libre cours à sa colère, est sans doute un objet capable de frapper vivement l'imagination, & de la remplir d'un enthousiasme tout divin. Les peintures que l'on a à faire d'un objet si terrible, toutes vives qu'elles doivent être, doivent néanmoins l'être plus ou moins, selon le genre de composition. Ainsi le premier de ces portraits est d'un style sentencieux, qui dans sa vivacité même conserve une certaine gravité, parce que c'est une simple des-

**DIEU.**

cription du Jugement dernier. Les autres qui doivent tenir de l'enthousiasme & de la liberté de l'Ode, entrecoupés de traits faillants, variés par différentes figures, font des éclairs & des foudres. Tout y est digne de la grandeur d'un Dieu qui veut se venger, qui arme toute la nature, & qui lui en confie sa vengeance.



**FIGURE  
I.**

**I**L VIENDRA ce grand jour, tant de fois annoncé;  
Ce jour dont l'Univers fut toujours menacé;  
Ce jour que la nature a craint dès sa naissance.  
Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.  
Déjà j'entends des Mers mugir les flots troublés;  
Déjà je vois pâlir les Astres ébranlés.  
Le feu vengeur s'allume, & le son des trompettes  
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.  
Ce jour est le dernier des jours de l'Univers.  
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,  
Et pour en séparer les Saints, son héritage,  
De la Religion vient consommer l'ouvrage.  
La Terre, le Soleil, le Temps, tout va périr,  
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.  
Elles s'ouvrent. Le Dieu, si long-temps invisible,  
S'avance précédé de sa grandeur terrible.  
Entouré de la foudre, au milieu des éclairs,  
Son Trône étincelant s'élève dans les airs.



Le grand rideau se tire , & ce Dieu vient en maître.

\* Malheureux qui pour lors commence à le connoître !

Ebloui des rayons dont il se sent percer ,

L'Impie avec horreur voudroit les repousser ;

Il est enseveli dans le fond des abîmes.

De faux Chrétiens sans nombre entraînés par leurs crimes,

Sont plongés avec lui dans les gouffres affreux.

Lieux de cris & de pleurs , où tombent avec eux

Tous ces objets si chers à leurs desirs avarés ,

Pourpres , Mîtres , Trésors , Couronnes & Tiares.

Quels seront leurs tourments ! car même les Titus

Vont avec les Catons y pleurer leurs vertus.

Lorsque le Bonze étale en vain sa pénitence ,

Quand le pâle Bramine , après tant d'abstinence ,

Apprend que contre lui bizarrement cruel ,

Il ne fit qu'avancer son supplice éternel ?

De sa chute étonné , le Musulman regrette

Ce Paradis charmant promis par son Prophète ;

Et , loin des voluptés qu'attendoit son erreur ,

Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.

Le vrai Chrétien lui seul , n'a rien qui l'intimide ;

Sur ce Trône éclatant , où son Juge préside ,

Il voit le même Dieu qu'il a cru , sans le voir ,

L'objet de son amour , la fin de son espoir.

Mais il n'a plus besoin de Foi ni d'Espérance ;

Un éternel amour en est la récompense.

( \* \* \* )



**DIEU.  
FIGURE  
XVIII.**

**L**E ROI des Cieux & de la Terre  
Descend au milieu des éclairs ;  
Sa voix , comme un bruyant Tonnerre ,  
S'est fait entendre dans les airs.  
Dieux mortels , c'est vous qu'il appelle ;  
Il tient la balance éternelle  
Qui doit peser tous les Humains :  
\* Dans ses yeux la flamme étincelle ;  
Et le glaive brille en ses mains.



Ministres de ses Loix augustes,  
Esprits divins qui le servez ,  
Assemblez la troupe des Justes  
Que les œuvres ont éprouvés ;  
Et de ces serviteurs utiles ,  
Séparez les ames serviles ,  
Dont le zèle oisif en sa foi ,  
Par des Holocaustes stériles  
A cru satisfaire à sa Loi.



Allez , saintes Intelligences,  
Exécuter ses volontés ;  
Tandis qu'à servir ses vengeances ,  
Les Cieux & la Terre invités ,  
Par des prodiges innombrables ,  
Apprendront à ces misérables

Que le jour fatal est venu ,  
Qui fera connoître aux coupables ,  
Le Juge qu'ils ont méconnu.

( *ROUSSEAU ; Ode.* )



**I**NSENSÉS ! qui , remplis d'une vapeur légère ,  
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère ,  
Qui vous peint des trésors chimériques & vains.

\* Le réveil fuit de près vos trompeuses ivresses ;  
Et toutes vos richesses  
S'écoulent de vos mains.



L'ambition guidait vos escadrons rapides ;  
Vous dévoriez déjà , dans vos courses avides ,  
Toutes les régions qu'éclaire le Soleil.  
Mais le Seigneur se lève ; il parle , & sa menace  
Convertit votre audace  
En un morne sommeil.



O Dieu , que ton pouvoir est grand & redoutable !  
Qui pourra se cacher au trait inévitable  
Dont tu poursuis l'Impie , au jour de ta fureur ?  
A punir les méchants , ta colère fidèle  
Fait marcher devant elle  
La mort & la terreur.



**DIEU.**

*FIGURE*  
*X.*

Contre ces inhumains, tes jugemens augustes  
**DIEU.** S'élèvent pour sauver les humbles & les Justes,  
 Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.  
 Ta justice paroît de feux étincelante ;

\* Et la Terre tremblante  
 S'arrête à ton aspect.

( *ROUSSEAU ; Ode.* )



**FIGURE**  
**XVIII.** **P**EUPLES , élevez vos Concerts ;  
 Pouffez des cris de joie , & des chants de victoire :  
 Voici le Roi de l'Univers  
 Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.



La justice & la vérité  
 Servent de fondemens à son Trône terrible ;  
 Une profonde obscurité ,  
 Aux regards des Humains le rend inaccessible.



Les éclairs , les feux dévorants  
 Font luire devant lui leur flamme étincelante ,  
 Et ses ennemis expirants  
 Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.



Pleine d'horreur & de respect ,  
 La Terre a tressailli sur ses voûtes brisées ;  
 Les Monts, fondus à son aspect ,  
 S'écoulent dans le sein des ombres embrasées.



\* De ses jugements redoutés,  
La Trompette céleste a porté le message ;  
Et, dans les airs épouvantés,  
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :



« Soyez à jamais confondus ,  
» Adorateurs impurs de profanes idoles ;  
» Vous qui par des vœux défendus ,  
» Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.



» Ministres de mes volontés ,  
» Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse ;  
» Vous, Mortels que j'ai rachetés ,  
» Redoublez, à ma voix, vos concerts d'allégresse.



\* » C'est moi, qui du plus haut des Cieux ,  
» Du monde que j'ai fait, règle les destinées ;  
» C'est moi qui brise ces faux Dieux ,  
» Misérables jouets des vents & des années.



» Par ma présence raffermis ,  
» Méprisez du méchant la haine & l'artifice ;  
» L'ennemi de vos ennemis ,  
» A détourné sur eux les traits de leur malice.



---

DIEU.

- » Conduits par mes vives clartés,
- » Vous n'avez écouté que mes loix adorables ;
- » Jouïſſez des félicités
- » Qu'ont mérité pour vous mes bontés ſecourables.



- » Venez donc , venez , en ce jour ,
- » Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance ;
- » Et par un reſpect plein d'amour
- » Sanctifiez en moi votre réjouïſſance.

(*ROUSSEAU ; Ode.*)

---

## I I. L' H O M M E.

---

L'HOMME.

L'HOMME en général, ſoit qu'on décrive les maux qu'il éprouve ſucceſſivement dans les différens âges de ſa vie , comme fait le P. Pacaud ; ſoit qu'on dépeigne les mouvements inutiles qu'il ſe donne pour parvenir au bonheur , comme a fait Triſtan ; ſoit que l'on compare ſa miſère préſente à la grandeur de ſon origine , comme a fait Gaspard Terrafſon ; ſoit qu'on le repréſente toujours en contradiction avec lui-même , comme a fait Brébeuf ; ſoit qu'on enviſage ce qu'il a de grand & de merveilleux , comme a fait

Racine ; l'Homme , dis-je , fournit de très-belles peintures : mais pour être vraies & frappantes , il faut que chaque homme en particulier se retrouve & se reconnoisse dans ces peintures générales , comme il peut se reconnoître dans celles-ci.

---

---

L'HOMME.

---

### L'HOMME EN GÉNÉRAL.

L'ÉTAT de l'homme sur la terre n'est qu'un *FIGURE* composé de misères & de douleurs. Triste sort ! *XXV.*  
l'homme est mortel avant de naître. Il entre en ce monde comme un criminel dans le lieu de son supplice , avec un appareil de tourments cruels : il annonce son malheur en naissant , par ses gémissements & ses pleurs. Hélas ! comment pourroit-il ne pas gémir ? Il respire à peine , qu'il se voit assailli de maux de toute espèce. Les maladies le déchirent , les fièvres brûlantes le dévorent , les besoins le pressent , les foiblesses l'épuisent. Dès son berceau , il se voit à tous moments sur les bords de son tombeau. Est-il échappé aux infirmités de l'enfance , sa vie n'en devient pas plus heureuse : il faut livrer son corps au travail , & son esprit à des soins pénibles. Les affaires naissent , les embarras se multiplient , les passions

L'HOMME.

s'irritent , les soucis , les chagrins le faussent de toutes parts : il se voit rempli de mille défauts , souillé de mille crimes , rongé de mille remords , troublé de mille craintes , environné de mille écœuils , accablé de mille accidents fâcheux , embarrassé de mille vanités , également tourmenté de la soif des richesses , & des rigueurs de la pauvreté. \* Par-tout il cherche le repos ; & par-tout il ne trouve qu'illusion & qu'affliction d'esprit. Et , comme si tous les maux attachés à la nature , étoient encore trop peu de chose , les hommes sont ingénieux à se tourmenter eux-mêmes. On les voit tous occupés à se causer les uns aux autres mille peines nouvelles. L'humeur , la passion , l'injustice , l'envie , la calomnie , la violence , les fraudes , les procès , les haines meurtrières plongent , tous les jours , les hommes dans plus de douleurs que ne leur en causeroient les infirmités & les malheurs : la sagesse même ne les en défend pas. Et quoique le repos de la bonne conscience rende le juste plus tranquille au milieu de ses peines , que le pécheur ne le sçauroit être au milieu de ses plaisirs , la vertu ne lui ôte pas le sentiment ; son état paroît même d'autant plus à plaindre , que c'est la vertu qui l'expose aux insultes des méchants. Eh ! que n'a-t-il point à souffrir de leurs violences , de leurs



leurs impiétés, de leurs injustes préventions ? Ah ! dans ce monde on voit à tous moments les Justes immolés à l'injustice ; les Sages du siècle se rient de leur simplicité ; des esprits artificieux & mauvais dressent des pièges à leur innocence ; ces hommes qu'on appelle *Grands*, les foulent aux pieds comme les viles balayures du monde ; leur grandeur orgueilleuse & fière en fait le jouet de ses caprices ; & , tandis que le Dieu qu'ils servent, semble s'affoupir & les oublier, le superbe s'enivre de leur sang, & s'applaudit de leur ruine. ( *P. PACAUD ; Discours sur la Toussaints.* )

L'HOMME



**A** CONSIDÉRER l'homme dans sa première origine, il n'est rien dans ce monde visible qui lui soit comparable ; on le voit placé entre Dieu & les Créatures ; établi pour commander aux Créatures & pour les assujettir à son usage ; le soleil & les astres n'ont de lumière que pour lui ; la terre qui le porte, n'ouvre son sein que pour lui prodiguer ses trésors ; tout conspire à le rendre heureux ; tout obéit à sa voix ; chaque partie de cet univers le reconnoît pour son maître & pour son Roi, \* & honore en sa personne l'image de son Auteur : les Créatures qui sont sous lui ne résistent point à l'impression de sa sainteté ; elles

FIGURE  
XVI.

L'HOMME.

ne soupirent point après la délivrance d'un esclavage qui leur est glorieux , parce qu'il est juste. L'homme lui-même , ainsi placé , jouit de tous les droits que lui donne son innocence ; il est maître de tous ses sens & de tous ses desirs ; il n'est rien en lui qui combatte contre la loi de son esprit ; il sçait où est son vrai bien ; il le contemple & le goûte à loisir ; la justice & la vérité sont toujours à sa bienséance ; il consulte la sagesse sans effort ; il l'écoute , sans craindre l'illusion ; il la pratique sans violence ; il jouit de ses douceurs sans altération. Plus heureux encore dans sa destinée , il voit à découvert toute sa félicité future ; il sent qu'il est immortel ; qu'on ne peut lui ravir malgré lui sa récompense ; & l'immense éternité ne lui présente qu'une gloire qu'il peut obtenir par le saint usage de sa liberté.

Mais à peine le péché s'est-il introduit dans son ame , qu'aussi-tôt il perd de vue son bonheur & son Dieu. La vérité se retire dans une lumière inaccessible ; son esprit se couvre de ténèbres ; son cœur se voit condamné à ramper sur la terre ; il cherche dans la poussière de quoi se dédommager de la perte qu'il a faite ; mais il ne trouve partout que vanité & affliction d'esprit : le bien qu'il veut saisir , ou lui échappe , ou le remplit d'amertume : tout lui résiste ; tout s'arme contre lui : la

terre se hériffe de ronces & d'épines ; elle semble ne lui rendre qu'à regret le grain qu'il lui confie : les herbes & les plantes lui cachent toutes leurs vertus ; plusieurs ne lui présentent que la mort & le poison : l'air qu'il respire , les fruits qui le nourrissent , altèrent sa substance , & travaillent à la détruire : les animaux , ou fuient de devant lui , ou lui deviennent redoutables : le Ciel enfante le tonnerre pour l'écraser ; les saisons n'ont pour lui que des rigueurs : toute la nature devient un secret pour lui ; il faut qu'il la force pour en tirer les moindres services ; elle ne se soumet que par contrainte à la violence de l'art ; elle se hâte de consumer tous les ouvrages de ses mains : son propre corps se rend son plus mortel ennemi ; il se révolte ; il le fait souffrir ; il l'accab'e ; il le tyrannise ; il l'occupe tout entier ; il lui inspire des desirs horribles ; il corrompt toutes ses facultés ; il pervertit son jugement ; il l'enivre de passions honteuses ; & ce corps , après l'avoir bien tourmenté , s'use , dépérit , lui échappe , & devient enfin la pâture des vers. Mais ce n'est encore là que le commencement de ses malheurs : son ame , toujours immortelle , ne voit devant soi qu'un avenir effroyable ; l'éternité ne lui offre que des supplices ; un feu jaloux s'enflamme pour le dévorer : \* l'enfer le demande avec impatience ,

L'HOMME.

& se dilate pour le recevoir : toutes les puissances des ténèbres conjurent sa perte ; elles se plaignent à Dieu de ses retardements ; & Dieu lui-même , dont il est un objet d'horreur , s'occupe tout entier à le punir & à le tourmenter. ( *Gaspard TERRASSON ; Carême.* )

FIGURE  
XVI.

EN MÊME-TEMPS tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant ; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre : le Ciel n'a plus cet air serein ; les animaux qui lui étoient tous , jusqu'aux plus odieux & aux plus farouches , un divertissement innocent , prennent pour lui des formes hideuses : Dieu , qui avoit tout fait pour son bonheur , lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même , lui qui s'étoit tant aimé : la rebellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sçais quoi de honteux ; ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur , où tout étoit beau ; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte , & voudroit pouvoir la couvrir à ses propres yeux ; mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu qui l'avoit fait à sa ressemblance , & qui lui avoit donné des sens comme un secours nécessaire à

son esprit, se plaîsoit à se montrer à lui sous une forme sensible. L'homme ne peut plus souffrir sa présence ; il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisoit auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse, avant que Dieu parle ; \* ses malheureuses excuses achèvent de le confondre. Il faut qu'il meure ; le remède d'immortalité lui est ôté ; & une mort plus affreuse, qui est celle de l'ame, lui est figurée par cette mort corporelle, à laquelle il est condamné. (BOSSUET ; *Histoire Universelle.*)



Tel qu'au séjour des Euménides,  
On nous peint ce fatal tonneau  
Des sanguinaires Danaïdes,  
Châtiment à jamais nouveau :  
En vain ces Sœurs veulent sans cesse  
Remplir la tonne vengeresse ;  
Mégère rit de leurs travaux ;  
Rien n'en peut combler la mesure ;  
Et par l'une & l'autre ouverture  
L'onde entre & fuit à flots égaux.

FIGURE  
XIX.



Tel est, en cherchant ce qu'il aime,  
Le cœur des Mortels impuissants ;  
\* Supplice assidu de lui-même,  
Par ses vœux toujours renaissants.

---

L'HOMME.

Ce cœur, qu'un vain espoir captive,  
 Pourfuit une paix fugitive  
 Dont jamais nous ne jouissons;  
 Et, de nouveaux plaisirs avide,  
 A chaque moment il se vide  
 De ceux dont nous le remplissons.

( *LA MOTTE.* )



FIGURE  
XIX.

DE nouveautés toujours avide,  
 L'Homme n'est heureux qu'à demi;  
 Dans ses desseins mal affermi,  
 La seule inconstance le guide.  
 Ses desirs, sans ordre conduits,  
 Anéantis & reproduits,  
 Tour à tour contre lui se lignent;  
 Et tout prêts de s'évanouir,  
 \* Cherche des biens qui le fatiguent,  
 Quand il commence d'en jouir.

( *TRISTAN.* )



FIGURE  
XVI.

A DE vagues penfers, l'Homme est toujours en proie;  
 Son instabilité ne finit qu'avec lui;  
 Et nous voyons, Seigneur, que sa plus douce joie  
 Dégénère souvent en un mortel ennui.



A cent objets divers , tour à tour il s'engage ,  
Et de cent , tour à tour , dégage ses souhaits ;  
Ce qui fait son bonheur se change en son dommage ;  
\* Ce qui lui plaît de loin , le rebute de près.



Son ame en jouissant regrette sa poursuite ,  
Se reproche ses soins & son empressement ;  
Mais, hélas ! nous voyons qu'en changeant de conduite,  
Il change de foiblesse & d'erreur seulement.



A son propre repos ses desirs se refusent ;  
Il gémit sous sa chaîne , & n'ose la briser :  
Il conçoit le néant des choses qui l'abusent ,  
Et ne peut se résoudre à se désabuser.



Ainsi , toujours flottante & toujours incertaine ,  
Son ame se dissipe en cent vœux différents ;  
Court après ses malheurs , soupire après sa peine ,  
Et renonce aux vrais biens , pour des biens apparents.



De-là naît en nos cœurs cette humeur inégale  
Qui tourne au premier souffle & change au gré du fort ;  
A qui vit loin de Dieu , l'inconstance est fatale ,  
Et trouve un homme foible , en l'homme le plus fort.



**L'HOMME.** Il semble autant de fois que la fortune change,  
 Que l'Homme tout entier se change en même-temps ;  
 Et de succès divers cette enchaînage étrange,  
 \* Montre en un homme seul cent hommes différents.



Foible dans le bonheur, foible dans la disgrâce ,  
 Tantôt il est superbe , & tantôt abattu ;  
 Dans le calme flatteur on le voit plein d'audace ,  
 Et dans le moindre orage on le voit sans vertu.



\* Il veut ; il ne veut pas ; il accorde ; il refuse ;  
 Il écoute la haine ; il consulte l'amour ;  
 Il assure ; il rétracte ; il condamne ; il excuse ;  
 Le même objet lui plaît & déplaît tour à tour.

( *BRÉBEUF.* )



*FIGURE  
 XVIII.*

**M**AIS un plus merveilleux ouvrage ,  
 Dieu puissant , m'annonce ta main.  
 L'Homme vrai chef-d'œuvre divin ,  
 M'offre de tes trésors le plus riche assemblage ;  
 Son corps seul à mes yeux proclame son auteur ;  
 Tout y brille de sa splendeur.  
 Quel dessein ! quels ressorts ! quel ordre ! quelle grace !  
 Quel respectable aspect ! quels traits majestueux !  
 \* Un rayon de ta gloire éclate sur sa face ;  
 Et tu daignes , Seigneur , te peindre dans ses yeux.





O prodige d'Intelligence !  
 Un foyer toujours agissant ,  
 Entretient ce corps renaissant

---



---

 L'HOMME.

D'un millier d'autres corps qu'il change en sa substance :  
 Sans cesse un vif organe , un flexible instrument ,  
 Centre & source du mouvement ,  
 Reçoit & darde au loin la liqueur qui l'anime ;  
 Et ce fleuve de vie avec art dirigé ,  
 Vient repuïser sans cesse en cette source intime ,  
 La chaleur qu'il répand en ce monde abrégé.



A cette admirable machine ,  
 Est lié par d'intimes nœuds ,  
 Un être actif & lumineux ,  
 En qui tout manifeste une auguste origine.  
 \* Cet être pense , veut , sent , réfléchit , prévoit ;  
 Cieux , monde , abîme , il vous conçoit ;  
 Il s'observe ; il se sonde ; il se connoît lui-même.  
 C'est peu ; quoiqu'à l'argile intimement uni ,  
 Cet être te connoît , ô Principe suprême ;  
 Et , tout borné qu'il est , embrasse l'infini.

( \* \* \* )



FIGURE  
 XVI.

LE ROI , pour qui sont faits tant de biens précieux ,  
 L'homme élève un front noble , & regarde les Cieux.  
 \* Ce front , vaste théâtre où l'ame se déploie ,  
 Est tantôt éclairé des rayons de la joie ;

**L'HOMME.** Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux ;  
Souvent l'ardent amour l'allume de ses feux ;  
Souvent l'affreuse haine , au regard homicide ,  
Y répand la lueur de son flambeau livide.  
Un mot y fait rougir la timide pudeur ;  
Le mépris y réside , ainsi que la candeur.  
La douceur , dont l'aspect désarme la colère ;  
La crainte & la pâleur , sa compagne ordinaire ;  
Qui , dans tous nos périls funestes à nos jours ,  
Plus promptes que la voix , appellent du secours.  
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !  
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !  
Tout s'y peint tour à tour ; le mobile tableau  
Frappe un nerf qui l'élève , & le porte au cerveau.  
D'innombrables filets , Ciel ! quel tissu fragile !  
Cependant ma mémoire en a fait son asyle ,  
Et tient dans un dépôt fidèle & précieux  
Tout ce que m'ont appris mes oreilles , mes yeux :  
Elle y peut , à toute heure , & remettre & reprendre ;  
Y garder mes trésors , soigneuse à me les rendre.  
Là , ces esprits subtils , toujours prêts à partir ,  
Attendent le signal qui les doit avertir :  
Mon ame les envoie ; & , ministres dociles ,  
Je les sens répandus dans mes membres agiles.  
A peine ai-je parlé , qu'ils sont accourus tous :  
Invisibles sujets , quel chemin prenez-vous ?  
Mais , qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?  
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;  
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;  
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur ;

Il vient me réchauffer par sa rapide course ;  
Plus tranquille & plus froid il remonte à sa source ,  
Et , toujours s'épuisant , se ranime toujours.  
Les portes des canaux destinés à son cours  
Ouvrent à son entrée une libre carrière ;  
Prêtes , s'il reculoit , d'opposer leur barrière.  
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix ?  
Et , pour les établir , ai-je donné ma voix ?  
Je les connois à peine ; une attentive adresse  
M'en apprend tous les jours & l'ordre & la sagesse.  
De cet ordre secret reconnoissons l'Auteur :  
Fut-il jamais des loix sans un Législateur ?

(RACINE.)

---

L' H O M M E C O N S I D É R É  
*dans les Facultés de son Âme.*

Tous les morceaux suivants de M. de Fénelon , regardent les *Facultés de l'Âme de l'Homme* : ils sont remarquables , surtout , par l'art infini qui rend sensible , & qui met , pour ainsi dire , sous les yeux des choses purement spirituelles. La première pièce est une métaphore ingénieuse de la mémoire : on y voit toutes les beautés & tous les avantages de cette figure ; elle

---

L'HOMME.

**L'HOMME.** jette de la variété dans le discours, elle ennoblit les détails ; elle relève les choses basses ; elle éclaircit celles qui sont obscures ; elle donne du corps aux choses spirituelles, & les fait presque toucher au doigt ; elle fait une agréable illusion à l'esprit, en lui montrant une chose & en lui en désignant une autre.



**FIGURE XIV.** **E**N EFFET, nous ne sçaurions trop admirer cet empire absolu de l'ame, sur des organes corporels qu'elle ne connoît pas, & l'usage continuel qu'elle en fait, sans les discerner. Cet empire se montre principalement par rapport aux images tracées dans notre cerveau. Je connois tous les corps de l'univers qui ont frappé mes sens depuis un grand nombre d'années ; j'en ai des images distinctes qui me les représentent, enforte que je crois les voir, lors même qu'ils ne sont plus. Mon cerveau est comme un cabinet de peinture, dont tous les tableaux se remueroient & se rangeroient au gré du maître de la maison. Les Peintres, par leur art, n'atteignent jamais qu'à une ressemblance imparfaite. Pour les portraits que j'ai dans la tête, ils sont si fidèles, que c'est en les consultant que

j'apperçois tous les défauts de ceux des Peintres , & que je les corrige en moi-même. Ces images plus ressemblantes que les chefs-d'œuvre de l'art des Peintres , se gravent-elles dans ma tête sans aucun art ? Est-ce un livre dont tous les caractères se soient rangés d'eux-mêmes ? S'il y a de l'art , il ne vient pas de moi ; car je trouve au-dedans de moi ce recueil d'images , sans avoir jamais pensé ni à les graver , ni à les mettre en ordre ; mais encore toutes ces images se présentent & se retirent comme il me plaît , sans faire aucune confusion. Je les rappelle , elles viennent ; \* je les renvoie , elles se renfoncent je ne sçais où ; elles se rassemblent ou se séparent comme je le veux ; je ne sçais ni où elles demeurent , ni ce qu'elles font ; cependant je les trouve toujours prêtes. L'agitation de tant d'images anciennes & nouvelles qui se réveillent , qui se joignent , qui se séparent , ne trouble point un certain ordre qu'elles ont : si quelques-unes ne se présentent pas au premier ordre ; du moins je suis assuré qu'elles ne sont pas loin : il faut qu'elles soient cachées dans certains recoins enfoncés. Je ne les ignore point comme les choses que je n'ai jamais connues ; au contraire je sçais confusément ce que je cherche. Si quelque autre image se présente à la place de celle que j'ai appelée , je la renvoie sans hé-

---

L'HOMME.

L'HOMME. ter, en lui disant, ce n'est pas vous dont j'ai besoin. Mais où sont donc les objets à demi oubliés ? Ils sont présents au-dedans de moi, puisque je les y cherche, & que je les y trouve. Enfin comment y sont-ils, puisque je les cherche long-temps en vain ? (*FÉNELON ; Existence de Dieu.*)



*FIGURE*  
*XVI.* **C**E même esprit qui voit sans cesse l'infini, &, dans la règle de l'infini, toutes les choses finies, ignore aussi à l'infini tous les objets qui l'environnent. Il s'ignore profondément lui-même ; \* il marche comme à tâtons dans un abîme de ténèbres ; il ne sçait ni ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corps, ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corps qu'il ne connoît pas ; il ignore ses propres pensées & ses propres volontés ; il ne sçait avec certitude, ni ce qu'il croit, ni ce qu'il veut. Souvent il s' imagine croire & vouloir ce qu'il n'a ni cru ni voulu. Il se trompe, &, ce qu'il a de meilleur, c'est de le reconnoître. Il joint à l'erreur des pensées le dérèglement de la volonté. Il est réduit à gémir dans l'expérience de sa corruption : voilà l'esprit de l'homme ; foible, incertain, borné, plein d'erreurs. Qui est-ce qui a mis l'idée de l'infini, c'est-

à-dire du parfait , dans un sujet si borné & si rempli d'imperfection ? Se l'est-il donné lui-même , cette idée si haute & si pure , cette idée qui est elle-même une espèce d'infini en représentation ? Quel Être fini distingué de lui , a pu lui donner ce qui est si peu proportionné avec ce qui est renfermé dans quelque borne ? Supposons que l'esprit de l'homme est comme un miroir où les images de tous les corps voisins viennent s'imprimer ; quel Être a pu mettre en nous l'image de l'infini , si l'infini ne fut jamais ? ( *Le même ; au même endroit.* )



**N**OUS RECEVONS , sans cesse & à tous momens , une raison supérieure à nous , comme nous respirons sans cesse l'air qui est un corps étranger ; ou comme nous voyons sans cesse tous les objets voisins de nous , à la lumière du soleil dont les rayons sont des corps étrangers à nos yeux. Cette raison supérieure domine , jusqu'à un certain point , avec un empire absolu , tous les hommes les moins raisonnables , & fait qu'ils sont toujours d'accord malgré eux sur ce point. C'est elle qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses , comme les Philosophes Grecs & Romains les ont pensées ; c'est elle qui fait que les Géomètres Chinois ont trouvé à peu près les

**L'HOMME**

**FIGURE  
X X.**

mêmes vérités que les Européens , pendant que  
 L'HOMME. ces peuples si éloignés étoient inconnus les uns  
 aux autres ; c'est elle qui fait qu'on juge au Japon  
 comme en France , que deux & deux font quatre ;  
 & il ne faut pas craindre qu'aucun peuple change  
 jamais d'opinion là-dessus ; c'est elle qui fait que  
 les hommes pensent encore aujourd'hui sur divers  
 points , comme on pensoit il y a quatre mille ans ;  
 c'est elle qui donne des pensées uniformes aux  
 hommes les plus jaloux & les plus irréconcilia-  
 bles entre eux ; \* c'est elle par qui les hommes  
 de tous les siècles & de tous les pays sont comme  
 enchaînés autour d'un certain centre immobile ,  
 & qui les tient unis par certaines règles inva-  
 riables qu'on nomme les *Premiers Principes* , malgré  
 les variations infinies d'opinions qui naissent en  
 eux de leurs passions , de leurs distractions & de  
 leurs caprices , pour tous les autres jugemens  
 moins clairs ; c'est elle qui fait que les hommes ,  
 tout dépravés qu'ils sont , n'ont point encore osé  
 donner au vice le nom de *Vertu* , & qu'ils sont  
 réduits à faire semblant d'être justes , sincères ,  
 modérés , bienfaisants , pour s'attirer l'estime les  
 uns des autres. On ne parvient point à estimer  
 ce qu'on voudroit pouvoir estimer , ni à mépriser  
 ce qu'on voudroit pouvoir mépriser : on ne peut  
 forcer cette barrière éternelle de la vérité & de  
 la



la justice. Le maître intérieur, qu'on nomme *Raison*, le reproche intérieurement, avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, & il sçait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de règne effréné du vice, la vertu est encore nommée *Vertu*; & elle ne peut être déposée de son nom par ses ennemis les plus brutaux & les plus téméraires. (*Le même; au même endroit.*)

---

**L'HOMME.**

---

**L' H O M M E C O N S I D É R É**

*dans sa Fin, ou dans sa Mort.*

**L**E PREMIER de ces portraits, par M. Bossuet, est très-remarquable : il s'agit du corps d'une jeune Princesse qu'on alloit ensevelir. L'Orateur profite habilement d'une circonstance frappante ; c'étoit la nécessité d'aggrandir le tombeau des Rois pour y placer son corps. Des Princes & des Rois qui semblent se hâter de mourir plutôt que les autres ; ce sont de ces traits qu'il ne faut pas négliger de faire valoir ; aussi M. Bossuet ne l'oublie-t-il pas. Il oublie encore

**L'HOMME.** moins d'insister sur les horreurs du Tombeau , & de les opposer à toutes les graces extérieures dont la Princesse jouïssoit pendant sa vie. Ces qualités brillantes paroissent bien vaines & bien frivoles, lorsqu'on médite sur tout ce que dit l'Orateur d'un corps enseveli qui se dissout, qui se réduit en poussière , & qui bientôt ne conserve plus de figure humaine. Ces pensées, quoique communes, cessent de l'être lorsqu'elles sont rendues avec tant de noblesse. Les Narrations de Télémaque sont intéressantes , moins par elles-mêmes , que par les sentimens tendres & généreux dont elles sont entremêlées. Les morceaux de Massillon , par rapport à la Morale , sont des peintures naïves , prises d'après l'expérience ; ce Tableau de tant de Générations qui se succèdent , de tous les hommes qui vont se perdre , & qui sont remplacés , jette dans l'ame cette salutaire tristesse que l'Orateur doit se proposer d'exciter. La première pièce de Poésie offre à l'imagination tout ce

que la *Mort* a d'horrible pour le Physique ; & la dernière Strophe met très-bien en œuvre cette pensée d'un Ancien qui , parmi des tas d'ossements , cherchoit le corps d'un Roi fameux qu'on ne pouvoit plus distinguer d'un homme vulgaire. L'ingénieuse Métaphore qu'emploie M. Gresset , montré que les plus petits sujets sont susceptibles de grandes beautés sous une habile main ; il y a presque autant d'images que de mots.



Nous mourons tous , disoit cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence , au second Livre des Rois ; nous allons sans cesse au tombeau , ainsi que des eaux qui se perdent sans retour : en effet nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes , ils ont tous une même origine ; & cette origine est petite : leurs années se poussent successivement comme des flots ; ils ne cessent de s'écouler ; tant qu'enfin , après avoir fait un peu plus de bruit , & traversé un peu plus de pays les uns que les autres , ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni Princes ni Rois , ni toutes ces autres qua-

---

L'HOMME.

FIGURE  
XIX.

**L'HOMME.** lités superbes qui distinguent les hommes ; \* de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom & sans gloire , mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues. ( *BOSSUET ; Oraisons Funèbres.* )



**FIGURE I.** LA VOILA , malgré ce grand cœur , cette Princesse si admirée & si chérie ; la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reste , tel quel , va-t-il disparoître ; cette ombre de gloire va s'évanouir , & nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux , à ces demeures souterraines , pour y dormir dans la poussière avec les Grands de la terre , comme parle Job ; avec ces Rois & ces Princes anéantis , \* parmi lesquels on peut à peine la placer , tant les rangs y sont pressés , tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore : la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place , & on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de *Cadavre* , dit Tertullien , parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine , ne lui demeure pas long-temps ; il devient

un je ne sçais quoi , qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui , jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes. ( *BOSSUET ; Oraisons Funèbres.* )



C EPENDANT on voyoit le corps du jeune Hip- *FIGURE*  
pias étendu , qu'on portoit dans un cercueil orné *I.*  
de pourpre, d'or & d'argent. \* La mort, qui avoit éteint ses yeux , n'avoit pu effacer toute sa beauté ; & les graces étoient encore sur son visage pâle : on voyoit flotter autour de son cou , plus blanc que la neige , mais penché sur l'épaule , ses longs cheveux noirs , plus beaux que ceux d'Atis & de Ganimède , qui alloient être réduits en cendres : on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé , & qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton. Télémaque , triste & abattu , suivoit de près le corps , & lui jetoit des fleurs. Quand on fut arrivé au Bûcher , le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps , sans répandre de nouvelles larmes. « Adieu , dit-il , ô magnanime Hippias ! car » je n'ose te nommer mon *Ami* : appaise-toi , ô » ombre , qui as mérité tant de gloire ! si je ne

L'HOMME.

» t'aimois, j'envierois ton bonheur ; tu es délivré  
 » des misères où nous sommes encore, & tu en  
 » es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas !  
 » que je ferois heureux de finir de même ! Que  
 » le Styx n'arrête point ton ombre ; que les champs  
 » Elisées lui soient ouverts ; que la renommée  
 » conserve ton nom dans tous les siècles, & que  
 » tes cendres reposent en paix ». A peine eut-il  
 dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute  
 l'Armée poussa un cri : on s'attendrissoit sur Hip-  
 pias dont on racontoit les grandes actions ; & la  
 douleur de sa mort rappelant toutes ses belles  
 qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeu-  
 nesse impétueuse & une mauvaise éducation lui  
 avoient donnée. (*DE FÉNELON ; Télémaque.*)



**FIGURE XIX.** APRÈS ces paroles, Télémaque fit laver la  
 plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate ;  
 il le fit étendre dans un lit de pourpre, où, la tête  
 penchée sur l'épaule avec la pâleur de la mort,  
 il ressembloit à un jeune arbre qui, ayant couvert  
 la terre de son ombre, & poussé vers le Ciel des  
 rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de  
 la coignée d'un bûcheron : \* il ne tient plus à sa  
 racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit  
 les tiges dans son sein ; il languit ; sa verdure

s'efface ; il ne peut plus se soutenir ; il tombe ; ses rameaux qui cachotent le Ciel , traînent sur la poussière ; flétri & desséché , il n'est plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate , en proie à la mort , étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le Bûcher fatal. Déjà la flamme montoit vers le Ciel ; une troupe de Pyliens , les yeux baissés & pleins de larmes , leurs armes renversées , le conduisoient lentement : le corps est bientôt brûlé ; les cendres sont mises dans une Urne d'or ; & Télémaque , qui prend soin de tout , confie cette Urne comme un grand trésor à Calimaque qui avoit été le Gouverneur de Pisistrate. « Gardez , » lui dit-il , ces cendres , tristes , mais précieux » restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les » pour son père ; mais attendez à les lui donner » quand il aura assez de force pour les demander ».

( *DE FÉNELON ; Télémaque.* )



**R**APPELLEZ seulement les victoires , les prises de Places , les Traités glorieux , les magnificences , les événements pompeux des premières années de ce Règne. Vous y touchez encore ; vous en avez été , la plupart , non-seulement spectateurs , mais vous en avez partagé les périls & la gloire :

FIGURE  
II.

---

L'HOMME.

ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous ce n'est déjà plus qu'un songe , qu'un éclair qui a disparu , & que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ? Les années paroissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées , elles disparaissent , elles nous échappent en un instant ; & nous n'aurons pas tourné la tête , que nous nous trouverons , comme par un enchantement , au terme fatal qui nous paroît encore si loin , & ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années , & tel que vous le voyez aujourd'hui. Une nouvelle Cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux Acteurs : ce sont de nouveaux événements , de nouvelles intrigues , de nouvelles passions , de nouveaux Héros dans la vertu comme dans le vice , qui font le sujet des louanges , des dérisions , des censures publiques : \* Un nouveau monde s'est élevé , insensiblement & sans que vous vous en foyez aperçu , sur les débris du premier. Tout passe avec vous & comme vous ; une rapidité , que rien



n'arrête , entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin , & nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse ; les morts & les vivants se remplacent & se succèdent continuellement ; rien ne demeure , tout change , tout s'use , tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes , coule devant ses yeux ; \* & il voit avec indignation de foibles mortels , emportés par ce cours rapide , l'insulter en passant , vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur , & tomber au sortir de-là entre les mains de sa colère & de sa vengeance. ( *MASSILLON ; Carême.* )



Cependant , mes frères , quelle impression fait *FIGURE XV.*  
sur nous l'instabilité de tout ce qui passe ? la mort de nos proches , de nos amis , de nos concurrents , de nos maîtres ? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près ; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui ; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder ; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés qui , au fort de la mêlée , & dans le

L'HOMME.

temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer & le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; & à peine en sont-ils revêtus , qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père ; lui ferme les yeux ; succède à son rang , à sa fortune , à ses dignités ; conduit l'appareil de ses funérailles , & se retire plus occupé , plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu , qu'instruit des derniers avis d'un père mourant , qu'affligé de sa perte , ou du moins défabusé des choses d'ici-bas , par un spectacle qui lui met sous les yeux le néant , & qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile : un tel laisse un poste vacant , & on s'empresse de le demander ; un autre vous avance d'un degré dans le service : celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auroient incommodé ; celui-là vous laisse l'oreille & la faveur du maître ; & c'étoit le seul qui pouvoit vous la disputer : un autre enfin vous approche d'une dignité , & vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui ; & là-dessus on se ranime , on prend de nouvelles mesures , on fait de nouveaux projets ; &

loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître , \* il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs , tous nos attachements pour le monde ; & la mort , cette image si triste de notre misère , la mort ranime plus de passions parmi les hommes , que toutes les illusions mêmes de la vie. ( *MASSILLON ; Carême.* )



N'AVEZ-VOUS jamais lu dans l'ame d'un vieillard avare qui accompagne au tombeau une personne de son âge ? Il me semble que je l'entends se parlant ainsi à lui-même : « J'ai quatre-vingts » ans accomplis ; j'ai déjà passé les limites que » Dieu a marquées aux humains , & j'assiste à un » convoi funèbre ; voici des flambeaux lugubres , » une troupe couverte de deuil , le tombeau qui » attend sa proie. Pour qui se fait cette pompe ? » Quel rôle joué-je dans cette Tragédie ? Assisté- » je au convoi d'un autre , ou sont-ce mes funé- » railles qu'on prépare ? Ah ! si ces restes de mou- » vement & de vie me disent que je suis encore » sur la terre , le vieillard qu'on ensevelit me dit » que j'en vais sortir ; ces rides qui défigurent » mon visage , ce poids d'années qui m'accable , » ces infirmités qui me minent , ce cadavre ,

FIGURE  
XXXIV.

**L'HOMME.** » mouvant encore, secondent sa voix, & m'avertissent de ma fin prochaine; cependant que fais-je? Je bâtis des maisons; j'amasse & j'accumule; je me réjouis, dans la pensée que l'année qui suit verra mes revenus grossir, & mes capitaux augmenter. Aveuglement fatal! folie d'un cœur que l'avarice rend insatiable! désormais je ne veux penser qu'à la mort. Je vais faire mes derniers adieux, revêtir mes langes mortuaires, descendre dans mon cercueil, & devenir insensible à tout autre soin, qu'à celui de mourir de la mort des justes ». Ainsi raisonne ce vieillard, & vous croyez peut-être que sa vie, répondant à ces réflexions, on va le voir désormais charitable, libéral, désintéressé. \* Non, ces réflexions s'évanouissent avec l'objet qui les avoit fait naître, & , ce cadavre disparu de devant ses yeux, il oublie qu'il est mort.

(SAURIN.)



**FIGURE XVIII.** SUR ce Théâtre où disparaissent  
Tous les frères présents des caprices du sort,  
Mes yeux épouvantés à peine reconnoissent  
L'Homme aux prises avec la mort.  
Quelle face! quels yeux! quel regard immobile!  
Quel trouble! quel effroi sous ce dehors tranquille!

Par degrés il se sent périr.

\* Ce qu'il perd l'attendrit ; ce qu'il risque le glace.  
Ciel ! soutiens sa foiblesse ; & pour dernière grace ,  
Qu'il achève enfin de mourir.

L'HOMME.

Venez , voyez , troupe frivole  
Qu'un culte sacrilège ose diviniser.  
L'arrêt n'est point douteux ; il a prosrit l'idole ;  
Et l'idole va se briser.  
Connoissez votre sort , présomptueux fantômes.  
La foule des Humains , à vos yeux vils atômes ,  
Disparoît devant votre orgueil.  
Rapprochez-vous enfin de l'espèce mortelle ;  
Venez , pour la venger , vous confondre avec elle  
Dans la poussière du cercueil.



Mon œuil tremblant parcourt la terre ;  
Les mourants & les morts gissent de tous côtés ;  
Elle entr'ouvre son sein ; quel spectacle elle enferme !  
Tous mes sens sont épouvantés.  
Que de gouffres infects qui sans cesse engloutissent !  
Que de lambeaux hideux qui lentement pourrissent !  
Tel est donc l'ouvrage du temps !  
O terre ! de la mort trophée épouvantable ,  
\* Qu'est-ce donc que ta masse ? un monceau lamentable  
Des débris de tes habitants.



Dans ces tas de poussière humaine ,  
 L'HOMME. Dans ce cahos de boue & d'ossements épars ,  
 Je cherche , consterné de cette affreuse scène ,  
 Les Alexandres , les Césars .  
 Cette foule de Rois , fiers rivaux du tonnerre ,  
 Ces Nations , la gloire ou l'effroi de la terre ,  
 Ce Peuple , Roi de l'Univers ,  
 Ces Sages dont l'esprit brilla d'un feu céleste ,  
 \* De tant d'hommes fameux , voilà donc ce qui reste ;  
 Des tombeaux , des cendres , des vers .  
 ( Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1737. )



FIGURE  
 XXVIII.

VOUS VOYEZ un foible rameau  
 Qui , par les jeux du vague Eole ,  
 Enlevé de quelque arbrisseau ,  
 Quitte sa tige , tombe , vole  
 Sur la surface d'un ruisseau .  
 Là , par une invincible pente ,  
 Forcé d'errer & de changer ,  
 Il flotte au gré de l'Onde errante ;  
 Et d'un mouvement étranger ;  
 Souvent il paroît ; il furnace ;  
 Souvent il est au fond des eaux ;  
 Il rencontre sur son passage ,  
 Tous les jours des pays nouveaux ;  
 Tantôt un fertile rivage ,  
 Bordé de côteaux fortunés ;  
 Tantôt une rive sauvage ,  
 Et des déserts abandonnés :

\* Parmi ces erreurs continues,  
Il fuit ; il vogue jusqu'au jour  
Qui l'enfouit à son tour  
Au sein de ces mers inconnues  
Où tout s'abîme sans retour.

( M. GRESSET. )



QUE deviendront alors, répondez, Grands du monde, *FIGURE*  
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde, *X.*  
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?  
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;  
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile ,  
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.



Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ,  
Et vous pourriez encore , insensés que vous êtes ,  
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?  
Non , non ; tout doit franchir ce terrible passage ;  
Le riche & l'indigent , l'imprudent & le sage ,  
Sujets à même loi, subissent même sort.



D'avidés étrangers , transportés d'allégresse ,  
Engloutissent déjà toute cette richesse ;  
Ces terres , ces palais , de vos noms ennoblis.  
\* Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?  
Un sépulcre funèbre , où vos noms , où vous-mêmes  
Dans l'éternelle nuit ferez ensevelis.

( ROUSSEAU ; Ode. )



L'HOMME.

## III. LE MONDE CONSIDÉRÉ

SOCIÉTÉ.

## COMME SOCIÉTÉ.

IL EST plus aisé de connoître le *Monde* que de le bien peindre. Si l'on veut réunir ce qui le caractérise en général, tant d'objets se présentent, qu'ils jettent de la confusion dans l'esprit & dans le discours. Si l'on veut se borner à quelque article particulier, on risque d'être froid & languissant. M. Fléchier & Gaspard Terrasson ont évité ces deux écueils : l'un avec un style brillant & fleuri, expose toute la tromperie, la corruption & la vanité du *Monde*; l'autre se borne à en décrire les agitations, avec un style rapide & précipité, qui par cela même répond à ce qu'il veut exprimer. Son dessein est d'opposer l'empressement & l'agitation du *Monde* à la bassesse & à la légèreté des objets qu'on s'y propose, & d'opposer ensuite l'empressement du *Monde* pour des objets frivoles à la lâcheté des Chrétiens,

pour



pour des objets auffi importants que celui du Salut. C'est ainfi qu'un Portrait est fait pour instruire, & non pour amufer.



QU'EST-CE que le monde ? C'est cette société *FIGURE XIV.* & ce commerce de gens qui font animés par cet esprit corrompu & déréglé, qui est naturel à tous les hommes, tant qu'ils vivent selon la première génération qu'ils ont reçue d'Adam, & non pas selon la seconde qu'ils ont reçue de Jésus-Christ. C'est une secte presque universelle d'esprits trompeurs ou trompés qui, suivant les mouvements de leur propre cœur, & ne s'accommodant pas des maximes de l'Evangile, ne reconnoissent pour tous biens, que les plaisirs, les honneurs, les richesses, la curiosité & l'indépendance; & qui, tantôt transportés d'une fausse joie, tantôt accablés d'un chagrin imaginaire, passent leur vie au hazard, à se réjouir, ou à s'affliger, comme s'ils ne croyoient rien par-delà, & s'ils n'avoient de Religion que par coutume & par bienfiance. C'est une foule d'esprits remuans qui s'entre-choquent les uns les autres, ou pour entretenir leur orgueil, ou pour avancer leur ambition, ou pour conserver leurs intérêts. Les plus habiles & les plus polis sont ceux qui se font une occupation

**SOCIÉTÉ.**

d'un amusement ; qui négligent leurs véritables devoirs pour de vaines cérémonies , qui sçavent mieux déguiser leurs passions , & flatter celles des autres ; \* & qui , perdant un solide repos pour des prétentions imaginaires , s'occupent de riens , se lassent de tout , travaillent sans fruit , vivent sans règle , & meurent sans préparation. ( *FLÉCHIER ; Panégyriques.* )

**FIGURE  
XXVI.**

**SIÈCLE** trompeur & méchant , où les mœurs sont corrompues par les relâchements , les vérités diminuées par les erreurs , les vertus affoiblies par les mauvais exemples , & les vices accrus par le libertinage & l'impénitence ; où le mensonge déguise tout ; où la vanité s'insinue dans tous les cœurs ; où l'intérêt propre occupe toutes les pensées ; où croissent presque malgré nous une foule de desirs séculiers , par les discours , par les actions , & par la vue des gens du siècle ; \* où le péché s'établit par des occasions dont se forment les engagements , par des coutumes qui deviennent des nécessités , par des bienséances dont on se fait de misérables devoirs , par des imitations auxquelles on est assujetti , & par l'orgueil & la complaisance qu'on se communique les uns aux autres. ( *FLÉCHIER ; Panégyriques.* )



A JUGER des affaires du monde par les différentes agitations que l'on se donne pour les traiter, on pourroit croire que tout ce qui y a rapport est fort important ; qu'elles sont d'une nature à devoir occuper tout le cœur humain ; qu'il s'agit de quelque chose de grand ; que les biens que l'on poursuit, que les maux qu'on veut éviter, doivent fixer pour jamais l'état des hommes ; & qu'il n'y a rien de mieux à désirer ni à faire, que de réussir dans tout ce que l'on entreprend. Ce ne sont pas seulement ceux qui commandent dans l'univers, les grands, les puissants, les opulents, qui favorisent ce préjugé ; il paroît naître de tout ce qui se passe parmi le peuple, dans les plus petites familles ; & , si l'on suivoit toutes les démarches, si l'on devinoit toutes les pensées de l'homme du plus bas état, l'on affirmeroit volontiers que quelque grand objet le possède ; qu'il y va de tout pour lui, & que toute sa destinée dépend des succès qu'il espère. Qu'on jete les yeux sur la face de la terre, qu'on la parcoure depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, qu'on examine toutes les conditions ; on ne voit que des hommes empressés, ardents, passionnés : ce sont des mouvements violents, des travaux immenses, des fatigues excessives, des soucis sans relâche, des amertumes

SOCIÉTÉ.

FIGURE  
XIV.

**SOCIÉTÉ.** cuifantes , une multitude , une confusion de sentiments & de defirs. Nous apprenons tous les jours qu'il fe forme de grandes intrigues ; que des Royaumes entiers fe remuent ; qu'on lève de grandes armées. Nous voyons , dans les hautes conditions , des hommes qui fe travaillent eux-mêmes , le jour & la nuit ; qui bâtiffent de vafte projets ; qui envoient dans toutes les parties du monde ; qui élèvent ou de grandes fortunes ou de fuperbes édifices. Si je paffe à des conditions d'un ordre inférieur ; mêmes agitations , mêmes follicitudes. Ici on fe confume de douleur & de dépit ; là on s'anime à parler de ce que l'on aime ; les uns rifquent leur fanté & leur vie dans de longs voyages ; les autres expofent leurs biens pour quelque nouvelle entreprife ; par-tout on fe traverse mutuellement ; on fe fupplante ; on fe plaide ; on fe querelle ; on fe charge d'outrages ; on fe détruit. Enfin la feule vue d'une ville , d'une place publique , ce tumulte , ces mouvements , ces courfes rapides , tout annonce de grandes affaires , de grands intérêts ; & qui ne connoîtroit pas les hommes , jugeroit d'abord par tout ce fpectacle , qu'il fe paffe dans le monde de grandes chofes , & que de grands biens doivent être la récompense de tant d'agitations. Mais dès qu'on approche , tout ce phantôme s'évanouît :

ces objets de tant de recherches ne sont plus que de l'ombre & de la fumée ; ces bruyantes entreprises , des jeux d'enfants ; toutes ces courses , des délires de phrénétiques ; & lorsqu'on croyoit heureux ceux qui parvenoient à leurs fins , \* la mort qui les enlève détruit tout leur ouvrage , & anéantit par son souffle tout cet édifice de vanité.

( G. TERRASSON ; *Carême.* )

---

---

SOCIÉTÉ.

---

---

## L'ÉGLISE.

QUELLE pompe , quelle majesté , quelle noblesse de style , dans le portrait que M. Bossuet fait de l'*Eglise* ! Quelle exposition des faits ! quelle heureuse application de l'Écriture ! quel ordre dans la distribution des choses ! quel effet dans tout l'ensemble ! Le second portrait , placé dans le corps du discours , demandoit plus de vivacité. Aussi quelle chaleur , quel feu , quel enthousiasme ! Cette vivacité consiste moins encore dans les exclamations dont ce morceau est entrecoupé , que dans le feu des pensées , dans

---

---

L'ÉGLISE.

L'EGLISE.

la rapidité du style & la précision des expressions. Les deux ou trois morceaux de Molinier qui suivent, sont un parfait modèle de la manière de rapporter beaucoup de faits en peu de mots, & de les réduire en images. Enfin le dernier trait, qui est de Rousseau, peut apprendre comment la Poésie abrège & rend en même-temps des pensées plus vives & plus fail-lantes.



**FIGURE XXXIII.** C'EST sans doute un grand spectacle, de voir l'Eglise chrétienne figurée dans les anciens Israélites, la voir, dis-je, sortie de l'Egypte & des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise au travers d'un désert immense où elle ne trouve que d'affreux rochers & des sables brûlants : nulle terre, nulle culture, nul fruit ; une sécheresse effroyable ; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du Ciel ; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par un miracle du sein d'une roche ; toute la nature stérile pour elle, & aucun bien que par grace ; mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude on la voit environnée d'ennemis ; ne marchant

jamais qu'en bataille ; ne logeant que sous des tentes ; toujours prête à déloger & à combattre : étrangère , que rien n'attache , que rien ne contente , qui regarde tout en passant , sans vouloir jamais s'arrêter. Heureuse néanmoins dans cet état , tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage , qu'à cause du glorieux & immuable repos qui sera la fin de sa course. \* Voilà l'image de l'Eglise , pendant qu'elle voyage sur la terre. Balaam la voit dans le désert : son ordre , sa discipline , ses douze Tribus rangées sous leurs étendarts ; Dieu , son Chef invisible au milieu d'elle ; Aaron , Prince des Prêtres & de tout le peuple de Dieu , chef visible de l'Eglise , sous l'autorité de Moïse , souverain Législateur , & figure de Jésus-Christ : le Sacerdoce étroitement uni avec la Magistrature ; tout en paix par le concours de ces deux puissances : Coré & ses Sectateurs , ennemis de l'ordre & de la paix , engloutis , à la vue de tout le peuple , dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds , & ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle ! quelle assemblée ! quelle beauté de l'Eglise ! Du haut d'une montagne Balaam la voit toute entière ; & , au lieu de la maudire , comme on l'y vouloit contraindre , il la bénit ; on le détourne ; on espère lui en cacher la beauté , en lui

**L'EGLISE.** montrant ce grand corps par un coin, d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie ; & il n'est pas moins transporté , parce qu'il voit cette partie dans le tout , avec toute la convenance & toute la proportion qui les assortit l'une avec l'autre. Ainsi de quelque côté qu'il la considère , il est hors de lui , & , ravi en admiration , il s'écrie : *Quàm pulchra tabernacula tua , Jacob , & tentoria tua , Israël !* Que vous êtes admirables sous vos tentes , enfants de Jacob ! quel ordre dans votre camp ! quelle merveilleuse beauté paroît dans ces pavillons si sagement arrangés ! Et , si vous causez tant d'admiration sous vos tentes & dans votre marche , que fera-ce quand vous serez établis dans votre patrie ? ( *BOSSUET* ; Sermon sur l'Unité de l'Eglise. )



**FIGURE XVIII.** LA COMPRENEZ-VOUS maintenant cette immortelle beauté de l'Eglise Catholique , où se ramasse ce que tous les siècles présents , passés & futurs , ont de beau & de glorieux ? Que vous êtes belle dans cette union , ô Eglise Catholique ; mais , en même-temps , que vous êtes forte ! Belle , dit le saint Cantique , & agréable comme Jérusalem , & en même-temps terrible comme une armée rangée en bataille ; belle comme Jérusalem , où



L'ON VOIT une sainte uniformité & une police  
admirable sous un même Chef ; belle assurément  
dans votre paix , lorsque , recueillie dans vos  
murailles , vous louez celui qui vous a choisie ,  
annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les  
scandales s'élèvent , si les ennemis de Dieu osent  
l'attaquer par leurs blasphèmes , vous sortez de  
vos murailles , ô Jérusalem , & vous vous formez  
une armée pour les combattre ; toujours belle en  
cet état , car votre beauté ne vous quitte pas ;  
mais tout à coup devenue terrible. Car une armée  
qui paroît si belle dans une revue , combien est-  
elle terrible quand on voit tous les arcs bandés ,  
& toutes les piques hérissées contre soi ? Que  
vous êtes donc terrible , ô Eglise sainte , lorsque  
vous marchez ! Pierre à votre tête , & la Chaire  
de l'Unité vous unissant toute ; abattant les têtes  
superbes , & toute la hauteur qui s'élève contre  
la science de Dieu ; pressant ses ennemis de tout  
le poids de vos bataillons ferrés ; les accablant  
tout ensemble & de toute l'autorité des siècles  
passés , & de toute l'exécration des siècles futurs ;  
dissipant les hérésies & les étouffant quelquefois  
dans leur naissance ; prenant les petits de Babylone  
& les hérésies naissantes , & les brisant contre  
votre pierre ; Jésus-Christ votre Chef vous mou-  
vant d'en haut & vous unissant par des instruments

L'EGLISE.

L'ÉGLISE.

proportionnés, par des moyens convenables, \* par un chef qui le représente, qui vous fait en tout agir toute entière, & rassemble toutes vos forces dans une seule action. (*Le même; ibid.*)



**FIGURE XVI.** *SÆPE expugnaverunt me à juventute meâ; etenim non potuerunt mihi.* Les contradictions ont affligé l'Eglise & l'ont agitée; elles lui ont porté de rudes coups; elles lui ont rouvert souvent les mêmes plaies, & lorsqu'elles étoient à peine fermées; mais elles n'ont pu y faire périr la moindre partie de la vérité: *Etenim non potuerunt mihi.* Selon que les hérésies prévues par S. Paul comme une chose qui arriveroit infailliblement dans l'Eglise, ont été plus puissamment appuyées; qu'elles ont été plus subtilement exposées, ou plus adroitement menées; qu'elles ont gagné plus de gens par quelque appas de chair & de sang, elles ont fait plus de ravage dans l'Eglise; mais elles n'ont jamais pu lui faire abandonner la doctrine ancienne; &, ou elles y sont revenues elles-mêmes par les instructions de l'Eglise, ou elles se sont retirées de l'Eglise, séparées de la vérité & de Jésus-Christ: *Etenim non potuerunt mihi.* Selon que des doctrines nouvelles touchant les mœurs, que des opinions contraires à la pureté de l'Evangile

& à la tradition , qui en est le seul interprète ,  
se sont glissées sourdement ; qu'elles ont trouvé  
des partisans chauds & accrédités ; qu'elles ont  
été goûtées des peuples toujours portés à la nou-  
veauté & au relâchement ; qu'elles ont sçu trouver  
de la faveur auprès des Grands , & comme dans  
l'Eglise , elles ont fait plus de progrès au milieu  
de l'Eglise ; mais elles n'ont jamais pu devenir  
la Doctrine de l'Eglise , qui luit toujours au milieu  
de ces ténèbres ; elles n'ont jamais pu prévaloir  
contre l'Eglise , qui prescrit contre elles par ce  
seul caractère de nouveauté qu'elles portent :  
*Etenim non potuerunt mihi.* Ainsi ces Doctrines  
d'erreur & de mensonge sont amères pour l'Egli-  
se , & d'autant plus que c'est dans le temps de sa  
paix ; elles sont toujours impuissantes contre elle ,  
qui pour les décréditer & les condamner , quand  
sa sagesse le lui inspirera , n'aura qu'à nommer  
l'auteur de ces Doctrines perverses ; n'aura qu'à  
nommer le jour où elles ont paru pour la pre-  
mière fois dans l'Eglise. Ces nouveautés hardies ,  
selon le caractère de l'erreur , & des hommes qui  
les soutiennent & qui les ont inventées , pour-  
roient bien se donner à elles-mêmes le nom de  
l'*Antiquité* , & se vanter insolemment d'être la  
Doctrine de l'Eglise ; mais elles ne pourront pas  
effacer des esprits & des livres la véritable anti-

L'EGLISE.

L'EGLISE.

quité, qui, par ce seul caractère, est déclarée dans l'Eglise sa seule Doctrine : *Etenim non potuerunt mihi*. Elles pourront bien, à raison du malheur des temps, fermer la bouche de l'Eglise pour un temps, & arrêter une formelle condamnation ; mais jamais elles ne porteront l'Eglise à une condescendance qui les mette sur la même ligne que la pure & saine Doctrine qui vient des Apôtres, & qui éclate dans toute l'Eglise. C'est une prévarication à laquelle ils s'attendroient vainement, parce qu'elle est sans exemple, parce qu'elle est impossible dans l'Eglise, qui ne peut non plus perdre la pureté de sa morale, que la pureté de ses Dogmes : *Etenim non potuerunt mihi*. \* Que les Royaumes donc, & ceux qui les mènent par leurs intrigues, & ceux qui les troublent depuis si long-temps, se réunissent pour faire décider dans l'Eglise quelque chose de favorable & de précis touchant ces Doctrines licencieuses qui cherchent à s'établir, toujours sur des raisons humaines : que tous les Royaumes, dis-je, de ce monde l'entreprennent & le poursuivent vivement, l'Eglise n'y prêtera jamais son autorité : qu'on y emploie l'artifice, l'Eglise ne laissera rien passer de tel par une surprise humaine : cela ne se peut pas, les promesses y sont formelles : *Etenim non potuerunt mihi*. Qu'ils se contentent donc de fatiguer

l'Eglise ; de lui susciter au-dedans d'elle-même une grande , & peut-être la plus grande contradiction qu'elle ait éprouvée depuis qu'elle est née ; mais qu'ils n'espèrent pas en remuant la terre , en remuant mille ressorts , de lui faire consacrer par des jugemens solennels ces Doctrines des hommes : ils ne peuvent pas lui faire encore ce mal après tant d'autres : *Etenim non potuerunt mihi.* Qu'ils se contentent que l'Eglise les souffre sans les renvoyer parmi les infidèles , ou les joindre à ces anciens corrupteurs de la morale évangélique ; mais qu'ils ne fassent point d'eux & de leurs erreurs une même chose avec l'Eglise & sa Doctrine : l'Eglise ne le pourroit souffrir ; l'Eglise seroit en contradiction avec elle-même , & ils ne peuvent pas la pousser jusque - là : *Etenim non potuerunt mihi.* (MOLINIER ; Carême.)

---

---

L'EGLISE.

FAIRE l'histoire du peuple de Dieu , c'est *FIGURE* montrer aux hommes une suite de travaux & de *XXXIII.* combats de ce peuple bien-aimé depuis sa jeunesse ; \* c'est montrer aux hommes l'Eglise toujours attaquée par les hommes , & toujours défendue de Dieu ; toujours en péril par les efforts de l'enfer , & toujours en assurance par cette

**L'ÉGLISE.** protection du Ciel ; quelquefois humiliée , mais jamais confondue ; quelquefois troublée , mais jamais abattue ; quelquefois ébranlée jusque dans ses fondements , mais jamais renversée ; quelquefois en guerre avec elle-même , c'est-à-dire , ses enfants avec ses enfants , mais jamais ne se détruisant elle-même ; quelquefois faisant de grandes pertes , mais toujours les réparant d'un autre côté ; quelquefois insultée de ses ennemis , comme s'ils l'eussent déjà vaincue , ou qu'ils eussent été près de la vaincre ; & toujours plutôt ou plus tard , triomphant de ses ennemis les plus fiers & les plus obstinés ; toujours sortant plus pure de l'épreuve , plus forte du combat , plus certaine de ne pas périr de ces tempêtes où elle avoit crié à Dieu dans sa frayeur : « Tenez-moi de votre main » forte , afin que je ne périsse pas ; sauvez-moi , » mon Dieu , parce que les grandes eaux m'inon- » dent de toutes parts ».

( *MOLINIER ; Panégyriques.* )



**FIGURE XVI.** QUAND je parle du Peuple de Dieu , je remonte jusqu'à celui dont nous n'avons fait que continuer la succession , sous une autre forme de Religion. Quand je parle de l'Eglise , je remonte jusqu'à celle qui fut en même-temps la figure de celle

qui devoit naître au milieu des siècles , qui est celle d'aujourd'hui , & la véritable Eglise de ces temps-là ; cette Eglise des temps anciens dans cette première source d'Israël ; dans la maison d'Abraham , où Ismaël , méchant & jaloux , le fils de l'esclave , ne cesse de contredire & d'affliger Isaac , le fils de la femme libre , & doux & pacifique. Dans l'Egypte , où elle est aussi-tôt transportée , \* voyez-la maltraitée de ceux qui la dominant , persécutée sans relâche , opprimée avec une malice profonde , & puis avec une violence ouverte , sans pouvoir être détruite : voyez-la s'échappant de l'homme cruel , & de la colère du peuple barbare , se sauvant à travers une mer comme de sang ; voyez-la dans le désert , au sortir d'Egypte , toujours en armes , toujours marchant en bataille ; combattant à droite & à gauche ; cherchant la Terre promise à travers les obstacles & les ennemis , & y entrant par mille combats : voyez-la dans le lieu de son repos , de ce repos tant promis , toujours agitée à la vue des périls qui l'environnent ; toujours occupée à se défendre contre les surprises ou les attaques ouvertes d'un ennemi qui subsiste dans la défaite ; toujours craignant les restes du Jébuséen & de l'Armorrhéen , en étant souvent insultée , & ne pouvant pas , quoique la plus forte , & sous tant de grands Ca-

---

**L'EGLISE.**

pitaines, achever de détruire cet ennemi presque  
l'ÉGLISE. détruit. (*FLÉCHIER.*)



**FIGURE \* III.** LE TRÔNE est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir  
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encensoir.  
Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,  
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante;  
Là, son premier Apôtre, avec la vérité,  
Conduisit la candeur & la simplicité.  
Ses Successeurs heureux, quelque temps, l'imitèrent;  
D'autant plus respectés, que plus ils s'abaissèrent.  
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,  
La pauvreté sou tint leur austère vertu;  
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,  
Du fond de leur chaumière ils voloient au martyre.  
(*M. DE VOLTAIRE; Henriade.*)



**FIGURE XVIII.** SION, montagne auguste & sainte,  
Formidable aux audacieux;  
Sion, séjour délicieux,  
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte  
Qui renferme le Dieu de la Terre & des Cieux.



O murs ! ô séjour plein de gloire !  
Mont sacré, notre unique espoir,  
Où Dieu fait régner la victoire  
Et manifeste son pouvoir !





\* Cent Rois ligués pour nous livrer la guerre ,  
Etoient venus sur nous fondre de toutes parts ;  
Ils ont vu nos sacrés remparts ;  
Leur aspect foudroyant , tel qu'un affreux tonnerre ,  
Les a précipités au centre de la terre.



Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur.  
Il parle ; & nous voyons leurs trônes mis en poudre ,  
Leurs chefs aveuglés par l'erreur ,  
Leurs soldats consternés d'horreur ,  
Leurs vaisseaux submergés, & brisés par la foudre ;  
Monuments éternels de sa juste fureur.  
Rien ne scauroit troubler les loix inviolables  
Qui fondent le bonheur de ta sainte Cité ;  
Seigneur, toi-même en as jetté  
Les fondements inébranlables.



Au pied de tes Autels humblement prosternés ,  
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.  
Des lieux chéris où le jour prend naissance  
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur ,  
Tout l'Univers révère ta puissance ,  
Tous les Mortels adorent ta grandeur.

( ROUSSEAU. )



## LA COUR.

## LA COUR.

**R**IEN n'est plus utile pour apprendre à penser, que d'envisager, comme on peut le faire ici, un même objet sous différentes faces. D'abord on voit combien la *Cour* est dangereuse pour l'innocence ; M. Fléchier en montre plusieurs périls secrets, d'autant plus redoutables qu'ils le paroissent moins ; il donne ensuite une juste idée des révolutions de la *Cour*, & des agitations que ces fortes de révolutions excitent dans les esprits & dans les cœurs des particuliers. M. Bosfuet, en peu de mots, mais énergiques, ôte, pour ainsi dire, à la *Cour*, le masque riant dont elle couvre ses vrais chagrins. M. l'Abbé Poulle se borne à la servitude brillante de la *Cour*. Le P. Massillon en dépeint la perfidie, & en fait sentir l'imposture & la duplicité par des pensées neuves, fines & nobles. Le P. de Neuville en fait un portrait général, où pas un des traits précédents n'est oublié. M. de Fénelon, sous un emblème

ingénieux , relève adroitement l'audace & la fierté des Grands , & les flatteries basses & rampantes de ceux qui leur sont soumis. Les traits en paroissent outrés à ceux qui n'ont fait qu'entrevoir le *Monde* ; mais ils paroissent vrais & naturels à ceux qui le connoissent par expérience. Enfin M. de Voltaire , & M. l'Abbé de Bernis , avec des pensées & des tours différents , montrent la fausseté , la malice & la perfidie de la *Cour*. On peut remarquer dans tout cela , que chaque Auteur dit précisément tout ce qu'il faut dire sur un article , & qu'il ne dit rien au-delà : règle bien nécessaire pour rendre une peinture vraie. On doit remarquer en second lieu , que chacun de ces tableaux est bien accordé ; que toutes les parties , quoique variées , paroissent travaillées par la même main. On trouve dans chacun le même goût , le même ton , le même style ; ils sont tous grands ; & chacun en particulier porte un caractère de beauté qui lui est propre , & qui le distingue des autres.

LA COUR.  
FIGURE  
XVI.

IL EST vrai que tout le poids de l'autorité & toute la grandeur de l'Etat, est en la personne des Rois ; mais on peut dire que la discipline des mœurs & le succès de la piété dans la Cour est en la personne des Reines. C'est autour d'elles que se range & que se réunit ordinairement tout l'esprit du siècle, le desir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir & d'être vue ; c'est-là que se forgent ces traits de feux, selon les termes de l'Apôtre, dont l'Ennemi se sert pour allumer les passions dans ces ames vaines qui sont les idoles du monde, & dont le monde lui-même est l'idole ; c'est-là que s'apprennent tous les usages du luxe, de la vanité, de l'ambition & de la délicatesse ; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres ; & que, par un commerce fatal au salut des ames, les uns se font un art de séduire, & les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand de là dans les régions inférieures du Royaume : on se fait des modèles de ces dérèglements de mœurs, & , par une suite funeste, mais naturelle, \* les péchés mêmes des Grands deviennent les modes des peuples ; & la corruption de la Cour s'établit enfin comme politesse dans les Provinces.

( FLÉCHIER ; *Oraisons Funèbres.* )



QUELLE chute, Messieurs, & combien de fortunes chancelantes, ou renversées en une seule ! Que sont les hommes, lorsqu'au milieu de leurs espérances, & de leurs établissemens, Dieu, dont les Jugemens sont impénétrables, brise les bras de chair qui les appuyoient ? Les uns se perdent sans ressource ; les autres étonnés & incertains de leur état, ne pouvant ni soutenir leur dignité, ni supporter leur disgrâce, ni se maintenir à la Cour, ni se résoudre à la retraite, traînent avec ennui les foibles restes d'un crédit qui se soutient encore un peu par lui-même, & qui tombe bientôt après sous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés cessent, la confiance s'éloigne, les services mêmes sont comptés pour des récompenses. Quand on seroit utile, on cesse d'être agréable ; \* de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux sujets ; telles sont les vicissitudes du monde. \* Vous seul, Seigneur, êtes toujours le même, & vos années ne finissent point ; bienheureux ceux qui se confient en vous ; leurs espérances ne seront point confondues.

( *FLÉCHIER ; Oraisons Funèbres.* )



**LA COUR.** **FIGURE**  
**XXV.** **L**A COUR veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez, vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité; &, dans une ardente ambition, \* des soins & un sérieux aussi triste qu'il est vain; tout est couvert d'un air gai, & vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir.

(*BOSSUET; Oraisons Funèbres.*)



**FIGURE**  
**XIV.** **A**U SEUL mot de la *Cour*, Chrétiens auditeurs, se réveillent dans votre esprit les idées les plus flatteuses; vous vous la représentez sous l'image du Temple de la volupté, de l'orgueil & de la mollesse; ces traits généraux peignent mieux le Monde que la Cour. On n'y va pas chercher les plaisirs; hélas! on auroit plutôt à se défendre de l'ennui: on n'y va pas chercher la distinction; la splendeur primitive du trône y éteint tout éclat qui n'est qu'emprunté; la majesté du Maître y attire seule les regards & les hommages; les Dieux du siècle y sont confondus avec la foule servile qui par-tout ailleurs les encense; ils déposent en y entrant leur grandeur & leur fierté, & ils ne les reprennent que lorsqu'ils en sortent. Se flatteroit-

on d'y trouver les douceurs & les aises de la vie ? Les habitants de ce séjour s'estiment trop heureux d'y camper sous des tentes ; ils ne connoissent ni le sommeil ni la tranquillité ; toujours contraints , toujours distraits , toujours hors d'eux-mêmes ; entraînés par un tourbillon rapide , ils vont sans dessein , sans plaisir ; & les amusements des Princes sont les fatigues des Courtisans. Sans l'ambition & sans l'intérêt , les Cours des Rois ne seroient pas si fréquentées : comme ces passions y sont excitées par la grandeur des récompenses , & gênées en même-temps par la présence du Souverain & par la pénétration des concurrents , elles n'en sont que plus vives & mieux déguisées ; ainsi ce qui caractérise les vrais Courtisans , ce qui dans la même nation en fait une nation séparée du reste des sujets , & différente de mœurs & de langage , c'est la soif immodérée de dominer & de s'enrichir , jointe à la duplicité ; c'est cet art funeste où ils excellent , de donner perpétuellement le change , de ne paroître occupés que de leurs plaisirs , tandis qu'ils ne songent qu'à leur fortune ; de tourner leurs défauts en agréments , de prêter aux vices des couleurs qui les embellissent ; de substituer à la vérité & aux sentiments , des paroles artificieuses & des protestations simulées ; de mettre en œuvre les profondeurs & les ruses de l'intrigue ; d'affecter

**LA COUR.**

des manières libres & aisées , qui ne promettent que candeur & que bonne-foi ; de cacher les chagrins sous un visage riant ; de masquer la haine des dehors de la politesse , & de nuire dans les ténèbres , en faisant semblant d'obliger au grand jour. \* Les bénédictions sont sur leurs lèvres , *ore suo benedicebant* ; les malédictions sont dans leur cœur , *corde suo maledicebant*. A les voir si attentifs , si prévenants , si officieux , on diroit qu'ils ne composent tous ensemble qu'une seule famille dont les intérêts sont les mêmes. Percez cette apparence trompeuse , vous découvrirez dans ces amis prétendus autant d'envieux & de rivaux , qui n'aspirent qu'à leur destruction mutuelle ; leurs perfidies & leurs noirceurs les feroient détester , s'ils ne possédoient le talent dangereux de séduire & de plaire.

( M. l'Abbé POULLE. )



**FIGURE XIV.** LES COURS , sur-tout , sont pleines de délations & de mauvais offices ; c'est-là où toutes les passions se réunissent , ce semble , pour s'entre-choquer & se détruire ; les haines & les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts : il n'y a de constant & de perpétuel , que le desir de se nuire ; les liens même du sang se dénouent , s'ils ne sont resserrés



par des intérêts communs. L'ami, comme parle Jérémie, marche frauduleusement sur son ami, & le frère supplante le frère. Il sembleroit que l'on soit convenu que la bonne-foi ne seroit pas une vertu, & que l'amitié ne seroit plus qu'une bienfaisance : l'art de tendre des pièges n'y déshonore que par le mauvais succès ; enfin la vertu elle-même, souvent fautive, y devient plus à craindre que le vice. La Religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend ; l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, & au desir insatiable de la fortune ; & , comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, \* en public tout paroît pour la Divinité, en secret & par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même.

( MASSILLON ; *Oraisons Funèbres.* )



**M**AIS vous sied-il, à vous qui vivez à la Cour, *FIGURE* de leur faire ce reproche ? Toute votre vie est une *IX.* feinte éternelle ; vous jouez par-tout un rôle qui n'est point le vôtre ; vous flattez ceux que vous n'aimez pas ; vous rampez devant d'autres que vous méprisez ; vous faites l'empressé auprès de ceux de qui vous attendez des grâces, quoiqu'au

LA COUR.

fond vous regardiez leur faveur avec envie, & que vous les croyiez indignes de leur élévation; en un mot toute votre vie est un personnage continu. Par-tout votre cœur dément votre conduite; par-tout votre visage est la contradiction de vos sentiments; \* vous êtes les hypocrites du monde, de l'ambition, de la faveur, de la fortune.

(*MASSILLON; Carême.*)



**FIGURE XVI.** **L**A, sur ce théâtre changeant & mobile, où la scène varie à chaque instant, où, sous les apparences du repos, règne le mouvement le plus rapide; dans cette région d'intrigues cachées, de perfidies ténébreuses, de méchanceté profonde & réfléchie, où l'on respecte sans estimer, on applaudit sans approuver, on sert sans aimer, on nuit sans haïr, on s'offre par vanité, on se promet par politique; on se donne par intérêt, on s'engage sans sincérité, on se retire, on abandonne sans bienfaisance & sans pudeur: dans ce Labyrinthe de détours tortueux, où la prudence marche au hasard, où la route de la prospérité mène si souvent à la disgrâce, où les qualités nécessaires pour s'avancer, sont un obstacle qui empêche de parvenir; où vous n'évitez le mépris, que pour tomber dans la haine; où le mérite modeste est oublié,

parce qu'il ne s'annonce pas ; où le mérite qui se produit est écarté , opprimé , parce qu'on le redoute ; \* où les heureux n'ont point d'amis , puisqu'il n'en reste point aux malheureux.

( *Le R. P. DE NEUVILLE ; Oraison Funèbre du Cardinal de Fleury.* )



**H**ÉGÉSIPPE se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison : elle étoit moins grande , mais plus commode & plus riante que celle du Roi ; l'Architecture étoit de meilleur goût ; Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un salon de marbre , auprès de ses bains , couché négligemment sur un lit de pourpre , avec une broderie d'or ; il paroissoit las & épuisé de ses travaux ; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sçais quoi d'agité , de sombre & de farouche ; les plus grands de l'État étoient autour de lui , rangés sur des tapis , composant leurs visages sur celui de Protésilas , dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil : à peine ouvroit-il la bouche , que tout le monde s'écrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit , avec des exagérations ridicules , ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le Roi ; un autre lui assuroit que

**FIGURE  
II.**

LA COUR. Jupiter ayant trompé sa mère, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du Père des Dieux. Un Poète venoit lui chanter des Vers où il affuroit que Protéfilas, instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit ; un autre Poète, encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ses Vers l'*Inventeur des Beaux-Arts* & le père des Peuples qu'il rendoit heureux ; il le dépeignoit tenant en main la Corne d'abondance. Protéfilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un homme qui sçait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de grace de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir.

\* Protéfilas sourit, toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore sçavoir ce qu'on avoit dit ; mais, Protéfilas reprenant bientôt son air sévère & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protéfilas pourroit se retourner vers eux & les écouter ; ils paroissoient émus & embarrassés ; c'est qu'ils avoient à lui demander des grâces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux ; ils paroissoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des Autels, lorsqu'elle

demande aux Dieux la guérison de son fils unique ; tous paroïssent contents , attendris , pleins d'admiration pour Protésilas , quoique tous eussent contre lui une rage implacable. Dans ce moment Hégésippe entre , saisit son épée , & lui déclare qu'il va l'emmener dans l'isle de Samos : à ces mots toute l'arrogance de Protésilas tomba comme un rocher qui se détache du haut d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe ; il pleure , il hésite , il bégaye , il tremble , il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas , une heure auparavant , honorer d'un de ses regards ; tous ceux qui l'encensoient , le voyant perdu sans ressource , changèrent leurs flatteries en des injures sans pitié.

( *DE FÉNELON ; Télémaque.* )



\* \* \* \* \* **L**ES AMIS de mon père  
Sont autant d'inconnus que glace ma misère ;  
Et ma jeunesse même écarte loin de moi  
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.  
Pour moi , depuis un an qu'un peu d'expérience  
M'a donné de mon sort la triste connoissance ,  
Que vois-je autour de moi , que des amis vendus ,  
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus ;  
Qui , choisis par Néron pour ce commerce infâme ,  
\* Trafiquent avec lui des secrets de mon âme :

*FIGURE  
XVI.*

**LA COUR.** Quoi qu'il en soit , Narcisse , on me vend tous les jours.  
Il prévoit mes desseins ; il entend mes discours ;  
Comme toi , dans mon cœur il sçait ce qui se passe.

\* \* \* \* \*

( *RACINE* , père. )



**FIGURE XVI.** **D**EPUIS deux mois , au plus , vous êtes à la Cour ;  
Vous ne connoissez pas ce dangereux séjour.  
Sur un nouveau-venu , le Courtisan perfide ,  
Avec malignité jette un regard avide ;  
Pénètre ses défauts , & , dès le premier jour ,  
Sans pitié le condamne , & même sans retour.  
Craignez de ces Messieurs la malice profonde ;  
Le premier pas , mon Fils , que l'on fait dans le monde ,  
Est celui dont dépend le reste de nos jours.  
Ridicule une fois on vous le croit toujours ;  
L'impression demeure. En vain croissant en âge ,  
On change de conduite , on prend un air plus sage ,  
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé ;  
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé ;  
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse  
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.  
\* Connoissez donc ce monde , & songez qu'aujourd'hui  
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

( *M. DE VOLTAIRE* . )



LA COUR.

FIGURE  
XVI.

**H**EUREUX qui n'a point vu le dangereux séjour  
Où la fortune éveille & la haine & l'amour ,  
Où la vertu modeste , & toujours poursuivie  
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !  
Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix ;  
Où se forge la foudre , il ne tonne jamais ;  
Les cœurs y sont émus , mais les fronts y sont calmes ,  
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.  
Théâtre de la ruse & du déguisement ,  
Le poison de la haine y coule sourdement.  
Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense.  
Hommes dans leurs arrêts , & Dieux dans leur vengeance ,  
Les Courtisans cruels restent toujours armés  
Contre des ennemis que la haine a nommés.  
Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie ,  
Qui cachant le poignard dont elle s'est saisie ,  
\* Imprime sur son front les traits de l'amitié ;  
Appelle sur ses pas l'amour & la pitié ;  
Redouble les serments , s'abandonne aux alarmes ,  
Et prépare son fiel en répandant des larmes.  
La fureur dans le cœur , & la paix dans les yeux ;  
Même en les invoquant , elle trahit les Dieux ;  
Elle attaque , à la fois , le nom & la fortune ;  
La gloire l'éblouit ; la grandeur l'importune.  
Fuyez de cet aspic les yeux étincelants ;  
Il vous perdra , Mortel , s'il connoît vos talents.

( M. l'Abbé DE BERNIS. )



LA COUR.

FIGURE

XVI.

\*\*\*\*\*  
**L**A SINCÈRE amitié n'habite point la Cour ;  
 Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître ;  
 Tout y devient flatteur ; tout flatteur cache un traître ;  
 Ênt-il gagné les cœurs par des bienfaits nombreux ,  
 Ose-t-on être encor l'ami d'un malheureux ?  
 De la Cour un instant change toute la face ,  
 Tout vole à la faveur , tout quitte la disgrâce ;  
 Ceux-mêmes qu'il servit ne le défendront pas :  
 \* Le jour d'un nouveau règne est le jour des ingrats.

( M. GRESSET. )



FIGURE

XVI.

\*\*\*\*\*  
**L**A COUR est en tout temps  
 Une terre inconnue à tous ses habitants.  
 Après un long séjour, après un long voyage ,  
 On s'y retrouve encore à son apprentissage ;  
 On y marche toujours sur des pièges nouveaux ;  
 On y vit entouré d'un peuple de rivaux ,  
 Ou d'amis dangereux ; heureux qui les devine !  
 On n'y peut s'élever que sur quelque ruine ;  
 On n'y peut profiter que des fautes d'autrui ;  
 Tel, au gré de ses vœux, s'y maintient aujourd'hui ,  
 Qui demain ne pourra faire tête à l'orage ,  
 \* Et l'on finit souvent par y faire naufrage.

( LA CHAUSSÉE. )



QUICONQUE



QUICONQUE ne sçait pas dévorer un affront,  
 Ni de fausses couleurs se déguiser le front,  
 \* Loin de l'aspect des Rois, qu'il s'écarte, qu'il fuie.  
 \* \* \* \* \*

(RACINE.)



LA COUR offre à nos yeux de superbes esclaves,  
 Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves;  
 Qui toujours accablés sous des riens importants,  
 Perdent leurs plus beaux jours, pour saisir des instants.  
 Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertume,  
 \* S'ennuyer par état, & ramper par coutume,  
 Tomber servilement aux pieds des favoris,  
 Des biens du malheureux mendier les débris,  
 Et, du vil intérêt ministres & victimes,  
 Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes.

(M. l'Abbé DE BERNIS.)



\* \* \* \* \*

AH! je m'étonne peu de ce soudain orage;  
 Je sçais trop les écœuils où, facile à changer,  
 Le sort, dans une Cour, expose un Etranger.  
 En lui la nouveauté d'abord a de quoi plaire;  
 Mais si son zèle enfin l'y rend trop nécessaire,  
 Ce que des mains du Prince il reçoit de bienfaits,  
 Sont autant de larcins qu'il fait à ses sujets.

II. Partie.

G

LA COUR.  
 FIGURE  
 XVI.

FIGURE  
 XV.

FIGURE  
 XV.

LA COUR.

Aussi-tôt en secret , ou bien à force ouverte ,  
 Mille ennemis jaloux travaillent à sa perte ;  
 Par l'espoir du succès d'autant plus animés ,  
 Que sans aucuns parents de sa chute alarmés ,  
 \* Il n'a que des amis qu'à sa grandeur nouvelle  
 Attacha la fortune , & qu'il perd avec elle.

( *LA FOSSE* ; Tragédie de *Thésée*. )

FIGURE  
XV.

CE N'EST pas tout encor : d'autres périls cachés  
 Au souverain pouvoir se trouvent attachés.  
 Vous allez être en butte aux fureurs de l'envie ;  
 Tremblez pour votre honneur ; tremblez pour votre vie.  
 Ceux qu'on croira le plus dans tous vos intérêts ,  
 Vous tendront chaque jour mille pièges secrets.  
 Vous verrez les honneurs , vous verrez les délices  
 Vous cacher mille écœuils & mille précipices.  
 C'est là qu'un front ouvert , un visage serein  
 Renferme au fond de l'ame un funeste venin.  
 Sous le nom d'*Amitié* la vengeance est couverte ;  
 Tel vous flatte & vous rit , qui trame votre perte ;  
 \* Et tel dans la faveur vous vient importuner ,  
 Qui n'attend qu'un revers pour vous abandonner.

( *LA GRANGE* ; Tragédie d'*Athénaïs*. )



---

# HOMMES CÉLÈBRES

---

PAR LEURS GRANDES QUALITÉS, GRANDS  
HOMMES.

ou *Grands-Hommes*.

ON TROUVE dans les autres Volumes les portraits de plusieurs *Grands-Hommes* qui se sont distingués dans différents genres, & ces portraits sont placés selon l'ordre des matières; ceux-ci sont d'un ordre particulier; les deux premiers forment une espèce de parallèle, où brillent de grandes beautés; les deux autres réunissent, dans un étroit espace, autant de traits qu'on peut en réunir pour caractériser un *Grand-Homme*; ils sont un parfait modèle de précision & d'abondance tout ensemble. Dans le dernier, on peut apprendre à louer plusieurs *Grands-Hommes* à la fois: on y voit le portrait de chacune en petit; & tout abrégés que sont ces portraits, ils n'en sont ni moins finis ni moins ressemblants.



GRANDS  
HOMMES.

FIGURE  
XXV.

QUEL soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des Souverains. . . ? Quel ouvrage ! mais quels hommes la sagesse du Roi (1) ne choisit-elle pas pour les conduire ?

L'un (2) d'une vertu haute & austère ; d'une probité au-dessus de nos mœurs ; d'une vérité à l'épreuve de la Cour ; Philosophe sans ostentation ; Chrétien sans faiblesse ; Courtisan sans passion ; l'arbitre du bon goût & de la rigidité des bienséances ; l'ennemi du faux ; l'ami & le protecteur du mérite ; le zélateur de la gloire de la Nation ; le censeur de la licence publique ; \* enfin un de ces Hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, & qui seuls ne font pas de notre siècle.

L'autre (3) d'un génie vaste & heureux ; d'une candeur qui caractérise toujours les grandes ames & les esprits du premier ordre ; l'ornement de l'Episcopat , & dont le Clergé de France se fera honneur dans tous les siècles ; un Evêque , au milieu de la Cour , l'homme de tous les talents & de toutes les sciences ; le Docteur de toutes les Eglises ; la terreur de toutes les sectes ; le Père du dix-septième siècle , \* & à qui il n'a manqué

(1) *Louis XIV.*

(2) *M. le Duc de Montausier.*

(3) *M. Bossuet , Evêque de Meaux.*

que d'être né dans les premiers temps , pour avoir été la lumière des Conciles , l'ame des Pères assemblés , dicté des Canons , & présidé à Nicée & à Ephèse.

GRANDS  
HOMMES.

Deux hommes uniques , chacun dans leur caractère , & qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort , si ceux qui leur ont succédé (1) dans l'éducation du Prince qui doit régner , ne nous avoient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

( *MASSILLON ; Oraison Funèbre de M. le Dauphin.* )



O U VOIT-ON , tout ensemble & dans le même homme , une gloire éclatante fondée sur un mérite infini ; de grandes actions faites par des principes encore plus grands ; un courage invincible pour la guerre , & une intelligence supérieure & dominante pour le conseil ; un esprit vaste , pénétrant , sublime , n'ignorant rien , & né pour décider de tout ; une ame encore plus belle & encore plus noble ; les vertus militaires avec les civiles ; l'élevation du Génie avec la bonté ; la vivacité des lumières avec les charmes de la douceur ? Où voit-on un homme également aimable & redouta-

FIGURE  
XXIV.

(1) *M. le Duc de Beauvilliers , & M. de Fénelon , Archevêque de Cambrai.*

GRANDS  
HOMMES.

ble, également aimé & admiré ; un homme l'honneur de sa Nation, la terreur des ennemis de son Roi, l'ornement de la Cour, l'admiration des Sçavants, l'amour & les délices des honnêtes gens ? un homme aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées ; aussi comblé de gloire, réduit à lui-même & se possédant lui-même, que remportant des victoires & donnant des combats ? Où voit-on, dis-je, tout cela, & dans un éminent degré ? Vous l'avez vu, Chrétiens, & je ne sçais si vous le verrez jamais. Des siècles ne suffisent pas pour en produire un exemple ; \* & notre siècle est le siècle heureux, où cet exemple a paru.

( *P. BOURDALOUE ; Oraison Funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé.* )



**FIGURE XIV.** J'APPELLE le principe de ces grands exploits, cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisoit tout oser & tout entreprendre ; ce feu qui dans l'exécution lui rendoit tout possible & tout facile ; cette fermeté d'ame que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa, ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenoit ; cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit ; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les

plus hafardeufes occafions , il envifageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler , ou favoriser l'événement des chofes ; femblable à un Aigle , dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vafte pays ; cette promptitude à prendre fon parti , qu'on n'accufa jamais en lui de précipitation , & qui , fans avoir les inconveniens de la lenteur des autres , en avoit toute la maturité ; cette fcience qu'il pratiquoit fi bien , & qui le rendoit fi habile à profiter des conjonctures , à prévenir les deffeins des ennemis , prefqu'avant qu'ils fuflent conçus , & à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du fort des armes ; cette activité que rien ne pouvoit égaler , & qui dans un jour de bataille , le partageant , pour ainfi dire , & le multipliant , faisoit qu'il fe trouvoit par-tout , qu'il fuppléoit à tout , qu'il rallioit tout , qu'il maintenoit tout ; Soldat & Général tout à la fois , & , par fa préfence , infpirant à tout le corps d'armée , jufqu'aux plus vils membres qui le compofoient , fon courage & fa valeur. Ce fang froid qu'il fçavoit fi bien conferver dans la chaleur du combat ; cette tranquillité dont il n'étoit jamais plus sûr que quand on en venoit aux mains , & dans l'horreur de la mêlée ; cette modération & cette douceur pour les fiens , qui redoubloit à mefure que fa fierté

---

**GRANDS  
HOMMES.**

GRANDS  
HOMMES.

contre l'ennemi étoit émue ; cet inflexible oubli de sa personne , qui n'écouta jamais la remontrance , & auquel , constamment déterminé , il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie , & un jeu de braver la mort ; car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait , au moment que je parle , du Prince que nous avons perdu ; \* & voilà ce qui fait les Héros.

( *P. BOURDALOUE ; Oraison Funèbre de Louis de Bourbon , Prince de Condé.* )



**FIGURE**  
**XIV.** D'AMBOISE est à ses pieds , ce Ministre fidèle ,  
Qui seul aima la France , & fut seul aimé d'elle ;  
Tendre ami de son Maître , & qui dans ce haut rang  
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.  
O jours ! ô mœurs ! ô temps d'éternelle mémoire !  
Le Peuple étoit heureux , le Roi couvert de gloire ;  
De ses aimables loix chacun goûtoit les fruits ;  
Revenez heureux temps sous un autre LOUIS.  
Plus loin sont les Guerriers prodiges de leur vie ,  
Qu'enflamma leur devoir & non pas leur furie.  
La Trimouille , Clisson , Montmorenci , de Foix ,  
Guesclain , le destructeur & le vengeur des Rois ;  
Le vertueux Bayard , & vous , brave Amazone ,  
La honte des Anglois & le soutien du Trône.....  
Vous voyez , dit LOUIS , dans ce sacré séjour ,  
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.



Approchons-nous ; le Ciel te permet de connoître

Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.

Le premier qui paroît , c'est ton auguste Fils ;

Il soutiendra long-temps la gloire de nos Lis :

Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ;

Mais il n'égallera ni son fils ni son père.

HENRI dans ce moment voit sur des fleurs de Lis ,

Deux Mortels orgueilleux auprès du Trône assis :

Ils tiennent sous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne ;

Tous deux sont revêtus de la Pourpre romaine ;

Tous deux sont entourés de Gardes , de Soldats.

Il les prend pour des Rois. Vous ne vous trompez pas ,

Ils le sont , dit LOUIS , sans en avoir le titre ;

Du Prince & de l'Etat , l'un & l'autre est l'arbitre.

Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,

Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels ,

Enfants de la fortune & de la politique ,

Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.

Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ,

Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami :

L'un fuyant avec art & cédant à l'orage ,

L'autre aux flots irrités opposant son courage ;

Des Princes de mon sang ennemis déclarés ,

Tous deux haïs du Peuple , & tous deux admirés ;

Enfin par leurs efforts ou par leur industrie ,

Utiles à leurs Rois , cruels à la Patrie.

Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux

Est aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous !

Quels honneurs ! quels respects ! Jamais Roi dans la France

N'accoutuma son Peuple à tant d'obéissance.

**GRANDS  
HOMMES.**

Je le vois comme vous, par la gloire animé,  
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé;  
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,  
Trop fier en ses succès, mais ferme en ses traverses;  
De vingt Peuples ligüés bravant seul tout l'effort;  
Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.  
Siècle heureux de LOUIS! siècle que la Nature  
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,  
C'est toi qui dans la France amène les beaux Arts,  
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;  
Les Muses à jamais y fixent leur empire;  
La toile est animée & le marbre respire.  
Quels Sages rassemblés dans ces augustes lieux,  
Mesurent l'Univers & lisent dans les Cieux;  
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,  
Sondent les profondeurs de la Nature entière?  
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,  
Et vers la vérité le doute les conduit.  
Et toi, fille du Ciel, toi, puissante harmonie,  
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie;  
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,  
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.  
François, vous sçavez vaincre & chanter vos conquêtes,  
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;  
Un Peuple de Héros va naître en ces climats.  
Je vois tous les BOURBONS voler dans les combats;  
A travers mille feux je vois Condé paroître,  
Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître.  
Turenne, de Condé le généreux rival,  
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.

---

---

**GRANDS  
HOMMES.**

Catinar unissant, par un rare assemblage ,  
Les talents du Guerrier & les vertus du Sage :  
Celui-ci dont la main raffermir nos remparts ,  
C'est Vauban , c'est l'ami des Vertus & des Arts.  
Malheureux à la Cour , invincible à la Guerre ,  
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.  
\* Regardez dans Denain , l'audacieux Villars  
Disputant le Tonnerre à l'Aigle des Césars ;  
Arbitre de la paix que la victoire amène ,  
Digne appui de son Roi , digne rival d'Eugène.

( *M. DE VOLTAIRE ; Henriade.* )



HOMMES  
FAMEUX.

HOMMES FAMEUX

PAR LEURS VICES.

LORSQU'ON veut peindre un *Homme vicieux*, il ne s'agit pas de le charger de toutes les horreurs du vice dont on l'accuse, & de rassembler indifféremment & sans choix, toutes les noires couleurs pour faire son tableau. Il faut des traits qui le caractérisent de façon que ces mêmes traits ne conviennent pas à un autre si bien qu'à lui. Tous les avares aiment l'argent; ils se ressemblent en ce point; mais ils ne se ressemblent pas dans d'autres; il est des nuances qui les distinguent, & ce sont ces nuances qu'il faut saisir pour rendre un portrait ressemblant; on peut le remarquer dans les portraits suivans. On y distingueroit celui de Louis XI, parmi ceux de plusieurs hommes inquiets & soupçonneux: celui de Néron est remarquable, en ce qu'on ne parle presque que des vices qui régnoient à Rome

de son temps, & qu'on rejete sur lui. On distingueroit enfin dans le dernier celui de Catherine de Médicis, parmi celui de plusieurs autres femmes artificieuses.



**P**YGMALION tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable & odieux à ses Sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens; l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, & il craint les pauvres: tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni nuit ni jour; les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir; ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être; il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre; il se tourmente pour gagner; on ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abattu au fond de son palais; ses amis même n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects; une garde terrible tient toujours des épées nues, & des piques levées autour de sa maison: trente chambres qui communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer, avec six gros verrous, sont le lieu où il se renferme: on ne sçait

**HOMMES  
FAMEUX.**

**FIGURE  
XXXV.**

HOMMES  
FAMEUX.

jamais dans laquelle de ces chambres il couche ,  
& on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de  
suite dans la même , de peur d'y être égorgé. Il  
ne connoît ni les plaisirs , ni l'amitié ; si on lui  
parle de chercher la joie , il sent qu'elle fuit loin  
de lui , & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur.  
Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farou-  
che ; ils sont sans cesse errants de tous côtés ; il  
prête l'oreille au moindre bruit ; il se sent tout  
ému , il est pâle & défait , & les noirs soucis sont  
peints sur son visage toujours ridé : \* il se tait ; il  
souponne ; il tire de son cœur de profonds gémisse-  
ments ; il ne peut cacher les remords qui déchi-  
rent ses entrailles. Les mets les plus exquis le  
dégoûtent ; ses enfants loin d'être son espérance ,  
sont le sujet de sa terreur ; il en a fait ses plus  
dangereux ennemis ; il n'a eu en toute sa vie aucun  
moment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de  
répandre le sang de tous ceux qu'il craint. \* Insen-  
sé ! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se  
confie le fera périr !

( DE FÉNELON ; *Télémaque.* )



CE PRINCE (1) impénétrable dans ses desseins, implacable dans ses colères, toujours soupçonneux & toujours suspect, \* accoutumé à tendre des pièges, & à craindre pour lui les pièges qu'il avoit tendus, odieux aux autres & à lui-même, traînoit dans une triste retraite les misérables restes d'une vie qu'il avoit passée à troubler les autres, & à s'inquiéter lui-même. Dieu qui punit souvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ses chagrins & à ses soupçons; &, faisant du sujet de ses passions la matière de ses supplices, permit qu'il fût déchiré par ses propres défiances; & qu'après s'être fait craindre de tout le monde, il craignit tout le monde aussi. Il avoit la mort sans cesse devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre: quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put dissimuler cette foiblesse. Plus touché du desir de conserver son autorité, que de l'apprehension de perdre son ame; entreprenant des pèlerinages plutôt par timidité que par pénitence; cherchant à se soutenir dans ses frayeurs & à calmer sa conscience inquiète par des dévotions superstitieuses: & se faisant contre la mort comme un rempart d'images & de reliques de ces mêmes Saints qui l'ont si sagement attendue,

HOMMES  
FAMEUX.

FIGURE  
XXXV.

(1) Louis XI.

**HOMMES FAMEUX.** ou si généreusement endurée, il cherchoit vainement tous les secours imaginables ; & ne pouvant rien se promettre ni de l'art ni de la nature, il se flattoit enfin de l'espérance d'une guérison miraculeuse.

( *FLÉCHIER ; Panégyrique de S. François de Paule.* )



**FIGURE II.** **A** ROME, le centre de l'erreur & du libertinage, la source & l'asyle de toutes les superstitions de la terre : à Rome, où toutes les Nations apportant leurs vices, venoient apprendre des crimes inconnus. Rome, au temps de Néron ! temps où Rome ne connoissoit plus Rome dans les jours de la République, & où Rome, si licencieuse, travailloit tous les jours à se surpasser elle-même. Temps de Néron ! \* temps où tout ce qu'on voyoit demandoit qu'on fermât les yeux ; où tout ce que l'on entendoit ne méritoit que d'être oublié ; où l'on ne pouvoit, sans infamie, dire ce que l'on ne pensoit pas, ni sans péril dire ce qu'on pensoit. Rome, au temps de Néron ! temps consacré aux plaisirs, & où les plaisirs étoient des horreurs, parce que les horreurs étoient le goût du Prince. Temps de Néron ! temps où la crainte de paroître vertueux, empêchoit qu'on ne le devînt ; où les vertus en effet des anciens Romains conduisoient au précipice,



précipice, comme les vices de Rome tombée de  
toute sa gloire, élevoient à tous les honneurs.

(MOLINIER.)

HOMMES  
FAMEUX.



S O N Epoux expirant dans la fleur de ses jours,  
A son ambition laissoit un libre cours.  
Chacun de ses enfants nourri sous sa tutelle,  
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.  
Ses mains, autour du trône, avec confusion  
Semoient la jalousie & la division ;  
Opposant sans relâche avec trop de prudence ,  
Les Guises aux Condés, & la France à la France ;  
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,  
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;  
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse,  
Infidèle à sa secte, & superstitieuse ;  
\* Possédant en un mot pour n'en pas dire plus,  
Tous les défauts du sexe, avec peu de vertus.

( M. DE VOLTAIRE ; *Henriade.* )

FIGURE  
XXXV.



## LE CIEL.

## IV. LE MONDE ÉLÉMENTAIRE.

## I. LE CIEL OU LE FIRMAMENT.

## I. LE CIEL EN GÉNÉRAL.

**P**OUR peindre le *Firmament* avec sa décoration magnifique, il semble qu'il faudroit tous les ornements les plus recherchés de la Poésie. M. de Fénelon, sans faire un Poème, sans faire un Discours oratoire, sans sortir de la simplicité d'une Instruction, par des interrogations familières, en donne la plus haute idée qu'en puissent donner le Poète & l'Orateur : il fixe l'imagination, & la suspend tout à la fois ; il irrite la curiosité, & il la satisfait ; il dispose à son gré du Lecteur, parce qu'il le charme & le ravit de quelque côté qu'il le tourne, & quel que soit l'objet qu'il lui présente.



**R**EGARDONS encore une fois ces Voûtes immenses où brillent les astres , & qui couvrent nos têtes. Si ce sont des Voûtes solides , qui en est l'architecte ? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces Voûtes , de distance en distance ? Qui est-ce qui fait tourner ces Voûtes si régulièrement autour de nous ? Si au contraire les Cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides , comme l'air qui nous environne , d'où vient que tant de corps solides y flottent , sans s'enfoncer jamais , & sans se rapprocher jamais les uns des autres ? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques , on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les Cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant & si régulier au corps qui nage circulairement dans son enceinte ? Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'Etoiles ? \* La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage , fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance : il en a semé les Cieux , comme un Prince magnifique répand l'argent à pleines mains , ou comme il met des pierreries sur un habit.

( *DE FÉNELON ; Existence de Dieu.* )



---

LE SOLEIL.

---



---

SOLEIL.

---

ON PEUT faire ici particulièrement la comparaison de certaines beautés avec certaines autres. Les deux premiers portraits du *Soleil* sont certainement vrais, agréables, flatteurs ; les traits en sont variés & bien ménagés ; mais cette diversité de traits affoiblit, peut-être, le tout ; c'est une espèce de détail qui semble nuire à la vivacité de la Poésie. Celui de M. de Voltaire réunit en beaucoup moins d'espace tous les traits qui se trouvent dans les autres ; & dès lors ces traits deviennent beaucoup plus vifs & plus saillants. Qu'on y fasse attention ; la précision & l'énergie sont les principaux caractères qui annoncent & qui désignent les Grands-Maîtres.



FIGURE  
XV<sup>III</sup>.

UNE féconde ardeur imprime  
Sa vertu dans tout l'Univers.  
Entre tous ces globes divers,  
Vient régner un Astre sublime ;

Source vive de feux , par lui-même il nous luit ;

\* Arbitre des saisons , du jour & de la nuit ,

Son cours seul en fait le partage ;

Fatal par ses rayons aux regards curieux ,

Il semble retracer l'image

Du Dieu dont la splendeur se refuse à nos yeux.



Cet Astre fuit. Les tristes ombres

Déjà s'épandent en tous lieux ;

Mais l'Olympe , orné d'autres feux ,

Ote à la nuit ses voiles sombres.

\* Au céleste lambris tous ces feux ranimés ,

D'une main libérale y sont par-tout semés ;

Tel est l'émail de nos prairies.

Et tandis que des Cieux le Soleil est absent ,

Ces clartés douces & chéries

Décorent du Seigneur le trône éblouissant.

( *M. Tannevot.* )



**T** O I qu'annonce l'Aurore , admirable flambeau ,  
Astre toujours le même , Astre toujours nouveau ;  
Par quel ordre , ô Soleil , viens-tu , du sein de l'onde ,  
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?

Tous les jours je t'attends , tu reviens tous les jours ;  
Est-ce moi qui t'appelle , & qui règle ton cours ?

( *M. Racine , fils.* )



**SOLEIL.**

**FIGURE  
XVIII.**

**SOLEIL.**  
**FIGURE**  
**XVIII.**

**I**MMENSE Globe de lumière,  
 Père des ans, père des jours ;  
 Avec quel ordre tu parcours ,  
 Pour remplir mes besoins, ta brillante carrière !  
 Quoi ! six mille ans encor n'ont pu ni t'arrêter ,  
 Ni de ta route t'écarter ,  
 Ni de ton vaste corps diminuer la masse ;  
 Et je méconnoîtrois la main qui te conduit ;  
 Qui limite ton cours dans cet énorme espace ,  
 Qui de tes propres feux sans fin te reproduit !



Par ta splendeur, des feux sans nombre  
 Qui roulent dans l'azur des Cieux ,  
 Etoient effacés à mes yeux.  
 Tu fuis ; leur doux éclat brille au milieu de l'ombre.  
 Que ces Globes sans frein, errent quelques instants ,  
 Bientôt mille chocs éclatants  
 Vont les entre-briser dans leur course rapide.  
 \* Lève les yeux, Impie ; il ne faut qu'un regard.  
 Non, tu ne croiras pas que le hasard les guide,  
 Si tu n'es plus aveugle encor que le hasard.  
 (*Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1741.*)



**FIGURE**  
**XXV.**

**A**MES yeux sa magnificence  
 Eclate au lever du Soleil ,  
 Et de cet Astre, à mon réveil,  
 Contemplant ici la naissance ,

Je vois de feux étincelants  
Se former cent groupes brillants,  
Cent couleurs à la fois paroître,  
Et par-tout, en traits radieux,  
\* Je trouve écrit le nom du Maître  
Qui forma la Terre & les Cieux.



Je me récrie à ce spectacle ;  
Qu'un Dieu règne, un Dieu tout-puissant ;  
Mais si de l'Astre éblouissant  
Dont il a fait son tabernacle,  
J'éloigne mes foibles regards ;  
Ainsi qu'au Giel, de toutes parts  
Son nom éclate sur la Terre ;  
Son nom retentit dans les airs ;  
C'est lui qu'annonce le tonnerre,  
Et que font briller les éclairs.

( DE VILLIERS. )



DANS le centre éclatant de ces orbes immenses,  
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances, *FIGURE XXV.*  
Luit cet Astre du jour par Dieu même allumé,  
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.  
\* De lui partent sans fin des torrents de lumière ;  
Il donne en se montrant la vie à la matière,  
Et dispense les jours, les saisons & les ans,  
A des mondes divers autour de lui flottants.

SOLEIL.

Ces Astres asservis à la loi qui les presse,  
 S'attirent dans leur course & s'évitent sans cesse ;  
 Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui ,  
 Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.  
 Au-delà de leur cours , & loin dans cet espace ,  
 Où la matière nage & que Dieu seul embrasse ,  
 Sont des Soleils sans nombre & des mondes sans fin ;  
 Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin ;  
 Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside....

\* \* \* \* \*

( *M. DE VOLTAIRE ; Henriade, Chant VII.* )

FIGURE  
 III.

TEL souvent un nuage sombre,  
 Du sein de la terre exhalé ,  
 Tient sous l'épaisseur de son ombre ,  
 Le céleste flambeau voilé.  
 La nature en est consternée ;  
 Flore languit abandonnée ;  
 Philomèle n'a plus de sons ;  
 Et tremblante à ce noir présage ,  
 Cérès pleure l'affreux ravage  
 Qui vient menacer ses moissons.



Mais bientôt vengeant leur injure ,  
 Je vois mille traits enflammés  
 Qui percent la prison obscure  
 Qui les retenoit enfermés.



\* Le Ciel de toutes parts s'allume ;  
L'Air s'échauffe ; la terre fume ;  
Le nuage crève & pâlit ;  
Et dans un gouffre de lumière,  
Sa vapeur humide & grossière  
Se dissipe & s'ensevelit.

---

---

SOLEIL.

( *ROUSSEAU ; Ode.* )



## LES ASTRES.

ASTRES.

LA BEAUTÉ d'une image dépend tantôt d'un tour vif, d'une expression magnifique, d'une pensée sublime; tantôt d'une expression naïve, d'un style simple, & d'une pensée délicate; les circonstances doivent en décider. Quelle élégante & superbe simplicité dans le morceau de M. de Fénelon! quelle pompe dans ceux de Poésie qui suivent, & sur-tout dans celui de Rousseau! L'un devoit se contenter d'une exposition simple, parce qu'elle convient à l'instruction qu'il se proposoit de faire; les autres devoient employer les grandes figures & les expressions magnifiques, parce qu'elles conviennent à l'Ode. Les beautés du premier, néanmoins, ne le cèdent pas à celles des autres; par exemple, ce trait: *Ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'ils voient*, vaut bien celui-ci:

*Et par sa chaleur puissante,  
La nature languissante  
Se ranime & se nourrit.*



QUELLE Puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste & si superbe voûte ? Quelle étonnante variété d'admirables objets !

---

---

ASTRES.FIGURE  
XIV.

C'est pour nous donner un beau spectacle , qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands & de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le Ciel , dit Cicéron , que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des autres animaux ; il est droit & lève la tête , pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre , où les feux les plus purs étincèlent ; tantôt nous voyons dans un Ciel tempéré les plus douces couleurs , avec des nuances que la peinture ne peut imiter ; tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures & de toutes les couleurs les plus vives qui changent à chaque moment cette décoration , par les plus beaux accidents de la lumière. La succession régulière des jours & des nuits , que fait-elle entendre ? Le Soleil ne manque jamais , depuis tant de siècles , à servir les hommes qui ne peuvent se passer de lui ; l'Aurore , depuis des milliers d'années , n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour ; elle le commence , à point nommé , au moment & au lieu réglés. Le Soleil , dit l'Ecriture , sçait où il doit se coucher chaque jour ; par-là il éclaire tour-à-tour

**ASTRES.** les deux côtés du monde, \* & visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société & du travail ; la nuit enveloppant de ses ombres la terre , finit tour-à-tour toutes les fatigues , & adoucit toutes les peines : elle suspend, elle calme tout ; elle répand le silence & le sommeil ; en délassant les corps , elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail , & pour ranimer toute la nature.

Mais outre le cours si constant qui forme les jours & les nuits, le Soleil nous en montre un autre , par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle , & au bout de six mois , revient avec la même diligence sur ses pas , pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul Soleil suffit à toute la terre. S'il étoit plus grand dans la même distance , il embraseroit tout le monde ; la terre s'en iroit en poudre. Si dans la même distance il étoit moins grand , la terre feroit toute glacée & inhabitable. Si dans la même grandeur il étoit plus voisin de nous , il nous enflammeroit. Si dans la même grandeur il étoit plus éloigné de nous , nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre , faute de chaleur. \* Quel compas , dont le tour embrasse le Ciel & la Terre , a pris des mesures si justes ? Cet Astre ne fait pas moins de bien à la partie dont

il s'éloigne pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche pour la favoriser de ses rayons ; \* ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons dont la variété est si agréable ; le Printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs & promet les fruits ; l'Été donne les riches moissons ; l'Automne répand les fruits promis par le Printemps ; l'Hiver, qui est une espèce de nuit, où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre, qu'afin que le Printemps suivant les déploie avec toutes les graces de la nouveauté. Ainsi la Nature, diversement parée, donne tour-à-tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

( *DE FÉNELON ; Existence de Dieu.* )



**L**ES Cieux instruisent la terre  
 A révérer leur Auteur ;  
 Tout ce que leur globe enferme ,  
 Célèbre un Dieu créateur.  
 Quel plus sublime cantique ,  
 Que ce concert magnifique  
 De rous les célestes corps !  
 Quelle grandeur infinie !  
 Quelle divine harmonie  
 Résulte de leurs accords !



ASTRES.

FIGURE  
 XXV.

## ASTRES.

De sa puissance immortelle,  
 Tout parle, tout nous instruit;  
 Le jour au jour la révèle;  
 La nuit l'annonce à la nuit.  
 Ce grand & superbe ouvrage  
 N'est point pour l'homme un langage  
 Obscur & mystérieux;  
 \* Son admirable structure  
 Est la voix de la nature  
 Qui se fait entendre aux yeux.



Dans une éclatante voûte,  
 Il a placé de ses mains  
 Ce Soleil qui, dans sa route,  
 Eclaire tous les humains.  
 Environné de lumière,  
 Cet Astre ouvre sa carrière,  
 Comme un époux glorieux,  
 Qui dès l'aube matinale  
 De sa couche nuptiale,  
 Sort brillant & radieux.



L'Univers à sa présence  
 Semble sortir du néant;  
 Il prend sa course; il s'avance,  
 Comme un superbe Géant.  
 Bientôt sa marche féconde  
 Embrasse le tour du monde

Dans le cercle qu'il décrit ;  
\* Et , par sa chaleur puissante ,  
La Nature languissante  
Se ranime & se nourrit.

( *ROUSSEAU ; Ode.*  )



O CIEL , ô vaste étendue ,  
Les attributs de ton Dieu ,  
\* Sur les Astres , dans la Nue ,  
Sont écrits en traits de feu.

( *M. LE FRANC.*  )

---

---

ASTRES.

*FIGURE*  
*XXV.*



## II. LES QUATRE ÉLÉMENTS.

## I. L' AIR.

A I R.

L' A I R E N G É N É R A L.

LES deux images suivantes portent des traits & des caractères différents. La première est digne d'attention & d'étonnement tout ensemble. Il semble d'abord que c'est une instruction familière : on y disserte , on y raisonne ; on remonte à l'origine des choses ; & , à travers tout cela , on trouve les traits les plus fins , les plus hardis , & les plus capables de frapper l'imagination & de lui plaire ; telles sont ces paroles *Sur les aîles de ces vents* , &c. L'autre est touchée légèrement & rapidement ; point de réflexions , point de raisonnements , pas même d'ornements inutiles ; la Poésie le demande ainsi.



FIGURE XXIII. VOYEZ-VOUS ce qu'on nomme l'*Air* ? C'est un corps si pur , si subtil & si transparent , que les rayons des Astres situés dans une distance presque infinie



infinie de nous , le percent tout entier , sans peine ,  
 & en un seul instant , pour venir éclairer nos yeux. A I- R.  
 Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide  
 nous auroit dérobé le jour ; ou ne nous auroit laissé,  
 tout au plus , qu'une lumière sombre & confuse ,  
 comme quand l'Air est plein de brouillards épais.  
 Nous vivons plongés dans les abîmes d'Air , com-  
 me les poissons dans des abîmes d'eau. De même  
 que l'eau , si elle se subtilisoit , deviendrait une  
 espèce d'Air , qui feroit mourir les poissons ; l'Air ,  
 de son côté , nous ôteroit la respiration , s'il deve-  
 noit plus épais & plus humide : alors nous nous  
 noierions dans les flots de cet Air épaissi , comme  
 un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce  
 qui a purifié avec tant de justesse cet Air que nous  
 respirons ? S'il étoit plus épais , il nous suffoque-  
 roit ; comme , s'il étoit plus subtil , il n'auroit pas  
 cette douceur , qui fait une nourriture continuelle  
 au dedans de l'homme : nous éprouverions par-tout  
 ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les  
 plus hautes , où la subtilité de l'Air ne fournit  
 rien d'assez humide & d'assez nourrissant pour les  
 poumons : mais quelle puissance invincible excite  
 & apaise si soudainement les tempêtes de ce grand  
 corps fluide ? Celles de la mer n'en sont que les  
 suites. De quel trésor sont tirés les vents qui puri-  
 fient l'Air , qui attiédissent les saisons brûlantes ,

A I R.

qui tempèrent la rigueur des hivers, & qui changent en un instant la face du Ciel? \* Sur les aîles de ces vents, volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre.

On sçait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises; ils durent un temps réglé, & il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodés & régulières. Pourvu que les hommes soient patients, & aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

( *DE FÉNELON; Existence de Dieu.* )



FIGURE  
X.

VÊTEMENT de la terre, Air, soutien de nos jours,  
On verroit l'Univers, sans ton puissant secours,  
Dans la nuit du chaos se replonger encore.

\* Par toi, mon œuil reçoit les rayons de l'Aurore;  
Par toi, je vois l'éclat des plus riantes fleurs;  
Par toi, j'entends les sons, & je sens les odeurs.



Quels atômes légers, quelles vapeurs utiles  
S'élèvent pour former des nuages fertiles!  
De ces noirs tourbillons s'épanchent des ruisseaux;  
Les fentes des Rochers introduisent les eaux  
Qui dans le sein des Monts sont promptes à se rendre;  
Par des chemins connus elles vont en descendre.

( *Le R. P. CHABAUD.* )



## AIR INFECT, OU PESTE.

AUQUEL des deux Portraits suivants donner la préférence ? Ils sont beaux l'un & l'autre ; les expressions choisies , les détails noblement exposés , les situations bien rangées , le sublime & le pathétique se trouvent dans tous les deux : le second semble l'emporter sur le premier , par l'harmonie & la pureté du style ; la grande réputation de son Auteur est d'ailleurs un préjugé bien fort & presque légitime ; on pourroit , malgré tout cela , préférer le premier ; pourquoi ? parce qu'il a plus de passion & plus de chaleur ; parce qu'il est plus entrecoupé de traits saillants qui sont eux-mêmes de vives images réunies au tout ; parce qu'enfin on sent , en le lisant , que l'Auteur est encore saisi d'horreur & d'effroi , sur l'évènement dont il a été spectateur , & dont il a été près d'être la victime : il peint les choses , non comme les ayant lues , mais comme les ayant vues ; situation qui doit

**PESTE.** naturellement faire sur le Lecteur ou l'Auditeur une sensation plus vive.



**FIGURE I.** **N**ON, ce n'est plus cette ville que vous avez vue si florissante par le nombre & par la richesse de ses habitants ; un fléau terrible , ou plutôt tous les fléaux ensemble ont semé par-tout la désolation. Qu'il nous soit permis de rouvrir des plaies qui saignent encore, & de retracer ici l'idée de nos malheurs , dans la nécessité où nous sommes d'y appliquer le remède. Vous avez vu vous-mêmes , comment , malgré vos soins & votre vigilance , cette affreuse ennemie du genre humain, la contagion , ravagea cette ville presque-aussi-tôt qu'elle en fut menacée : mais ce que vous n'avez pu voir , & ce que je ne rappelle encore qu'avec horreur , c'étoit la douleur , le désespoir , & l'image de la mort , peintes sur tous les visages ; toute confiance bannie entre les citoyens & les amis ; la nature impuissante réclamant en vain ses droits lâchement trahis & violés ; la cruelle mort répandant par-tout la consternation & l'horreur. O spectacle digne de toutes les larmes de Jérémie ! Cette ville autrefois si florissante & si remplie de peuple , n'étoit plus qu'une solitude ; cette capitale de la Province , par la fuite des uns & par la mort des autres , étoit

devenue comme veuve & presque sans enfants ;  
 \* les chemins sembloient même être sensibles à PESTE.  
 l'affliction publique , & gémir de ce qu'ils n'étoient  
 plus fréquentés dans les jours de solennité ; les  
 portes des maisons & des Temples fermées ; les  
 rues désertes n'offroient qu'un spectacle affreux ;  
 ceux qui passoient près de ses murs s'écrioient :  
 « Est-ce donc là cette ville d'une beauté si par-  
 » faite , & qui faisoit l'admiration de ceux qui la  
 » voyoient » ? Et de tous ceux qui lui étoient les  
 plus chers , il n'y en avoit qu'un très-petit nom-  
 bre qui pût la consoler ; & ceux qui la haïssoient se  
 sont enrichis de ses pertes.

( *Discours au Parlement de Provence , par un des  
 Avocats Généraux.* )



REPRÉSENTEZ-VOUS ce temps-malheureux , où FIGURE  
 les Astres versent de malignes influences ; où l'air I.  
 qu'on respire est mortel , où la terre est maudite &  
 sèche , où toute la nature porte les marques de  
 la colère de Dieu offensé des péchés des hommes ;  
 temps funeste , où l'on souffre sans espérance , où  
 l'on vit sans secours , & où l'on meurt sans conso-  
 lation ; où l'on se craint & l'on se fuit , quoique  
 l'on s'aime ; où le danger évident semble dispenser  
 de la loi d'assister ses frères , & où , quelque pitié

PESTE.

qu'on ait pour autrui, on garde toute sa charité pour soi-même : telle étoit la misère du Peuple de Milan. Cette ville si noble & si peuplée , gémissoit sous ce fléau de la justice de Dieu , qui lui enleva en peu de temps plus de vingt mille ames : les riches alloient chercher leur sûreté dans des retraites éloignées ; les pauvres qui demeuroient , étoient consumés par la faim , ou emportés par la maladie ; & Milan n'étoit plus qu'un cimetière pour les morts , & un hôpital pour les vivants. La Campagne n'étoit pas moins désolée ; & ce qui étoit plus déplorable , c'est qu'on manquoit de secours spirituels par-tout : la crainte de la mort avoit dispersé les Pasteurs ; personne n'osoit écouter les pénitents , ou porter aux mourants le pain de vie ; les ames ne couroient pas moins de dangers que les corps , & plusieurs n'étant ni excités à leur salut , ni instruits de leurs devoirs , frappés de la maladie & du péché , \* renfermoient dans leur sein deux Pestes ensemble , & mouroient d'une double mort.

( *FLÉCHIER ; Panégyrique de S. Charles.* )



## II. LE FEU.

LE FEU.

## LE FEU EN GÉNÉRAL.

IL N'EST PAS un des traits particuliers qui composent cette image, dont on ne puisse faire une image séparée, & même d'une assez longue étendue. Quel est donc l'art admirable de M. de Fénelon d'avoir su réunir tant d'objets différents dans un si étroit espace; de les avoir placés avec tant d'ordre; de leur avoir conservé toute la simplicité de la Narration, & de leur avoir donné tous les ornements de la Poésie? Ce sont les réflexions que tout Orateur & tout Poète doit faire en lisant de pareils morceaux.



VOYEZ-VOUS ce Feu qui paroît allumé dans les *FIGURE* Astres, & qui répand par-tout sa lumière? Voyez-*XXIII.* vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, & que la terre nourrit de souffre dans ses entrailles? Ce même Feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux; & il y attend à

## LE FEU.

éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes & les montagnes. L'homme a sçu l'allumer & l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, & pour nourrir avec du bois, jusques dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de Soleil, quand le Soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences ; \* elle est comme l'ame de tout ce qui vit ; elle consume tout ce qui est impur, & renouvelle ce qu'elle a purifié. Le Feu prête sa force aux hommes trop foibles ; il enlève tout-à-coup les édifices & les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré ? Il réchauffe l'homme ; il cuit les aliments. Les Anciens admirant le Feu, ont cru que c'étoit un trésor céleste, que l'homme avoit dérobé aux Dieux.

( *DE FÉNELON ; Existence de Dieu.* )





## I N C E N D I E.

INCENDIE.

**L**A DIFFÉRENCE qui se trouve entre un *Incendie* qui fait des progrès successifs, & un *Incendie* qui éclate tout-à-coup, comme celui que produit la poudre à canon, doit se trouver, dans la manière de les peindre à l'imagination. Dans le portrait de l'*Incendie* que fait M. de Fénelon, vous voyez la flamme s'élever, s'accroître, se répandre, & tout consumer dans un certain espace. Dans le morceau de M. Mascarón, on entend comme des éclats de tonnerre ; tout dispaeroît dans un moment ; on voit, ou plutôt, on n'a seulement pas le temps de voir un tourbillon de fumée & de feu, envelopper & consumer dans un moment Armes, Vaisseaux, Capitaines & Soldats. L'éloge d'un Héros qui est emporté au milieu de tout ce fracas, est bien placé dans une pareille image. C'est ce qu'a fait M. Mascarón avec un art infini.



INCENDIE.

FIGURE

I.

**A** DRASTE fait mettre le feu au Camp. \* Aussi-tôt la flamme s'élève des pavillons, & monte jusqu'aux Nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables & les troupeaux ; le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon ; & bientôt tout le Camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée.

( DE FÉNELON ; *Télémaque* )

FIGURE  
XVIII.

**J**E VOIS les Turcs poussés vigoureusement, ou ensevelis dans leurs propres travaux..... Mais hélas !... la victoire est arrêtée au milieu de sa course ; le feu se met dans un magasin à poudre ; \* le bruit, l'éclat, les coups, les feux entrecoupés, frappent les yeux des Soldats, & troublent leur imagination..... La terreur qui, du côté de Dieu, est un effet de sa puissance, & du nôtre un effet de notre foiblesse, chasse toute la discipline : il n'y a plus d'ordre, plus d'obéissance : la présence d'esprit & le cœur des Chefs ne peut pas même changer la confusion de la fuite en l'ordre d'une retraite ; & le Soldat n'ayant plus la va-

leur qu'il faut pour combattre, n'a plus la docilité pour obéir.

INCENDIE.

C'est ici le triste & malheureux endroit où ma matière m'échappe d'entre les mains : le désordre dérobe ce Prince à ma vue ; & il falloit que sa vie, ayant été un beau spectacle pour les hommes, sa mort fût un spectacle pour le Dieu des Armées, & pour les Anges qui composent ses légions : *Spectaculum Deo & Angelis*. C'est à vous, Anges de Dieu, seuls & uniques spectateurs de ses combats à parler sur cette matière. Anges Tutélaires de cette Eglise & de la France, Ministres du Dieu des Armées, dites-nous quels furent dans ce triste abandonnement les sentiments d'un cœur qui se charge lui seul de faire l'honneur des Armées chrétiennes, & de recueillir, pour ainsi dire, dans lui-même les débris de la valeur & du courage de toute une Armée. Il me semble, Messieurs, que ces Esprits bienheureux me répondent par une secrete inspiration, que le S. Esprit a lui-même fait l'éloge de notre Prince, & l'histoire de sa mort, dans celle de Judas Machabée..... Représentez-vous donc M. le Duc de Beaufort, tel qu'étoit le vaillant Machabée, lorsqu'abandonné des siens, il se vit exposé à toutes les forces & à la fureur de ses ennemis : tout ce qui reste autour de lui ne lui parle que de fuite &

de retraite ; elle lui est aussi ouverte qu'aux autres :

INCENDIE. *Liberemus animas nostras , & revertamur ad fratres nostros.* Il semble que la prudence & les loix de la guerre l'ordonnent ; mais l'esprit de force , qui anime ceux qui combattent pour le Seigneur , a ses belles & ses justes irrégularités. Il y a une espèce d'enthousiasme sacré & d'inspiration divine , qui pousse leurs cœurs au-delà des bornes dont la prudence humaine est esclave. Les Samson , les Judas Machabée , les Eléazar , en sont dispensés à leur mort ; les excès , les transports , les saints emportements , sont la justesse de cette valeur ; & ces excès , ces transports & ces emportements , sont si beaux , que la médiocrité des plus belles vertus ne les vaut pas..... C'est par l'inspiration de cet Esprit que notre Prince dit alors les mêmes paroles qui sortirent de la bouche de Judas Machabée : *Absit ut rem istam faciamus & fugiamus ab eis.* A Dieu ne plaise que je fuie devant les Infidèles ! si notre dernière heure est venue , mourons en vaillants hommes , & ne terminons point , par la fuite de la mort , la gloire d'une belle vie : *Sed moriamur in virtute , & non inferamus crimen gloriae nostræ.....* Animé de cette résolution ,... il porte la terreur & la mort par-tout où il va adresser ses coups : mais enfin..... ce nouveau Judas Machabée , après la fuite de tous les

autres , cédant au nombre plutôt qu'à la force ,  
tombe sur ses propres trophées , & meurt d'une  
mort la plus glorieuse qu'un Héros chrétien puisse  
souhaiter ; l'épée à la main contre les ennemis de  
son Dieu & de son Roi , dans le centre du monde ,  
à la vue de l'Europe , de l'Afrique & de l'Asie ;  
& , plus que tout cela , à la vue de Dieu & de  
ses Anges.

( *MASCARON ; Oraison Funèbre de M. le Duc de  
Beaufort.* )

INCENDIE.



## LA TERRE.

## III. LA TERRE.

## LA TERRE EN GÉNÉRAL.

**R**IEN n'est plus propre à rendre l'esprit fécond, que de réfléchir beaucoup sur un même objet, & de l'examiner sous toutes les faces sous lesquelles il peut être envisagé. Qu'on suive M. de Fénelon dans toutes les peintures qu'il fait de la *Terre* ; quelle abondance, quelle variété, quelles réflexions neuves ! & avec cela quelle concision, quelle noblesse, que de belles images ! Il est des Auteurs qui au-lieu de faire des images font des détails ; ici l'on voit tous les détails, changés en images. Sous le pinceau de ce grand Maître, la *Terre* se transforme, se diversifie, se revêt & se dépouille, & présente à l'esprit tous les spectacles variés qu'elle offre tous les jours à nos yeux.



**R**IEN n'est, ce semble, plus vil que la Terre ; les plus malheureux la foulent aux pieds ; mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle étoit plus dure, l'homme ne pourroit en ouvrir le sein pour la cultiver ; si elle étoit moins dure, elle ne pourroit le porter : il enfonceroit par-tout, comme il enfonce dans le sable ou dans un borbier. C'est du sein inépuisable de la Terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile & grossière, prend toutes les formes les plus diverses, & elle seule donne tour-à-tour tous les biens que nous lui demandons : cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux ; en une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits & semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise ; plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée, elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors ; mille générations ont passé dans son sein ; \* tout vieillit excepté elle seule ; elle rajeunit chaque année au Printemps ; elle ne manque point aux hommes : mais les hommes insensés se manquent à eux-

LA TERRE.

FIGURE  
XXXIII.

LA TERRE.

mêmes , en négligeant de la cultiver ; c'est par leur paresse & par leurs désordres , qu'ils laissent croître les ronces & les épines en la place des vendanges & des moissons.

( *DE FÉNELON ; Existence de Dieu.* )



FIGURE  
XXXIII.

DANS ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Autour d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons ; ici , des côteaux s'élèvent comme un amphithéâtre , & sont couronnés de vignobles & d'arbres fruitiers ; là , \* de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusques dans les nues , & les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cime escarpée , soutiennent la Terre des montagnes , comme les os du corps humain en soutiennent les chairs ; cette variété fait le charme des paysages , & en même-temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de Terroir si ingrat , qui n'ait quelque propriété ; non-seulement les Terres noires & fertiles , mais encore les argilleuses & les graveleuses , récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles ; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la Terre ; & quand le

Laboureur



Laboureur a la patience d'enfoncer , il trouve un Terroir neuf qui se fertilise à mesure qu'on le remue & qu'on l'expose aux rayons du Soleil. LA TERRE.

( *DE FÉNELON ; Existence de Dieu.* )



**T**OUT ce que la Terre produit , se corrompant , rentre dans son sein , & devient le germe d'une nouvelle fécondité ; ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné , pour le rendre encore ; ainsi la corruption des plantes & les excréments des animaux qu'elle nourrit , la nourrissent elle-même , & perfectionnent sa fertilité ; \* ainsi plus elle donne , plus elle reprend ; & elle ne s'épuise jamais , pourvu qu'on sçache dans sa culture lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein , tout y rentre , & rien ne se perd ; toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la Terre des grains de blé ; en se pourrissant , ils germent ; & cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles , vous y trouverez la pierre & le marbre pour les plus superbes édifices : mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein , à condition qu'ils se reproduisent sans cesse ? Voyez tant de métaux précieux & utiles , tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

FIGURE  
XXXIII.

**LA TERRE.** Admirez les plantes qui naissent de la Terre; elles fournissent des aliments aux sains, & des remèdes aux malades. Leurs espèces & leurs vertus sont innombrables; elles ornent la Terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes, & des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts, qui paroissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la Terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le Ciel; leurs racines les défendent contre les vents, & vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les suc destinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avoient réunie dans le tronc. En Été, ces rameaux nous protègent de leur ombre, contre les rayons du Soleil; en Hiver, ils nourrissent la flamme que conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide & durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture & de la navigation. \* De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la Terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres

& les plantes , en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines , se préparent autour d'eux une nombreuse postérité ; la plus foible plante , le moindre légume , contient en petit volume dans une graine , le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes & dans les plus grands arbres. La Terre , qui ne change jamais , fait tous ces changements dans son sein.

( *DE FÉNELON ; Existence de Dieu.* )



**T**ERRE , que de trésors l'Auteur du genre humain ,  
Pour bannir la paresse , a cachés dans ton sein !

*FIGURE*  
*X.*

\* Pour orner nos Autels , nos Places , nos Portiques ,  
Le marbre a défermé ses retraites antiques.  
Tu serres dans tes flancs de précieux métaux ;  
Mais notre avare soif change ces biens en maux.

( *Le R. P. CHABAUD.* )



PRINTEMPS.

L A T E R R E ,

P E N D A N T L E S Q U A T R E S A I S O N S .

L E P R I N T E M P S .

**L**ES PEINTURES qui ne semblent faites que pour l'agrément de l'imagination , peuvent aussi produire dans l'ame des sentiments & des impressions vives ; & celui qui sçait ainsi plaire & émouvoir tout à la fois, montre un talent & un art supérieurs. On peut s'en appercevoir dans ces morceaux de M. le Franc & de M. Greffet : ils ne se contentent pas de présenter dans le portrait du *Printemps* tout ce qui plaît & qui brille aux yeux ; ils trouvent encore le secret d'affecter le cœur ; de lui inspirer une joie douce , avec un desir impatient d'arriver à cette aimable saison. L'imagination franchit l'espace des temps & des lieux ; elle se représente *les Fleurs , les Bois , les Prairies* qui renaissent , pour ainsi dire ; elle se repaît du plaisir de les contempler. L'artifice du Poète produit tous ces effets.



L'ENNEMI des Zéphyrss'envole ;  
Un doux calme règne dans l'air ;  
Et le Printemps , vainqueur d'Eole ,  
Dans les gouffres voisins du Pole ,  
Précipite le sombre Hiver.



Viens voir renaître les Bocages ,  
Les Jardins , les Prés , les Guérets ;  
Tout embellit nos Payfages ,  
Jusqu'au prélude des orages  
Qui font tant de peur à Cérès.



Ce ne font plus ces froides Ondes ,  
Dont le Verseau dans ses fureurs ,  
Grossit nos sources vagabondes ;  
C'est l'heureux tribut d'eaux fécondes  
D'où naissent les Fruits & les Fleurs.



Le Soleil , au bruit du Tonnerre ,  
Nous annonce ainsi son retour ;  
Et le Ciel , abreuvant la Terre ,  
Dans tous les germes qu'elle enferme  
Darde le feu de son amour.



---



---

 PRINTEMPS.

Tout se ranime , tout s'épure ;  
 L'Univers s'arrache au sommeil.  
 Viens donc ; \* c'est un trait d'Epicure ,  
 Que de jouir de la Nature ,  
 Dans le moment de son réveil.

( *M. LE FRANÇOIS ; Ode.* )



**FIGURE**  
**III.** C'EST l'aimable Printemps dont l'heureuse influence  
 Des corps inanimés échauffe la substance.  
 C'est alors que le Ciel répand tous ses trésors ;  
 Ses eaux percent la Terre , humectent ses ressorts ,  
 Et , ranimant les Fruits dont la sève est tarie ,  
 Pénètrent chaque germe & lui donnent la vie.  
 Les troupeaux dans les champs, les oiseaux dans les bois ,  
 De l'instinct amoureux suivent les douces loix ;  
 Des vapeurs du matin la plaine est arrosée ;  
 Le Zéphyr sur les fleurs agite la rosée ,  
 L'horison brille aux yeux d'un feu pur & vermeil :  
 \* Le gazon s'embellit des regards du Soleil.  
 Sur ce riche côteau , la vigne renaissante  
 Promet à nos desirs une Automne abondante ;  
 Et le pampre ne craint pour ses tendres bourgeons ,  
 Ni les torrents du Ciel ni les froids Aquilons.  
 \* Je crois voir commencer le cours du premier âge ;  
 De l'Univers naissant , le Printemps est l'image ;  
 Il anima les Cieux , & la Terre & les Flots ,  
 Quand l'Univers sortit des gouffres du Cahos.

Les habitants de l'Air, & le peuple de l'Onde,  
 Ressentirent soudain sa présence féconde ;  
 L'homme fut ébloui de son propre séjour ;  
 Et le jour qu'il naquit fut au-moins un beau jour.

---



---

 PRINTEMPS.

( M. LE FRANC ; Description du Printemps. )



J E VAIS sacrifier dans ton temple champêtre,  
 Loin des Cités & de l'ennui ;

FIGURE  
 VIII.

Tout nous appelle aux champs ; le Printemps va renaître,  
 Et j'y vais renaître avec lui.

\* Dans cette retraite chérie  
 De la sagesse & du plaisir,  
 Avec quel goût vais-je cueillir  
 La première épine fleurie ?  
 Et de Philomèle attendrie  
 Recevoir le premier soupir ?  
 Avec les fleurs dont la Prairie  
 A chaque instant va s'embellir,  
 \* Mon ame long-temps assoupie,  
 Va de nouveau s'épanouir,  
 Et, sans pénible rêverie  
 Voltiger avec le Zéphyr.

Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,  
 Au sortir du néant affreux,  
 Je ne songerai qu'à voir naître  
 Ces bois, ces berceaux amoureux.....

---



---

 PRINTEMPS.

O jours de convalescence !  
 Jours d'une pure volupté !  
 C'est une nouvelle naissance ,  
 Un rayon d'immortalité.  
 Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon ame ;  
 J'adore avec transport le céleste flambeau ;  
 Tout m'intéresse , tout m'enflamme ;  
 Pour moi l'Univers est nouveau.  
 Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence ,  
 A l'heureuse convalescence ,  
 Pour de nouveaux plaisirs , donne de nouveaux sens ;  
 A ses regards impatients  
 Le cahos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;  
 Tout brille des feux du Printemps.  
 Les plus simples objets , le chant d'une Fauvette ,  
 Le matin d'un beau jour , la verdure des bois ,  
 La fraîcheur d'une violette ,  
 Mille spectacles qu'autrefois  
 On voyoit avec nonchalance ,  
 Transportent aujourd'hui , présentent des appas  
 Inconnus à l'indifférence ,  
 Et que la Foule ne voit pas.  
 Tout s'émousse dans l'habitude ;  
 Par les plaisirs un cœur usé ,  
 Las de leur multitude ,  
 Ne peut se sentir flatté.

( M. GRESSET )





L'HIVER, qui si long-temps a fait blanchir nos plaines,  
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;  
\* Et les jeunes Zéphyr, de leurs chaudes haleines ,  
Ont fondu l'écorce des eaux.

PRINTEMPS.

FIGURE  
III.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques ;  
Le Laboureur commence à lever ses guérets ;  
Les arbres vont bientôt , de leurs têtes antiques ,  
Ombrager les vertes forêts.



Déjà la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore  
Les prémices heureux de ses dons bienfaisants.  
Cérès vient à pas lents à la suite de Flore ,  
Contempler ses nouveaux présents.



De leurs douces chansons , instruits par la nature ,  
Mille tendres oiseaux font résonner les airs ;  
Et les Nymphes des bois dépouillant leur ceinture ,  
Dansent au bruit de leurs concerts.



Des objets si charmants , un séjour si tranquille ,  
La verdure , les fleurs , les ruisseaux , les beaux jours ,  
\* Tout invite le Sage à chercher un asyle  
Contre le tumulte des Cours.

( ROUSSEAU ; Ode VII , Liv. 3. )



## É T É.

## L' É T É.

LES PORTRAITS suivans de l'Été plairont infailliblement à quiconque aime l'expression vraie de la Nature. Quelle beauté, sur-tout, dans le morceau de M. l'Abbé de Bernis ! il semble que l'on voie ce que l'on ne fait que lire. Quelle majesté dans la première Strophe où il peint le coucher du Soleil ! Quelle élégante simplicité dans la seconde qui nous présente, comme dans un Tableau mouvant, ce qui se passe à la Campagne, si-tôt que l'Astre brûlant a disparu ! Le pinceau peut-il mieux parler aux yeux ?



FIGURE VIII. SI le Printemps par sa fuite nous enlève un Tableau ravissant, quel spectacle lui succède ! Si-tôt que le Soleil, nouvellement entré dans le Cancer, commence à darder ses rayons brûlants, nous ne voyons plus nos prairies émaillées ; la faux a coupé nos herbes vertes ; un hâle meurtrier a fait pencher nos fleurs vers la Terre, & les a desséchées ; \* mais à la place nous voyons nos campagnes couvertes de moissons dorées ; l'épi monté sur sa

tige qui croît, grossit lui-même, & annonce au Laboureur, justement impatient, la récompense de ses travaux ; nos espaliers sont dépouillés de leurs fleurs ; mais celles-ci sont remplacées par des fruits dont la diversité de la couleur & de l'odeur nous dédommage des pertes que nous avons faites par la retraite de Flore. Nos arbres cachent leur bois sous des feuilles qui s'élargissent & se multiplient ; \* le plus léger zéphyr en s'y jouant en fait descendre une agréable fraîcheur sur le Berger qui vient rassembler son troupeau sous leur couvert, & sur le Voyageur qui s'arrête sous leur ombre.

Ame de la nature, flambeau céleste, si tes rayons abattent nos corps, tu mûris nos fruits, & , en les entretenant dans un bain de chaleur salulaire, tu leur communiques un suc qu'ils n'auroient pas sans toi ; hâte ta course, pour que nous jouissions bientôt de tes bienfaits.

( \* \* \* \* )



**D**E ZÉPHYR la douce haleine  
Qui reverdit nos buissons,  
\* Fait sur le dos de la plaine  
Flotter les jaunes moissons  
Dont Cérès emplît nos granges ;  
Bacchus lui-même aux vendanges

*FIGURE  
III.*

---

ÉTÉ,

Vient empourprer le raisin ;  
Et, du penchant des collines,  
Sur les campagnes voisines  
Verse des fleuves de vin.

( *DE FÉNELON ; Ode.* )



*FIGURE* \* \* \* **Q**UAND du Lion les feux étincelants,  
*III.* \* De Cérés dans la plaine ont doré les présents,  
Les Epis, à monceaux, tombent sous la faucille.

\* \* \* \* \*

( *M. DULARD ; Poëme de la Grandeur de Dieu.* )



*FIGURE* \* \* **Q**UE vois-je ? des bras armés de faux tranchantes  
*VIII.* Abattent sous leurs coups les herbes jaunissantes ;  
Le Ciel répand ses dons ; & bientôt nos greniers  
Vont se remplir au gré des vigilants Fermiers.  
\* D'un pas tardif & sûr, à son maître docile,  
Le Bœuf traîne à la grange une pâture utile.  
Lorsque la Terre, en proie aux fougueux Aquilons ;  
Se couvre de frimats, de neige & de glaçons,  
Cérés vient à son tour remplir notre espérance,  
Par les heureux succès d'une riche semence  
Que la Terre reçut, fit croître dans son sein,  
Pour la rendre au centuple à sa première main.  
Au plus ardent Soleil, le moissonneur avide  
Se livre avec plaisir à l'espoir qui le guide ;

Des fertiles épis les monceaux entassés ,  
 Se lèvent à l'instant qu'on les a ramassés ;  
 Tout prend part au travail , tout semble infatigable ;  
 C'est la manne du Ciel , le trésor véritable  
 Qu'un Dieu plein de bonté reproduit tous les ans ,  
 Pour exciter en nous des cœurs reconnoissants.

( *M. LE MAU DE LA JAISSE.* )



**D**ÉJÀ commencent à paroître  
 Les deux Astres brûlants , Céphée & Procion ;  
 \* Déjà l'Eté vient de renaître ,  
 Sous le signe ardent du Lion.

**FIGURE**  
**III.**



Les troupeaux cherchent l'eau , les Bergers les bocages ;  
 Et les hideux Sylvains les bois les plus épais ;  
 Et sur les tranquilles rivages  
 On ne ressent plus les vents frais.  
 ( *Traduction de l'Ode 27 , L. 3, d'Horace.* )



\* \* **D**ÉJÀ du prompt Moissonneur  
 La faux , dans les vertes prairies ,  
 Des plantes tendres & fleuries  
 A flétri l'éclat & l'honneur.

**FIGURE**  
**VIII.**



Phœbus , des voûtes azurées ,  
 Sous nos yeux fait presque le tour ;  
 \* Et déjà les champs d'alentour  
 Etalent leurs tresses dorées.



ÉTÉ.

On voit succéder mille fruits  
Aux fleurs que le Printemps fit naître ;  
Et déjà l'on peut se promettre  
Les charmes des plus douces nuits.



D'une ardeur prompte & légère ,  
Tous s'empressant à leurs emplois ,  
Du travail le plus nécessaire  
Subissent les utiles loix.



Parmi cette active allégresse ,  
Ennuis , on ne sent point vos coups ;  
Tristes enfants de la mollesse ,  
Le travail vous écarte tous.



Après les divers exercices  
Que fournit la blonde Cérès ,  
Dans un repos rempli d'attraits ,  
On goûte de pures délices.  
( M. PINET , l'ainé ; Poème de la Solitude. )



FIGURE **L** E Printemps est fini ; les troupeaux aux lieux sombres  
III. \* Déjà cherchent à fuir les premières chaleurs ;  
Hêtres , couvrez le mien de vos plus fraîches ombres ,  
Ruisseaux , changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

( M. GRESSET ; Eglogue VII. )



TANT qu'a duré l'influence  
D'un Astre propice & doux ,  
Malgré moi de ton absence ,  
J'ai supporté les dégoûts.



\* \* \* \* \*



\* Mais aujourd'hui qu'en nos plaines ,  
Le chien brûlant de Procris ,  
De Flore aux douces haleines ,  
Dessèche les dons chéris ;



Veux-tu d'un Astre perfide  
Risquer les âpres chaleurs ,  
Et dans ton jardin aride ,  
Sécher ainsi que tes fleurs ?



Crois-moi , suis plutôt l'exemple  
De tes amis casaniers ,  
Et reviens goûter au TEMPLE  
L'ombre de tes Maronniers.

(ROUSSEAU ; Ode VII , Liv. 2.)



É T É.  
FIGURE  
VIII.

ÉTÉ.  
FIGURE  
III.

## S O I R É E D' É T É.

LE DIEU qui brûloit nos campagnes,  
Se dérobe enfin à nos yeux ;  
Il fuit ; & son char radieux  
Ne dore plus que les montagnes.  
Déjà par sa voix avertis ,  
\* Ses Courriers écumeux s'agitent ;  
Leurs erins se dressent ; ils s'irritent ;  
Et, doublant leurs pas rallentis ,  
Ils volent & se précipitent  
Au fond du palais de Thétis.



Le front couronné d'amaranthes ,  
Les Nymphes sortent des forêts ;  
Un air plus doux , un vent plus frais ;  
Raniment les roses mourantes ;  
Et descendant du haut des monts ,  
Les Bergères plus vigilantes ,  
Rassemblent leurs brebis bëlantes ,  
Qui s'égaroient dans les vallons.  
Le vaste & sublime Empirée  
A repris ce brillant azur  
Où Vénus , de feux entourée ,  
Fait rayonner l'or le plus pur ;  
Et, tandis que cette Immortelle  
Rend à la Terre un nouveau jour ,  
La nuit ramène sur son aîle  
Le Dieu des songes & l'Amour.

( M. DE BERNIS ; Souper d'Été. )

L'AUTOMNE.



## L'AUTOMNE.

AUTOMNE.

ON PEUT apprendre & se convaincre par la lecture des portraits suivans, que les sujets les plus communs sont susceptibles de grandes beautés ; & qu'une image ne doit souvent son éclat qu'à l'arrangement & au choix ingénieux des expressions. Dans le premier & dans le second de ces portraits, il ne s'agit que des fruits de l'*Automne*, & du soin de les recueillir ; mais on relève leur abondance, leur fraîcheur, leur goût, leur utilité, la joie de ceux qui les recueillent, avec des expressions si riches & si bien placées, qu'on peut dire que l'art surpasse la matière. Le portrait de Rousseau brille par la métaphore & par l'invention ; il est très supérieur aux autres ; chaque Strophe est une image particulière qui contribue à la beauté du tout.



LES HABITANS de cette heureuse contrée *FIGURE*  
étoient pour lors occupés à dépouiller la vigne de *III.*

II. Partie.

L

AUTOMNE.

son fruit coloré. Cette récolte-là est toujours considérable, par la grande qualité de ceps qui tapissent de leur verdure des plaines immenses & des collines dont l'aspect réjouit. \* Nous voyions de tous côtés de nombreuses troupes de vendangeurs, qui folâtroient parmi les pampres, & qui chantoient en coupant les grappes de raisin; la seule vue de ce fruit chéri de Bacchus leur inspiroit de la gaieté.

(DE FÉNELON; *Télémaque.*)



**FIGURE** SUR ces côteaux rians de nouveaux soins m'attirent ;  
**III.** A surpasser mes vœux ces vignobles conspirent.  
 Le gravier, artisan des plus vives douleurs,  
 La vigne, dans nos reins le dissout par ses pleurs.  
 De mes grappes quel suc tire une troupe avare ?  
 Une prison de bois pour mon vin se prépare.  
 Qu'il est puissant ! il sçait calmer les maux présents,  
 Et dissiper l'horreur de nos malheurs absents ;  
 Il fait subir au cœur une douce torture,  
 Pour en faire sortir la vérité plus pure ;  
 Tandis que le Soleil, brillant flambeau des Cieux,  
 Recouvre un compagnon, au jugement des yeux.



A mes regards charmés se présente l'*Automne* ;  
 Des fruits délicieux composent sa couronne.

Quelle moisson nouvelle ! au gré de mes souhaits,  
 La nature en ces lieux prodigue ses bienfaits.  
 S'il est dans mes vergers quelque tige stérile,  
 Elle reçoit de l'art une greffe fertile.  
 \* L'arbre sur ses rameaux voyant de nouveaux fruits,  
 Les admire, étonné de les avoir produits ;  
 La branche qui du suc presque seule a l'usage,  
 Cède au fer : dans un fruit, j'en trouve un assemblage :  
 Une sçavante main, à l'arbre sans vigueur  
 Rend sa première force, ou donne un successeur.  
 De jeunes arbrisseaux, nés dans un court espace,  
 De leurs aïeux mourants prendront bientôt la place.

(*Le R. P. CHABAUD ; Epître à M. Pluche.* )



**L**E SOLEIL, dont la violence  
 Nous a fait languir si long-temps,  
 Arme de feux moins éclatants  
 Les rayons que son char nous lance ;  
 Et, plus paisible dans son cours,  
 Laisse la céleste balance  
 Arbitre des nuits & des jours.



\* L'Aurore, désormais stérile  
 Pour la Divinité des fleurs,  
 De l'heureux tribut de ses pleurs  
 Enrichit un Dieu plus utile ;  
 Et sur tous les côteaux voisins,  
 On voit briller l'ambre fertile  
 Dont elle dore nos raisins.



*FIGURÉ  
 XXVIII.*

---

**AUTOMNE.**

C'est dans cette saison si belle,  
Que Bacchus prépare à nos yeux  
De son triomphe glorieux  
La pompe la plus solennelle :  
Il vient de ses divines mains,  
Sceller l'alliance éternelle  
Qu'il a faite avec les Humains.



\* Autour de son char diaphane,  
Les ris voltigeant dans les airs,  
Des soins qui troublent l'Univers,  
Ecartent la foule profane.  
Tel, sur les bords inhabités,  
Il vient de la triste Ariane  
Calmer les esprits agités.



Les Satyres, tout hors d'haleine,  
Conduisant les Nymphes des bois,  
Au son du fifre & du hautbois  
Dansent par troupes dans la plaine;  
Tandis que les Sylvains lassés,  
Portent l'immobile Silène  
Sur leurs thyrses entrelacés.



Leur plus vive ardeur se déploie  
Autour de ce Dieu belliqueux ;  
Cher Comte , partage avec eux  
L'allégresse qu'il leur envoie ;  
Et , plein d'une douce chaleur ,  
Montre-toi rival de leur joie ,  
Comme tu l'es de sa valeur.

---

**AUTOMNE.**

Prends part à la juste louange  
De ce Dieu si cher aux Guerriers ,  
Qui , couvert de mille lauriers  
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange ,  
A trouvé mille fois plus grand  
D'être le Dieu de la Vendange ,  
Que de n'être qu'un Conquérant.



De ses Menades révoltées ,  
Craignons l'impétueux courroux ;  
Tu sçais jusqu'où ce Dieu jaloux  
Porte ses fureurs irritées ,  
Et quelles tragiques horreurs ,  
Des Lycurgues & des Penthées ,  
Payèrent les folles erreurs.



AUTOMNE.

C'est lui qui des fils de la Terre,  
Châtiant la rebellion,  
Sous la forme d'un fier Lion  
Vengea le Maître du tonnerre;  
Et par lui les os de Rhéus  
Furent brisés comme le verre,  
Aux yeux de ses frères vaincus.



Ici, par l'aimable paresse  
Ce fameux vainqueur désarmé,  
Ne se montre plus enflammé  
Que des feux d'une douce ivresse;  
Et, cherchant de plus doux combats,  
Dans le temple de l'Allégresse,  
Il s'offre à conduire nos pas.



Là, sous une voûte sacrée  
Peinte des plus riches couleurs,  
Ses Prêtres, couronnant de fleurs  
La victime pour toi parée,  
Bientôt, sur un autel divin,  
Feront couler à ton entrée  
Des ruisseaux de lait & de vin.



Reçois ce Nectar adorable ,  
Versé par la main des plaisirs ,  
Et laisse au gré de leurs desirs ,  
Par cette liqueur favorable ,  
Remplir tes esprits & tes yeux ,  
De cette joie inaltérable  
Qui rend l'homme semblable aux Dieux.



\* \* \* \* \*



Telle est l'allégresse rustique  
De ces vendangeurs altérés ,  
Qu'on voit , à leurs yeux égarés ,  
Saïs d'une ivresse mystique ;  
Et qui , saintement furieux ,  
Retracent de l'Orgie antique  
L'emportement mystérieux.



Tandis que toute la campagne  
Retentit de leur doux transport ,  
Allons travailler à l'accord  
Du Tokaye avec le Champagne ;  
Et , près de tes Lares assis ,  
Des vins de rive & de montagne ,  
Juger les procès indécis.

( *ROUSSEAU ; Ode III, Livre 3.* )



## L' H I V E R.

HIVER.

**V**OICI deux modèles de portraits , l'un dans le propre , l'autre dans le figuré. Le premier , qui est du Cardinal de Polignac , apprend comment on peut , par l'arrangement & le choix des expressions , ennoblir les détails qui paroissent les plus communs. Rien n'est oublié dans le portrait qu'il fait de l'*Hiver* ; malgré ce détail le portrait n'est pas long , mais les mots sont si énergiques , qu'ils disent beaucoup : quoique l'Auteur peigne une chose triste , la pompe & l'harmonie de son style rendent le tableau agréable & flatteur. Le dernier , qui est de Rousseau , peut apprendre à relever par l'Allusion & l'Allégorie un sujet ordinaire ; heureux qui pourra y réussir comme lui !



**FIGURE** **L**ORSQUE le terrible Aquilon usurpant l'empire  
 II. des airs , a ramené les noirs frimats , & défiguré la  
 face de l'Univers , tout gémit , tout est plongé  
 dans les ténèbres. Les oiseaux sont muets ; la



terre dépouillée n'offre qu'un spectacle hideux ; quelques rayons foibles & décolorés percent à peine les nuages , & répandent au lieu du jour un sombre crépuscule ; les troupeaux languissent dans leurs étables ; les bêtes fauvages dorment au fond de leurs retraites : oisif dans sa chaumière , le berger s'y défend contre le froid : les ruisseaux cessent de couler ; les arbres n'ont plus de feuilles ; la campagne a perdu ses charmes ; il règne dans toute la nature un morne silence ; \* enchaînée sous des monceaux de neige , elle est dans une léthargie peu différente de la mort. ( *Traduction de l'Anti-Lucrèce du Cardinal de Polignac , par M. de BOUGAINVILLE , Livre III.* )

HIVER.

DÉJÀ le départ des Pléiades  
A fait retirer les Nochers ;  
\* Et déjà les tristes Hyades  
Forcent les frileuses Dryades  
De chercher l'abri des rochers.

FIGURE  
XXVIII.

Le volage amant de Clytie ,  
Ne caresse plus nos climats ,  
Et bientôt , des monts de Scythie ,  
Le fougueux époux d'Oritie  
Va nous ramener les frimats.

( ROUSSEAU ; Ode V , Livre 2. )

HIVER.  
FIGURE  
XXVIII.

V OISIN des climats de l'Ourse,  
Le Dieu qui brille dans l'air,  
\* Visite encor dans sa course  
Le dernier signe d'Hiver ;  
Le froid réveil de l'Aurore,  
Ne vaut à la triste Flore  
Què de dangereux frimats ;  
L'amant léger qu'elle adore,  
Fuit de ses humides bras.  
( M. LE FRANC ; Ode. )



## F E R T I L I T É

FERTILITÉ.

## D E L A T E R R E .

LE PREMIER de ces portraits apprend à présenter beaucoup d'objets dans un étroit espace, sans leur dérober aucune de leurs véritables beautés. Le second offre le même modèle, mais sous un autre jour; la belle Prosopée, sous laquelle l'image est enveloppée, lui donne une grande énergie. Les deux autres images montrent comment on peut étendre un sujet, sans le rendre diffus. La lecture de ces différents morceaux & sur-tout leur confrontation, donnent de la fécondité à l'imagination, & de la facilité à l'Esprit.



T E R R E , comment les dons qu'enfantent  
Tes efforts toujours renaissants,  
Puisent-ils dans tes sombres flancs

FIGURE  
X,

Ces couleurs, ces odeurs & ce goût qui m'enchantent ?  
Ce grain paroît sans vie; à peine est-il semé,  
Que, par sa prison ranimé,

**FERTILITÉ.**

\* Il germe, croît, s'élève & bientôt fructifie.  
 Entre ce grain & toi qui forma ces rapports ?  
 Par quel secret pouvoir ton sein le vivifie ?  
 Comment d'un vil boubier naissent tant de trésors ?  
 (*Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1741.*)



**FIGURE XXXIV.** LA VOIX de l'Univers à ce Dieu me rappelle ;  
 La Terre le publie. « Est-ce moi, me dit-elle ,  
 » Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?  
 » C'est celui dont la main posa mes fondements.  
 » \* Si je sers tes besoins , c'est lui qui me l'ordonne ;  
 » Les présents qu'il me fait , c'est à toi qu'il les donne ;  
 » Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;  
 » Il ne fait que l'ouvrir & m'en remplir le sein.  
 » Pour consoler l'espoir du Laboureur avide ,  
 » C'est lui qui dans l'Egypte , où je suis trop aride ,  
 » Veut qu'au moment prescrit, le Nil , loin de ses bords ,  
 » Répandu sur ma plaine , y porte mes trésors.  
 » A de moindres objets tu peux le reconnoître ;  
 » Contemple seulement l'arbre que je fais croître.  
 » Mon suc dans la racine à peine répandu ,  
 » Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu ;  
 » La feuille le demande ; & la branche fidèle ,  
 » Prodigue de son bien, le partage avec elle.  
 » Des attrait de son fruit que ton œuil enchanté  
 » Ne méprise jamais ces plantes sans beauté ,  
 » Troupe obscure & timide, humble & foible Vulgaire :  
 » Si tu sçais découvrir leur vertu salutaire ,

- » Elles pourront servir à prolonger tes jours ;  
 » Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts.  
 » Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle  
 » D'enfants qui la suivront une race immortelle ;  
 » Chacun de ces enfants dans ma fécondité  
 » Trouve un gage nouveau de sa postérité.

(*RACINE* ; Poème de *La Religion*.)



**S**UR la surface de la Terre  
 Le Laboureur jette le grain ;  
 Le soc ouvre le champ qui le reçoit, l'enferme,  
 L'échauffe, le renfle en son sein :  
 Il meurt ; sa famille abondante  
 Embellit les sillons ; leur richesse naissante  
 Fait les délices des troupeaux.  
 L'épi se forme ; la nature  
 Lui fournit une double armure  
 Contre l'insulte des oiseaux.

*FIGURE*  
*III*



\* \* \* \* \*



Mon œuil observe la semence ;  
 Humectée, elle va crever ;  
 Elle crève ; & le germe, appui de l'espérance,  
 Se dégage, est prompt à lever.  
 A travers ses fibres menues  
 Et les sucs & les sels, trouvant mille avenues

## FERTILITÉ.

Sont heureusement introduits.

\* Ces sucs sont d'inégale force ;  
L'un devient bois , & l'autre écorce ,  
Ceux-ci feuillages , & ceux-là fruits.

( *Le R. P. CHABAUD.* )



**FIGURE XVIII.** LA TERRE ici s'élève en de hautes montagnes ;  
Ailleurs elle s'abaisse en de vastes campagnes ;  
Les vallons émaillés sont remplis de ruisseaux ;  
Et de fleuves divers l'onde fraîche & bruyante  
Eteint la soif ardente  
Des plus nombreux troupeaux.



Sur le rocher le plus sauvage ,  
Dans les forêts , dans les déserts  
Le cri des oiseaux , leur ramage ;  
Bénit le Dieu de l'Univers.  
Sur les montagnes solitaires  
Il répand les eaux salutaires  
Des torrents cachés dans les Cieux ;  
Et , dans les plaines arrosées ,  
Il fait par d'utiles rosées  
Germer des fruits délicieux.



Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture ;  
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture ;

L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur ;  
Le pampre coloré fait couler sur sa table

Ce nectar délectable ,  
Charme & soutien du cœur.



Le Souverain de la nature  
A prévu tous nos besoins ;  
Et la plus foible créature  
Est l'objet de ses tendres soins.  
Il verse également la sève ,  
Et dans le chêne qui s'élève ,  
Et dans les humbles arbrisseaux ,  
Du cèdre voisin de la nue  
La cime orgueilleuse & touffue  
Sert de base au nid des oiseaux.



Le Daim léger , le Cerf & le Chevreuil agile ;  
S'ouvrent sur les rochers une route facile ;  
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur ;  
Et les trous tortueux de ce gravier aride  
Pour l'animal timide  
Qui nourrit le chasseur.



Le Globe éclatant qui dans l'ombre ;  
Roule au sein des Cieux étoilés ,  
Brilla pour nous marquer le nombre  
Des ans , des mois renouvelés.

**FERTILITÉ.**

## FERTILITÉ.

L'Astre du jour, dès sa naissance,  
 Se plaça dans le cercle immense  
 Que Dieu lui-même avoit décrit ;  
 Fidèle aux loix de sa carrière,  
 Il retire & rend la lumière  
 Dans l'ordre qui lui fut prescrit.



La nuit vient à son tour ; c'est le temps du silence ;  
 De ses antres fangeux la bête alors s'élance ,  
 Et de ses cris aigus étonne le Pasteur.  
 Par leurs rugissements les Lionceaux demandent -  
 L'aliment qu'ils attendent  
 Des mains du Créateur.



\* Mais quand l'Aurore naissante  
 Peint les airs de ses premiers feux ,  
 Ils s'enfoncent pleins d'épouvante  
 Dans leurs repaires ténébreux.  
 Effroi de l'animal sauvage ,  
 Du Dieu vivant brillante image ,  
 L'Homme paroît , quand le jour luit ;  
 Sous ses loix la Terre est captive ;  
 Il y commande , il la cultive ,  
 Jusqu'au règne obscur de la nuit.  
 ( M. LE FRANC ; Ode VIII, Livre I. )



LORSQUE



FERTILITÉ.  
FIGURE  
XVIII.

LORSQUE dans la masse première  
La nuit & le jour répandus,  
Par le désordre confondus,  
N'étoient ténèbres ni lumière;  
Quand la mer comme un vêtement,  
Couvroit le terrestre élément,  
Des plus hauts monts cachant les cimes;  
Alors tu parles; & soudain  
L'eau fuit & cherche les abîmes  
Du rivage marqué par ta puissante main.



A ta voix croissent les montagnes;  
Leur sommet, des Cieux s'approchant,  
Laisse du rapide penchant  
Descendre les rases campagnes.  
La mer renferme ses efforts  
Dans les limites de ses bords;  
Et la Terre alors découverte,  
Parmi les roseaux & les joncs,  
Voit serpenter sur l'herbe verte  
Les ruisseaux argentés qui baignent ses vallons.



Pour s'abreuver sur les rivages,  
Par les mêmes desirs poussés,  
De tous lieux viennent empressés,  
Les animaux doux & sauvages;  
Les légers habitants des bois,  
Au bruit des eaux mêlent leur voix,

---

FERTILITÉ.

---

Excités par ces doux murmures ;  
Et les échos frappant les airs ,  
Dans le creux des roches obscures  
Répètent à l'envi leurs innocents concerts.




Par ta main la Terre arrosée ,  
Fournit la sève aux arbrisseaux ;  
Les oliviers , sur les côteaux ,  
Sentent la fertile rosée.  
Tandis que les prés & les bois  
Aux animaux offrent le choix  
Des herbes qui font leur pâture ,  
L'Homme cueille & serre les grains  
Destinés à sa nourriture ;  
Et la vigne pour lui prodigue ses raisins.



Cette eau si pure & si légère  
Qui des Cieux tombe abondamment ,  
Est répandue également  
Sur le cèdre & sur la fougère.  
\* Ces grands arbres , qui des hauts monts  
Couronnent les superbes fronts ,  
De leurs bras vont toucher les nues ;  
Là , les oiseaux en sûreté ,  
Sur le haut des branches chenues ,  
Du subtil Oiseleur sauvent leur liberté.



A l'endroit le plus solitaire ,  
La Cicogne tient ses petits ,  
Et montre à construire des nids  
Au Passereau qui la voit faire.  
Dans le pied du roc entr'ouvert ,  
Le Lapin se met à couvert ;  
Et le sommet du mont rapide  
Nourrit les bois dont l'épaisseur  
Sert de retraite au Cerf timide ,  
Et trompe , en le cachant , l'attente du Chasseur.  
( *Mlle CHÉRON.* )

  
FERTILITÉ.

STÉRILITÉ.

## S T É R I L I T É

## D E L A T E R R E.

U N TRAIT saillant auquel on ne s'attend pas , qui suspend tout-à-coup la Narration sans l'interrompre ; des circonstances singulières & presque uniques , ménagées avec soin & placées à propos , rendent une image bien plus vive & plus intéressante ; on voit un de ces traits saillants dans le portrait suivant , à ces mots : *Pour aller rendre compte à Dieu , &c.* Il est d'autant mieux placé , qu'il est dans un Discours de Charité. Dans les autres portraits , les circonstances particulières sont ménagées avec autant d'art que d'éloquence. Ces descriptions ne ressemblent point à d'autres ; tout y est peint d'après un événement particulier ; on n'y trouve point de Lieux-Communs.



**R**ÉPRÉSENTEZ-VOUS ces Pays que les grêles & les sécheresses ont désolés ; dont la Terre & le Ciel semblent avoir conspiré la ruine ; où l'on ne peut ni recueillir , ni même semer ; où l'on n'a ni assistance pour le présent , ni ressource pour l'avenir ; & où la misère est d'autant plus grande , qu'on ne voit pas de moyen de la soulager , ni d'espérance d'en sortir. Représentez-vous quarante Paroisses dans la disette générale de toutes choses , qui n'ont pour toute nourriture que le pain de douleur , & l'eau de leurs larmes ; \* où ceux qui donnoient autrefois l'aumône sont obligés de la demander , sans que personne la leur donne ; & où tant de familles malheureuses , n'ayant ni la commodité de vivre , ni la force de travailler , ne peuvent qu'implorer votre secours pour dernier remède. Figurez-vous des malades dans la dernière extrémité , n'ayant pour soutenir leur défaillance , qu'un peu de pain capable de les étouffer , mourir de faim plutôt que de maladie , \* pour aller rendre compte à Dieu de leur patience , & pour aller peut-être accuser votre insensibilité , si vous refusez de les assister. Quelle pitié de voir des enfants de quatre mois sevrés par nécessité , à qui les mères affligées n'ont à donner pour tout aliment qu'un peu de pain noir trempé dans de

STÉRILITÉ.  
FIGURE  
II.

STÉRILITÉ.

l'eau, perdre la vie presque aussi-tôt qu'ils l'ont reçue ! Heureux de mourir dans un âge innocent, & malheureux d'être les victimes de la dureté & de l'inhumanité des Riches !

( *FLÉCHIER ; III. Exhortation.* )



FIGURE  
II.

**R**APPELLEZ un moment en votre mémoire la triste idée des guerres, soit civiles, soit étrangères, où le Soldat recueille ce que le Laboureur avoit semé, \* & consomme en peu de temps, non-seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres : où des familles effrayées fuient devant la face & l'épée de l'ennemi, &, croyant éviter la mort, tombent dans la faim & le désespoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles où, selon le langage du Prophète, le Ciel fut d'airain & la Terre de fer : les mères mouroient sans secours sous les yeux de leurs enfants ; les enfants entre les bras de leurs mères, faute de pain ; & les peuples dans la campagne & dans les villes ne vivoient plus qu'à la merci de quelques Riches, souvent intéressés, qui songeoient plus à profiter des maux d'autrui, qu'à les soulager.

( *FLÉCHIER ; Oraison Funèbre de Mme d'Aiguillon.* )



DE NOUVELLES iniquités ont sans doute attiré une calamité nouvelle. Une disette imprévue a jeté la frayeur dans les esprits, & les tempêtes de la faim ont ému tout d'un coup les peuples. L'hiver, plus long & plus rude que de coutume, a désolé les villes & la campagne; le Seigneur a fait souffler le triste Aquilon, pour me servir des paroles de l'Ecriture; l'Eau s'est glacée comme du crystal; un froid mortel a pénétré jusques dans le fond de la terre; la gelée a brulé les déserts, & séché tout ce qui étoit vert, ou qui pouvoit le devenir, comme si le feu y avoit passé; \* les blé encore à-demi vivants, ont attendu vainement l'humidité ou la chaleur accoutumée; le Ciel est devenu d'airain; le Soleil, sans force & sans chaleur, n'a pu ranimer ces germes naissants ou mourants; & la Nature comme engourdie a suspendu ses opérations & ses fécondités ordinaires; les Arbres ont été frappés jusques dans leurs racines; les troupeaux ont péri dans leurs bergeries, sans que la main secourable du maître ait eu de quoi les nourrir ou les réchauffer; les Hommes mêmes étonnés, sur-tout vos pauvres, ont gémi, & vous ont dit en gémissant: Seigneur, qui pourra subsister dans la rigueur de votre froid?

(FLÉCHIER; Lettre Pastorale.)



STÉRILITÉ.

FIGURE  
X. XV.

IL N'Y A point d'état plus affreux dans le monde que celui d'une famine, ou réelle, ou imaginaire : on s'effraie ; on s'abat ; on croit se sentir défaillir, & retomber à toute heure dans son néant ; tout l'esprit, tout le cœur, est occupé de ses besoins ; on n'est plus libre pour la Prière ; la raison se confond ; la Foi se perd dans une imagination troublée ; les espérances de l'autre vie sont absorbées dans les pensées de celle-ci ; la charité cesse, parce qu'on croit ne devoir rien qu'à soi-même ; les loix les plus naturelles & les plus saintes cèdent à la nécessité. Sous ce prétexte du nécessaire, on amasse, si l'on peut, de gré ou de force, le superflu ; \* & l'on se croit en droit de s'envier, de se tromper, de s'offenser les uns les autres.

( FLÉCHIER ; *Lettre Pastorale.* )FIGURE  
III.

UNE férocité soudaine s'est emparée des esprits dans les Villes & dans la Campagne. On se saisit des convois publics avec violence ; on s'approprie les acquisitions d'autrui sans scrupule ; on ne reconnoît ni justice ni autorité ; \* on s'arrache, pour ainsi dire, le pain les uns aux autres : plus de retenue, plus de bonne-foi, plus de religion.



Ne feroit-on pas plus tranquille , & par conséquent plus heureux , si chacun , selon la mesure de ses besoins , se partageoit également les biens de la Terre ; s'il y avoit dans les Villes & dans la Campagne une correspondance mutuelle de raison & de charité ; si ceux qui sont riches assistoient les pauvres , & si les uns étoient prêts à donner ce qu'ils ont de trop , & les autres ne demandoient que ce qui leur manque !

STERILITÉ.

( *FLÉCHIER ; Lettre Pastorale.* )



## P A Y S A G E S.

## PAYSAGES.

LES PEINTURES des *Paysages* ont cela d'agréable, qu'elles sont prises sur la Nature, telle qu'elle s'offre tous les jours à nos yeux. Sans étude & sans examen, les plus simples en découvrent la vérité & en goûtent les charmes. Ces images ont quelque chose de naïf. Parmi les portraits suivants, qui sont tous rians & gracieux, on remarque, sur-tout dans ceux de M. de Fénelon, des couleurs suaves, un pinceau léger; on se transporte dans les Pays charmants qu'il décrit; on envie le sort de ceux qui les habitent. On trouve à peu près un plaisir pareil dans les autres descriptions qui suivent, parce que ce ne sont pas des peintures de fantaisie, ou empruntées les unes des autres; c'est l'expression de la Nature prise dans son beau, saisie dans le point de vue le plus propre à nous ravir.



Tous les superbes dehors qui annoncent les Palais des Rois , se trouvoient multipliés à l'entour de celui-ci. On y arrivoit par de longues & droites avenues d'ormeaux & de maronniers , placés à une distance égale ; de l'autre côté du Palais , en face du péristile & des appartemens , étoient des parterres embellis par Flore même ; les fleurs qu'un Printemps éternel y faisoit éclore , flattoient les sens par leur doux parfum & par la variété de leurs vives couleurs. Différens groupes de Tritons & de Naiades de marbre blanc , posés au milieu des bassins remplis d'une onde pure , sur des socles de même marbre , y formoient plusieurs jets-d'eau ; les uns s'élancent jusqu'au niveau du faite du Palais , & retombent comme une pluie abondante ; d'autres s'élèvent moins & se répandent en gerbes ; il en est qui , à une certaine hauteur , se croisent & composent une voûte de crystal ; ces parterres étoient terminés par de larges & magnifiques terrasses.

L'on descendoit par une douce pente revêtue d'un gazon toujours vert , dans des bosquets délicieux ; on y trouvoit des salles de tilleuls , de myrtes & d'orangers de diverses figures , ornées de statues de bronze ; des vases & des termes de porphyre : des fontaines , tombant en cascades .

PAYSAGES.

FIGURE  
III.

## PAYSAGES.

sur des rocailles, y formoient un agréable murmure : au-delà se présentoit une perspective des plus charmantes ; c'étoient de riantes prairies arrosées par une infinité de canaux ; \* des arbres touffus, sous l'ombrage desquels s'offroient des lits de verdure, rafraîchis par l'haleine des zéphyr ; des bois percés en allées, que les rayons du Soleil ne pouvoient pénétrer.

( *DE FÉNELON ; Télémaque.* )



**FIGURE III.** **C** E P A Y S est au pied du Liban, dont le sommet fend les Nues, & va toucher les Astres. \* Une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête ; au-dessous, on voit une vaste forêt de cèdres antiques qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, & qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages, dans la pente de la montagne ; c'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent ; les brebis, qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe fraîche ; là, coulent mille ruisseaux d'une eau claire ; enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin. Le Printemps &

l'Automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs & les fruits ; jamais ni le foudre empesté du midi, qui sèche & brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

PAYSAGES.

( *DE FÉNELON ; Télémaque, Livr. 3.* )



OUI, cette retraite est charmante ; la Nature y sourit de toutes parts à vos travaux littéraires. Ce jardin orné de mille espèces de fleurs ; la fraîcheur délicieuse que l'on goûte à l'ombre de ces arbrisseaux qui charment la vue, & qui flattent l'odorat ; cette pente douce qui conduit jusqu'aux rives heureuses de ce fleuve ; ces vastes prairies entrecoupées de canaux, remplies de bocages, semées de hameaux, dont les toits se mêlent avec les arbres qui les environnent ; la Ville qui paroît dans le lointain ; cette chaîne de montagnes couverte de vignobles, qui terminent si paisiblement l'horizon ; \* la mer dont les flots agités bornent de cet autre côté la vue avec une agréable horreur ; tout cela offre un spectacle qui ravit, qui attache, qui fait naître malgré soi un goût pour la solitude.

FIGURE  
III.

( *Discours Académiques.* )



PAYSAGES.

FIGURE

III.

CONSIDÉREZ les couleurs dont se peint quelquefois le Ciel ; soit au matin , lorsque l'Aurore , sortant du sein d'un nuage obscur , montre le vif éclat de ses roses ; soit lorsque le Soleil tout en feu va se replonger dans la mer. Regardez comme Flore & Pomone égayent à l'envi nos jardins , par la variété de leurs couleurs ; par-tout où passe leur pinceau , aussi-tôt un tendre duvet colore agréablement les fruits ; les lis éblouissent par leur blancheur ; un beau vermillon anime les roses ; les violettes étalent leurs douces teintes ; la pourpre éclate sur le raisin. \* Je croirois que les Dieux-mêmes , épris de l'art de la peinture , nous en ont voulu tracer des modèles. D'un côté , nous voyons l'Iris former avec ses couleurs changeantes un arc qu'elle attache à la voûte des Cieux ; d'un autre côté les ruisseaux roulent à nos yeux des flots d'argent ; les campagnes nous montrent l'or de leurs moissons ; les bois , les prés , leurs différents verts ; les vignes leur rouge foncé. Diane teint dans les forêts la peau tavelée des tigres ; Flore dans les champs peint la plume des oiseaux ; Neptune émaille au fond des eaux la riche écaille des poissons ; & les Néréides jonchent nos rivages de coquillages précieux , où leurs mains appliquent les plus vives couleurs. ( *Discours Académiques.* )



ON ARRIVE à la porte de la Grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette Grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles & de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtés; les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une délicieuse fraîcheur; des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le crystal; mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la Grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; \* ce bois sembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer: là, on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, \* se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit à travers la prairie. (DE FÉNELON; *Télém. L. I.*)

PAYSAGES.

FIGURE  
III.

PAYSAGES.

FIGURE

III.

LA GROTTÉ de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline ; \* de-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace , quelquefois follement irritée contre les rochers où elle se brisoit en gémissant & élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyoit une rivière où se formoient des isles bordées de tilleuls fleuris , & de haurs peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formoient les isles , sembloient se jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paisible & dormante ; d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pas , comme pour remonter vers leur source , & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés : on appercevoit de loin des collines & des montagnes qui se perdoient dans les nues , & dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux ; les montagnes voisines étoient couvertes de pampre vert qui pendoit en feston ; le raisin plus éclatant que la pourpre , ne pouvoit se cacher sous les feuilles épaisses de la vigne accablée sous son fruit ; le figuier , l'olivier , le grenadier & tous les autres arbres couvroient la campagne , & en faisoient un grand jardin. ( *DE FÉNELON ; Télémaque, Liv. I.* )



Nous



Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages, \* sans appercevoir des isles opulentes; des maisons de campagne agréablement situées; des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée, sans se reposer jamais; des prairies pleines de troupeaux; des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein; des Bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

( *DE FÉNELON ; Télémaque, Livre II.* )



DE TOUS côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes superbes; nous ne trouvions aucuns champs où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée; par-tout la charrue avoit laissé de creux sillons: les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissants sur le penchant d'une colline; \* les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin les montagnes or-

PAYSAGES.  
FIGURE  
III.

FIGURE  
III.

**PAYSAGES.** nées de pampres & de grappes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux présents de Bacchus, pour charmer les soucis des hommes.

( *DE FÉNELON ; Télémaque , Livre V.*  )



**FIGURE III.** ILS TROUVÈRENT le long de ce fleuve des peupliers & des saules dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit & jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux ; toute la plaine étoit couverte de moissons dorées ; les collines qui s'élevoient en amphithéâtre, étoient chargées de ceps de vigne & d'arbres fruitiers. \* Là, toute la Nature étoit riante & gracieuse ; le Ciel étoit doux & ferein ; la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses, pour payer les peines du Laboureur.

( *DE FÉNELON ; Télémaque.*  )



**FIGURE III.** DU HAUT du rocher dans lequel la Grotte étoit taillée, la vue s'étendoit sur l'immense empire de Neptune ; l'on découvroit aussi une chaîne de montagnes qui bordaient le rivage ; \* leur som-

met perçoit la nue & paroïſſoit ſoutenir l'Olympe ; PAYSAGES.  
 elles vomifſoient des torrents impétueux qui , en  
 ſe précipitant dans la plaine , y formoient un  
 fleuve rapide & couvert d'écume. D'un autre  
 côté, l'on voyoit des côteaux que Vertumne &  
 Flore ornoient à l'envi. De leur douce pente for-  
 toient pluſieurs ruiſſeaux ; ils ſe répandoient avec  
 un léger murmure dans des prairies parées de vio-  
 lettes ; & , après mille détours entre les fleurs ,  
 ils alloient mêler leurs eaux claires avec les flots  
 de la mer Tirrhène.

( *De FÉNELON ; Télémaque.* )



PLUS LOIN, \* l'œil enchanté s'égaroit dans FIGURE XXVIII.  
 de vaſtes & riantes campagnes ; une infinité de  
 canaux en entretiennent l'heureuſe fertilité ; de  
 riches moisſſons en dorent la ſurface ; les nom-  
 breuſes grappes de raiſin font ployer les ceps qui  
 les portent ; les fruits y préviennent les deſirs.

( *DE FÉNELON ; Télémaque.* )



QUEL ſpectacle pour un amant de la ſimple FIGURE XXVIII.  
 Nature ! Aſſis ſur la pointe des rochers , je vois  
 ſous mes pieds une infinité de petites iſles qui ſe  
 forment au gré du caprice des ruiſſeaux ; je vois

---

---

PAYSAGES.

tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne ; & se brisant dans leur chute , ils vont promener sur la plaine leurs erreurs & leur inconstance. \* Je crois être le Dieu de la source qui bouillonne à mes côtés ; ce siège revêtu de mousse , semble être le trône où la Nature m'a permis de monter ; elle veut , sans doute , que je règne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi , & qui semblent percer le sein aride des rochers pour les couronner ensuite de leurs feuilles ! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'élève insensiblement ; on diroit que le voile qui couvroit la Nature , commence à se replier. Déjà toute une partie du Ciel s'éclaire ; les Astres qui y sont attachés pâlisent & semblent se reculer à l'approche du jour , tandis que du côté du couchant , la nuit étend encore sous les voûtes des Cieux un voile semé de saphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent , semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'Aurore ; mais leurs efforts sont vains ; tout l'Orient se pare des plus riches couleurs ; la Nature annonce son réveil à la terre , par la voix de tous les animaux ; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; & déjà des cabanes voisi-

nes je vois sortir des torrents de fumée, qui annoncent la fuite du repos & le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'Aurore l'empire du matin; mais contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'Aurore est rapide; image naturelle du plaisir; rien n'est si brillant que son approche; rien n'est si court que sa durée; un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée; \* le Roi des Astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, & ses premiers rayons montent en colonnes vers le Ciel; la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe qui s'agrandit insensiblement, & qui paroît être composé d'une lumière tremblante & bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'Astre monte & commence à former dans sa marche une ligne courbe; son globe se retrécit; sa lumière s'épure, & ses rayons plus prompts & plus ardents, vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre & les présents de l'Aurore; les vapeurs douces qu'ils enlèvent, forment en l'air des nuages légers qui, portés sur l'aîle de l'inconstance & des zéphirs, ne laissent pas de former des contrastes

réguliers dans le vaste tableau des Cieux. ( *M. PAYSAGES. l'Abbé DE BERNIS ; Réflexions sur le goût de la Campagne.* )



*FIGURE* **S**ANS DOUTE, tel étoit ce vallon délectable,  
*XVIII.* Ce célèbre Tempé, l'enchantement des yeux,  
                   Séjour trop désirable,  
 Admiré des Mortels, presqu'envié des Dieux.  
 Ainsi de toutes parts la riante verdure  
                   Y paroît la Nature  
 De tout ce qu'au Printemps elle a d'arours divers;  
 Ainsi les uns éclos, les autres près d'éclore,  
                   Les dons brillants de Flore  
 Y charmoient les regards, y parfumoient les airs.



Ou plutôt Tempé même avoit moins de quoi plaire;  
 La Nature elle seule y montrait ses beautés.  
                   A ce qu'elle peut faire  
 Quels agréments ici ne sont point ajoutés?  
 L'art en imagina, pour ce fameux Versailles,  
                   Où, sorti des batailles,  
 LOUIS se délassoit de ses nobles travaux;  
 Et la terre empruntant mille graces nouvelles,  
                   Avec des fleurs plus belles,  
 Au plus grand des Humains donna des fruits plus beaux.



Veillé-je ? n'est-ce point un fantôme agréable  
Qu'à mon esprit séduit présente le sommeil ?  
    Quelle sève admirable  
A formé ces tilleuls dans le cours d'un Soleil ?  
Mais non : hier , du sein des campagnes voisines ,  
    Pris avec leurs racines ,  
Ils s'offrent mieux ici dans toute leur beauté.  
Le siècle de LOUIS eut encor l'avantage  
    D'enseigner à notre âge  
Le secret de jouir , le jour qu'on a planté.



Pour former ces canaux , que de sources naissantes !...  
Mais quel bruit tout-à-coup ! quel spectacle enchanteur !  
    Quelles eaux jaillissantes  
Des chênes orgueilleux égalent la hauteur !  
A l'aspect surprenant de ces gerbes liquides ,  
    De ces lances humides ,  
Qu'à la fois vers le Ciel vomissent ces tuyaux ,  
On diroit qu'en sortant de sa prison profonde ,  
    La Nymphé de cette onde  
Dans les airs qu'elle fend , voudroit rouler ses eaux.



Dans ces riants bosquets où , d'une voix touchante  
Racontant son injure & son triste destin ,  
    Philomèle m'enchanté ,  
Je laisse aller mes pas , & je marche incertain.  
De cent chemins divers , confusion bizarre  
    Où l'œil même s'égare ,

Dois-je suivre ma route, ou ne le dois-je pas ?  
**PAYSAGES.** Avec étonnement, dans un si court espace,  
 Je me perds, je me lasse ;  
 \* Et moi-même je ris de mon propre embarras.



Mais à peine sorti de ce riant Dédale,  
 Ou suis-je heureusement conduit par le hasard ?  
 Pomone ici m'étale  
 Ses riches espaliers que dirige son art ;  
 La Déesse jadis, dans un terrain fertile  
 Contente d'être utile,  
 Sembloit presque ignorer le beau, le gracieux ;  
 Maintenant elle observe, avec plus d'industrie,  
 L'ordre & la symétrie,  
 Et, toujours libérale, elle charme mes yeux.



Que dis-je ? avec plus d'ordre, avec plus d'élégance,  
 Ne vois-je pas aussi plus de profusion ?  
 Solide récompense  
 Du soin, & plus encor de la réflexion.  
 Les Astres, les Saisons & les Feux de la terre,  
 Et les Sucs qu'elle enserme  
 Ont trouvé sous LOUIS d'heureux Observateurs ;  
 Et des arbres divers les passions secrètes  
 Ont eu des interprètes ;  
 Oui, comme leurs besoins les plantes ont leurs mœurs.





Par nos soins leurs rameaux, l'espoir d'une autre année ,  
Contre l'insecte vil trouvent un prompt secours ;

PAYSAGES.

Et par nous détournée ,  
Où l'attend le besoin , leur sève prend son cours ;  
Du faste ambitieux de leur touffu branchage ,  
Le retranchement sage  
En épargne à leurs troncs l'inutile entretien ;  
Et nous sçavons prescrire une juste mesure ,  
A l'ardente Nature ,  
Dont le prodigue effort nous serviroit moins bien.



Vertumne de nos jours, fameux Laquintinie ,  
De tes doctes leçons tel est l'heureux effet ;  
Ton merveilleux génie  
N'a laissé dans ton art, rien d'obscur, d'imparfait ;  
Dès long-temps amoureux d'un rameau plus utile ,  
Le Sauvageon stérile  
Endura les rigueurs d'un acier éprouvé ;  
Mais l'art qui lui montra cette adoption sage ,  
Dont il sçut l'avantage ,  
Tu l'as mieux fait connoître , & tu l'aurois trouvé.



O LOUIS ! c'est ainsi , graces à ton Empire ,  
Qu'on a vu nos jardins s'enrichir & s'orner ,  
Ton règne qu'on admire ,  
A la perfection devoit tout amener.

## PAYSAGES.

Pour toi Mars plus ardent força tous les obstacles,  
 Phébus fit des miracles;  
 Pallas fit voir les Arts au comble parvenus;  
 Et d'agréments nouveaux, pour te charmer la vue,  
 Pomone revêtuë,  
 Te valut des plaisirs jusqu'alors inconnus.

( *Discours Académiques.* )



**FIGURE**  
**III.** **O**UI, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la ville,  
 Et contr'eux la campagne est mon unique asyle;  
 Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?  
 C'est un petit village, ou plutôt un hameau  
 \* Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,  
 D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.  
 La Seine au pied des monts que son flot vient laver,  
 Voit du sein de ses eaux vingt isles s'élever,  
 Qui partageant son cours en diverses manières,  
 D'une rivière seule y forment vingt rivières:  
 Tous ses bords sont couverts de saules non-plantés,  
 Et de noyers souvent du passant insultés.  
 Le village au-dessus forme un amphithéâtre.  
 L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre;  
 Et, dans le roc qui cède & se coupe aisément,  
 Chacun sçait de sa main creuser son logement.  
 La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,  
 Se présente au-dehors de murs environnée;

Le Soleil en naissant la regarde d'abord ,  
Et le mont la défend des outrages du Nord.

---

---

 PAYSAGES.

( *BOILEAU ; Épître VI.* )



\* \* \* \* \*

CÔTEAUX rians y sont des deux côtés ,  
Côteaux non pas si voisins de la nue  
Qu'en Limosin , mais côteaux enchantés ;  
\* Belles maisons , beaux parcs & bien plantés ,  
Prés verdoyants dont ce pays abonde ,  
Vignes & bois , tant de diversités ,  
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.

*FIGURE*  
*III.*

Mais le plus bel objet , c'est la Loire sans doute ;  
On la voit rarement s'écarter de sa route ;  
Elle a peu de replis dans son cours mesuré ;  
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré ;  
C'est la fille d'Amphitrite ;  
C'est elle dont le mérite ,  
Le nom , la gloire & les bords  
Sont dignes de ces Provinces  
Qu'entre tous leurs plus grands trésors  
Ont toujours placé nos Princes :  
Elle répand son crystal  
Avec magnificence ;  
Et le jardin de la France  
Méritoit un tel canal.

( *LA FONTAINE ; Œuvres Posthumes.* )



## SOLITUDE.

## S O L I T U D E.

C O M M E des circonstances différentes exigent une différente parure , de même les différents sujets demandent un style différent : mais comme la variété des parures ne change rien au visage d'une personne ; la diversité du style ne change rien au caractère original d'un Auteur. On reconnoît aisément dans les premiers morceaux qui suivent, le style brillant & harmonieux de M. de Fénelon. Les portraits qui succèdent à ceux-ci demandoient un style simple, naïf, des couleurs suaves, des images douces & tranquilles ; aussi M. de Voltaire a-t-il déposé le Cothurne & la Trompette guerrière, pour prendre un ton plus doux, plus insinuant, & moins bruyant. On y voit cependant la fierté, la noblesse & le feu du Poète.



**H**ÉGÉSIPPE s'avance vers cette Grotte ; il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philoclès faisoit qu'il n'avoit, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte. \* Une natte de jonc grossière lui servoit de lit ; rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit ; il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, & en hiver de dattes & de figes seches ; une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit ; il n'avoit dans sa Grotte que les instruments nécessaires à la Sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire, en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

( *DE FÉNELON ; Télémaque, Livre XIV.* )



**J**E DEMEURAI presque pendant tout le siège de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette île déserte & sauvage, où je n'enten-

**SOLITUDE.**  
**FIGURE**  
**III.**

**FIGURE**  
**III.**

---

---

SOLITUDE.

dois que le bruit des vagues de la mer , qui se brisoient contre les rochers ; je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes ; de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches , à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher ; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé , & quelques habits déchirés dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang , & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là , abandonné des hommes , & livré à la colère des Dieux , je passois mon temps à percer de mes flèches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture , il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proie ; ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir. Il est vrai que les Grecs en partant me laissèrent quelques provisions , mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux ; cette vie , toute affreuse qu'elle est , m'auroit paru douce , loin des hommes ingrats & trompeurs , si la douleur ne m'eût accablé , & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi , disois-je , tirer

un homme de sa patrie comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, & puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil ! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes ! Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur : en effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement ; on n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, \* & on n'y peut espérer de société que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener ; ils craignoient la colère des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim ; je nourrissois une plaie qui me dévorait ; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

( DE FÉNELON ; *Télémaque*, Livre XV. )



NON LOIN de ce rivage, un bois sombre & tranquille,  
Sous des ombrages frais, présente un doux asyle ;  
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,  
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.

FIGURE  
III.

**SOLITUDE.** \* Une Grotte est auprès, dont la simple structure  
Doit tous ses ornements aux mains de la Nature :  
Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour ,  
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.  
Aux Humains inconnu , libre d'inquiétude ,  
C'est-là que de lui-même il faisoit son étude ;  
C'est-là qu'il regrettoit ses inutiles jours  
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.  
Sur l'émail de ces prés , au bord de ces fontaines ,  
\* Il fouloit à ses pieds les passions humaines ;  
Tranquille, il attendoit qu'au gré de ses souhaits ,  
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.  
Ce Dieu, qu'il adoroit , prit soin de sa vieillesse ;  
Il fit dans son désert descendre la sagesse ;  
Et , prodigue envers lui de ses trésors divins ,  
Il ouvrit à ses yeux le livre des Destins.  
Ce vieillard , au Héros que Dieu lui fit connoître ,  
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.  
Le Prince à ces repas étoit accoutumé ;  
Souvent sous l'humble toit du Laboureur charmé ,  
Fuyant le bruit des Cours , & se cherchant lui-même ,  
Il avoit déposé l'orgueil du Diadème.

( *M. DE VOLTAIRE ; Henriade, Ch. I.*  )



**FIGURE  
III.**

**D**ANS le fond d'un Vallon rustique,  
Entre deux champêtres côteaux  
De toutes parts entourés d'eaux ,  
s'élève un bâtiment antique ;

Des



Des prés s'étendent d'un côté ;  
 De l'autre avec art est planté  
 Un bois percé de vingt allées ;  
 Au milieu , roule en un canal  
 La masse des eaux rassemblées ,  
 Et fuit en nappes de crystal.

---



---

 SOLITUDE.


C'est là l'aimable solitude  
 Où d'un tranquile & doux loisir  
 Je goûte l'innocent plaisir,  
 Libre de toute inquiétude.  
 \* Avec le monde que j'ai fui,  
 S'est éloigné le sombre ennui.  
 J'ai vu les soucis disparaître ;  
 Et loin, ici , de tous chagrins ,  
 Loin des objets qui les font naître ,  
 Mes jours coulent toujours sereins.

( *DE VILLIERS ; Eloge de la Solitude.* )



QUAND pourrai-je , sage & tranquile ,  
 En ces lieux fixer mon séjour ,  
 Loin du tumulte de la Ville ,  
 Loin des embarras de la Cour ?  
 De Paris la vaste étendue ,  
 Ici , de loin , offre à la vue

FIGURE  
 XXV.

## SOLITUDE.

Un spectacle toujours charmant.  
 Que ce coup d'œil est agréable !  
 Que d'ici Paris est aimable !  
 Qu'il est beau dans l'éloignement !



Ici nul objet n'importune ;  
 Rien n'y révolte le bon-sens ;  
 Je ne vois point à la Fortune  
 Donner un mercenaire encens ;  
 Je ne sens point ma bile émue  
 Par l'incommode & triste vue  
 \* Des Sots que Paris applaudit ;  
 Des Fainéants qu'il autorise ,  
 Des faux Dévots qu'il canonise ,  
 Des Faquins qu'il met en crédit.



Ici nulle folle jeunesse  
 Ne vient, d'un visage hardi ,  
 Fièr de son impolitesse ,  
 Apporter un air étourdi ;  
 Je n'y vois point de l'homme en place ,  
 Sous un air sec , un fond de glace ,  
 Se hérissier la dignité ;  
 Où , pour paroître populaire ,  
 Soutenir mal le caractère  
 D'une sage & noble fierté.



Je ne vois en ces lieux paroître  
Du Sénat aucun Officier  
Que me déguise en Petit Maître,  
Un habit, un air cavalier ;  
Nul Abbé que me défigure  
Sa longue & blonde chevelure ;  
Nul Bourgeois tranchant du Seigneur ;  
Nul Pédant bouffi d'arrogance ;  
\* Nul Financier dont l'opulence  
Des temps insulte le malheur.

( *DE VILLIERS ; Sur le séjour de Sacy.* )

SOLITUDE.



V I E  
CHAMPÊTRE

## V I E C H A M P Ê T R E.

IL FAUT du vrai pour plaire à l'imagination , mais elle n'est pas toujours difficile à contenter ; il ne lui faut souvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une chose , mais montrez-la-lui vivement , elle ne s'apercevra pas que vous lui cachez l'autre ; c'est ce qu'on peut voir dans les descriptions suivantes de la *Vie Champêtre*. L'agréable illusion qu'on produit dans l'esprit du Lecteur consiste à ne montrer que le repos , la tranquillité , l'agréable variété , l'innocence & la douceur d'une pareille vie , & à lui déguiser l'ennui , le dégoût où l'on est souvent exposé par la solitude excessive , par la rigueur des saisons , par la rusticité de ceux qui peuplent les campagnes. Cet art de ne montrer que le côté agréable en cachant le côté disgracieux , est très-nécessaire aux Poètes & aux Orateurs ; & l'on en trouve ici de très-beaux modèles.



**M**A VOIX avoit une harmonie divine ; je me sentoïſ ému & comme hors de moi-même , pour chanter les graces dont la Nature a orné la Campagne ; nous paſſions les jours entiers & une partie des nuits à chanter enſemble : tous les Bergers , oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux , étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi , pendant que je leur donnois des leçons ; il ſembloit que ces déferts n'euffent plus rien de ſauvage ; tout y étoit doux & riant ; la politeſſe des habitants ſembloit adoucir la terre : nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce Temple d'Apollon où Termofiris étoit Prêtre ; les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu..... Nous faiſions un feſtin champêtre ; nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres & de nos brebis que nous avions ſoin de traire nous-mêmes , avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains , tels que les dattes , les figues & les raiſins ; nos ſièges étoient les gazons ; nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des Palais des Rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers , c'eſt qu'un jour un Lion affamé vint ſe jeter ſur mon troupeau ; déjà il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma hou-

V I E  
CHAMPÊTRE  
*FIGURE*  
III.

V I E  
CHAMPÊTRE

lette ; je m'avance hardiment ; \* le Lion hériffe sa crinière , me montre ses dents & ses griffes , ouvre une gueule sèche & enflammée ; ses yeux paroissent pleins de sang & de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue ; je le terrasse ; la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu , selon la coutume des Bergers d'Egypte , l'empêcha de me déchirer : trois fois je l'abattis , trois fois il se releva ; il pouffoit des rugissements qui faisoient retentir toutes les forêts ; enfin je l'étouffai entre mes bras ; & les Bergers , témoins de cette victoire , voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

( *DE FÉNELON ; Télémaque , Livre II.*  )



*FIGURE* **P** *III.* **L**US les Laboureurs ont d'enfants , plus ils sont riches , si le Prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfants , dès leur plus tendre jeunesse , commencent à les secourir : les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres , qui sont plus avancés en âge , mènent déjà les plus grands troupeaux ; enfin les plus âgés labourent avec leur père : cependant la mère prépare un repas simple à son époux , à ses chers enfants & à toute la famille qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches & ses brebis ,

& on voit couler des ruisseaux de lait ; elle fait un grand feu , autour duquel toute la famille innocente & paisible prend plaisir à chanter , tous les soirs , en attendant le doux sommeil ; elle prépare des fromages , des châtaignes & des fruits , conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir..... Le Laboureur rentre avec sa charrue , & ses bœufs fatigués marchent le cou penché , d'un pas lent & tardif , malgré l'aiguillon qui les presse ; tous les maux du travail finissent avec la journée. \* Les pavots , que le sommeil , par l'ordre des Dieux , répand sur la terre , apaisent tous les noirs soucis par leurs charmes , & tiennent toute la Nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition , sans défiance , sans artifice , pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joie innocente !

( DE FÉNELON ; *Télémaque* , Livre XII. )



EN S'AVANÇANT le long du fleuve , Sophronime vit une maison simple & médiocre , mais d'une architecture agréable , avec de justes proportions ; il n'y trouva ni marbre , ni or , ni argent , ni ivoire , ni meubles de pourpre ; tout y

O iv

V I E  
CHAMPÊTRE

FIGURE  
III.

---

V I E  
CHAMPÊTRE

étoit propre & plein d'agrément & de commodité, fans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis vert ; les jardins n'étoient point vastes ; on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes ; \* aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre, leur mère, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du Soleil. Ils entrèrent dans une salle, où ils firent un doux repas des mets que la Nature fournissoit dans les jardins, & on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va acheter si loin & si chèrement dans les villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit soin de traire pendant qu'il étoit Berger chez le Roi Admette ; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique. Il y avoit des légumes du jardin, & des fruits qu'on venoit de cueillir ; un vin plus délicieux que le nectar couloit des grands vases dans des coupes ciselées.

(DE FÉNELON ; *Télémaque.*)





**J**OIE PARFAITE, joie sans mélange, où êtes-vous donc ? Dans ces campagnes où la terre laisse arracher ses moissons à des mains laborieuses, à qui elle ne promet de nouveaux présents, qu'en leur promettant de nouvelles peines : dans ce repas rustique, dans ces fruits arrosés des larmes & des sueurs de ces hommes innocents, leurs cœurs vuides & altérés s'ouvrent aux plaisirs ; \* la Nature leur épargne la peine de réfléchir & de raffiner, pour y trouver des attraits. La première superficie les touche : eh ! peut-être tous les plaisirs n'ont-ils que cette superficie, cette fleur si-tôt fanée, cette pointe si promptement émoussée.

( M. Ror. )



**O** BIENHEUREUX celui qui peut de sa mémoire Effacer pour jamais tout vain espoir de gloire, Et bannir de son cœur le monde & ses plaisirs ! Heureux qui, séparé de la foule importune, Vivant dans sa maison content de sa fortune, A, selon son pouvoir, mesuré ses desirs !



Il laboure le champ que labouroit son père ;  
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère  
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;  
Il voit sans intérêts la mer grosse d'orages,  
Et n'observe des vents les sinistres présages,  
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.



V I E  
CHAMPÊTRE  
FIGURE  
X X V.

FIGURE  
X X V.

**V I E**  
**CHAMPÊTRE**

\* Roi de ses passions, il a ce qu'il desire ;  
Son fertile domaine est son petit Empire ;  
Sa cabane est son Louvre & son Fontainebleau ;  
Ses champs & ses jardins sont autant de Provinces ;  
Et, sans porter envie à la pompe des Princes ,  
Il est content chez lui de les voir en tableau.



Il voit de toutes parts prospérer sa famille ,  
La javèlle à plein poing tomber sous sa faucille ,  
Le Vendangeur ployer sous le faix des paniers ;  
Il semble qu'à l'envi des fertiles montagnes ,  
Les humides vallons & les grasses campagnes ,  
S'efforcent à remplir sa cave & ses greniers.



Il coule sans chagrin les jours de sa vieillesse ,  
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse  
A vu dans le berceau ses bras emmaillorés ;  
Il tient par les moissons registre des années ,  
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées ,  
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.



Il ne va pas fouiller aux terres inconnues ,  
A la merci des vents & des ondes chenues ,  
Ce que Nature avare a caché de trésor ;  
Il ne recherche point, pour honorer sa vie ,  
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie ,  
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

( RACAN. )



TROIS FOIS heureuse la campagne  
Où l'Homme, exempt de passion,  
Ne connoît ni l'ambition,  
Ni la fureur qui l'accompagne !  
Où jamais sa coupable main  
\* Ne s'arma d'un fer inhumain,  
Pour avoir place dans l'Histoire ;  
Où tranquille dans ses foyers,  
Il méprise la folle gloire  
De cueillir de sanglants lauriers !



Se bornant au bien de ses pères,  
Il ignore l'art assassin  
De s'autoriser au larcin  
Par des avances usuraires :  
On ne voit point sa vanité,  
Le parant d'un titre acheté,  
Lui faire oublier sa naissance ;  
Et, regorgeant de biens pillés,  
\* Insulter par son opulence  
Les peuples qu'il a dépouillés.



Jamais sous son humble chaumière  
Il ne voit les soins voltiger,  
Ni la triste peur l'assiéger ;  
Tranquille il ferme la paupière ;

V I E  
CHAMPÊTRE  
FIGURE  
XXIV.

---

V I E  
CHAMPÊTRE

Et, jouissant d'un doux sommeil,  
Il ne craint point qu'à son réveil  
Un plaideur vienne le surprendre,  
Et que, l'assignant sans délais,  
Il l'oblige pour se défendre,  
De courir en hâte au Palais.



Affranchi de la complaisance  
Où nous asservissent les Grands ;  
Exempt des devoirs différents  
D'une incommode bienveillance ;  
Dans son heureuse obscurité,  
Rien n'enchaîne sa liberté.  
Toujours tout entier à lui-même ,  
Qu'aisément l'homme ainsi caché ,  
S'élève vers l'Etre suprême ,  
Et se dégage du péché !  
( *DE VILLIERS ; Eloge de la Solitude.* )



FIGURE  
III.

ECHAPPÉ de votre hermitage,  
Et sur ce fortuné rivage  
Porté par les songes légers,  
Voyez la nouvelle parure  
Dont s'embellissent ces vergers.  
Elève ici de la Nature ,  
L'Art lui prêtant ses soins brillants ,  
Y forme un temple de verdure  
A la Déesse des talents.

Sortez du sein des violettes ,  
Croissez feuillages fortunés ;  
Couronnez ces belles retraites ,  
Ces détours , ces routes secrettes ,  
Aux plus doux accords destinés.  
Ma Muse pour vous attendrie ,  
D'une charmante rêverie  
Subit déjà l'aimable loi ;  
Les bois , les vallons, les montagnes ,  
Toute la scène des campagnes  
Prend une ame & s'orne pour moi.  
Aux yeux de l'ignare Vulgaire ,  
Tout est mort , tout est solitaire :  
Un bois n'est qu'un sombre réduit ;  
Un ruisseau n'est qu'une onde claire ;  
Les zéphyr ne font que du bruit :  
Aux yeux que Calliope éclaire  
Tout brille , tout pense , tout vit.  
Ces ondes tendres & plaintives ;  
Ce sont des Nymphes fugitives  
Qui cherchent à se dégager  
De Jupiter pour un Berger.  
Ces fougères sont animées ;  
Ces fleurs qui les parent toujours ,  
Ce sont des Belles transformées ;  
Ces papillons sont des Amours.

\* \* \* \* \*

Loin du tumulte qu'il abhorre ,  
Le plaisir, avec chaque Aurore ,

---

V I E  
CHAMPÊTRE

---

Renaît sur ces vallons chéris.  
Des guirlandes de la Jeunesse  
\* Les ris couronnent la sagesse;  
La sagesse enchaîne les ris;  
Et pour mieux varier sans cesse  
L'uniformité du loisir,  
Un goût, guidé par la finesse,  
Vient unir les arts au plaisir.

\* \* \* \* \*

Que l'insipide symétrie  
Règle la ville qu'elle ennuie ;  
Que les temps y soient concertés,  
Et les plaisirs même comptés.  
La mode, la cérémonie,  
Et l'ordre & la monotonie,  
Ne sont point les Dieux des hameaux.  
Au poids de la triste satire,  
On n'y pèse point tous les mots,  
Et si l'on doit blâmer ou rire,  
Tout ce qui plaît vient à propos,  
Tout y fait des plaisirs nouveaux.....  
Oui, chez ces Bergers, sous ces hêtres  
J'ai vu dans la frugalité,  
Les dépositaires, les maîtres  
De la douce félicité ;  
\* J'ai vu dans les fêtes champêtres,  
J'ai vu la pure volupté

Descendre ici sur les cabanes ,  
Y répandre un air de gâité ,  
De douceur & de vérité ,  
Que n'ont point les plaisirs profanes  
Du luxe & de la dignité.....  
Feuillage antique & vénérable ,  
Temple des Bergers de ces lieux ,  
Orme heureux , monument durable  
De la pauvreté respectable ,  
Et des amours de leurs Aïeux ;  
O toi , qui depuis la durée  
De trente lustres révolus ,  
Couvres de ton ombre sacrée  
Leurs danses , leurs jeux ingénus ,  
Sur ces bords , depuis ta jeunesse  
Jusqu'à cette verte vieillesse ,  
Vis-tu jamais changer les mœurs ?  
Et la félicité première ,  
Fuir devant la fausse lumière  
De mille brillantes erreurs ? .....  
Au chêne , au cèdre fastueux  
Laisse les tristes avantages  
D'orner des palais somptueux ;  
Les lambris couvrent les faux Sages ,  
Tes rameaux couvrent les heureux ;  
Tandis qu'instruit par la droiture  
Et par la simple vérité ,  
Mon esprit toujours enchanté ,  
Pénètre au sein de la nature ,  
Et s'y plonge avec volupté.  
Hélas ! par une loi trop dure ,

---

V I E  
CHAMPÊTRE

---

Poussé vers l'éternelle nuit,  
 Le plaisir vole, le temps fuit, .....  
 Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,  
 Les bienfaisances inflexibles,  
 Revendiquant leurs tristes droits,  
 Viendront profaner cet asyle,  
 Et, nous arrachant de ces bois,  
 Nous replongeront pour six mois  
 Dans l'affreux cahos de la Ville,  
 Et dans cet éternel fracas  
 De riens pompeux & d'embarras.  
 \* \* \* \* \*  
 Dès qu'entraînés par l'habitude  
 Au séjour de la multitude,  
 Nous aurons quitté ce canton,  
 Chez un élève d'Uranie,  
 Entre les fleurs & l'ambrosie,  
 Entre Démocrite & Platon,  
 De ta vertu toujours unie,  
 Nous irons prendre des leçons,  
 Et t'en donner de la folie  
 Que la bonne Philosophie  
 Permet à ses vrais nourrissons;  
 \* \* \* \* \*  
 D'une ville tumultueuse  
 Nous adoucirons le dégoût.  
 \* La raison est par-tout heureuse,  
 Le bonheur du sage est par-tout.

( M. GRESSET ; Epître au P. Bougeant. )



DANS



DANS ces longs promenoirs qu'un si bel art varie,  
Errants à l'aventure, exempts de passion,  
Nous faisons succéder l'aimable rêverie  
Aux douceurs que fournit la conversation.  
On ne connoît ici ni règle ni contrainte;  
Ainsi que des moments nous y passons les jours;  
Et si nous y formons quelque légère plainte,  
C'est que pour nos plaisirs les soleils sont trop courts.  
Lorsque le blond Phœbus, dans la mer d'Hespérie,  
Se plonge dans les flots où sa clarté périt;  
En cercle autour du feu, la fine raillerie  
Épanouit le cœur & réveille l'esprit.  
Tantôt sur le bas style, & volant terre à terre,  
A parer aussi prompts comme on l'est à porter,  
Nous faisons l'un à l'autre une galante guerre,  
Où chacun s'étudie à se déconcerter.  
\* Épuisés d'entretiens, une guerre nouvelle,  
Les cartes à la main nous rend tous ennemis;  
Sur le moindre incident nous entrons en querelle,  
Et, le jeu terminé, nous demeurons amis.  
Fatigués de plaisirs plus qu'assouvis encore,  
Nous livrons au sommeil nos yeux appesantis;  
On dort dans de beaux lits au-delà de l'Aurore,  
Où les songes qu'on fait font des songes d'Atys.  
Venez donc profiter du doux air qu'on respire  
Dans ce Palais charmant des Graces ennobli;  
Où par mille agréments que je ne puis décrire,  
Nous passons sans mourir le consolant oubli.

( PAVILLON ; Œuvres diverses. )

II. Partie.

P

V I E  
CHAMPÊTRE  
FIGURE  
III.

V I E  
CHAMPÊTRE  
FIGURE  
XVIII.

**R**ENONCEZ pour un temps aux travaux de Thémis ;  
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure ,  
Et ces bois paternels où l'art humble & soumis  
\* Laisse encor régner la nature.



Les Hyades, Vertumne, & l'humide Orion ,  
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses ;  
Et Bacchus, échappé des fureurs du Lion ,  
Songe à vous tenir ses promesses.



O rivages chéris ! vallons aimés des Cieux ,  
D'où jamais n'approcha la tristesse importune ,  
Et dont le possesseur tranquille & glorieux  
\* Ne rougit point de sa fortune !



Trop heureux qui , du champ par ses pères laissé ,  
Peut parcourir au loin les limites antiques ,  
Sans redouter les cris de l'Orphelin chassé  
Du sein de ses Dieux domestiques.



Sous des lambris dorés, l'injuste ravisseur  
Entrerient le vautour dont il est la victime ;  
Combien peu de mortels connoissent la douceur  
D'un bonheur pur & légitime !



Jouïſſez en repos de ce lieu fortuné ;  
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;  
\* Et des ſoucis affreux le ſouffle empoifonné  
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.



Pan , Diane , Apollon , les Faunes , les Sylvains  
Peuplent ici vos bois , vos vergers , vos montagnes :  
La ville eſt le ſéjour des profanes humains ;  
Les Dieux règnent dans les campagnes.



C'eſt-là que l'Homme apprend leurs myſtères ſecrets ,  
Et que , contre le fort munifiant ſa foibleſſe ,  
Il jouit de lui-même , & ſ'abreuve à longs traits  
Dans les ſources de la ſageſſe.



C'eſt-là que ce Romain , dont l'éloquente voix  
D'un joug preſque certain ſauva ſa République ,  
Fortifioit ſon cœur dans l'étude des loix  
Et du Lycée & du Portique.



Libre des ſoins publics qui le faiſoient rêver ,  
Sa main du Conſulat laiſſoit aller les rênes ;  
Et , courant à Tuſcule , il alloit cultiver  
Les fruits de l'école d'Athènes.

(*ROUSSEAU ; Ode III, Livre 2. )*



V I E  
CHAMPÊTRE  
FIGURE  
XVIII.

VOUS IREZ donc revoir , mais pour peu de journées,  
Ces fertiles jardins , ces rivages si doux  
Que la nature & l'art , de leurs mains fortunées,  
Prennent soin d'embellir pour vous.



Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître ;  
Vous verrez le Soleil , cultivant leurs trésors,  
Se lever le matin , & le soir disparaître ,  
Sans sortir de leurs riches bords.



Tantôt vous tracerez la courbe de votre onde ;  
Tantôt d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux ,  
Vous ferez remonter leur sève vagabonde ,  
Dans de plus utiles rameaux.



Souvent d'un plomb subtil que le salpêtre embrase ,  
Vous irez insulter le Sanglier glouton ;  
Ou , nouveau Jupiter , faire aux oiseaux du Phasé  
Subir le sort de Phaéton.



O doux amusements ! ô charme inconcevable  
A ceux que du grand monde éblouit le cahos !  
\* Solitaires vallons , retraite inviolable  
De l'innocence & du repos.

( ROUSSEAU ; Ode VII , Liv. 3. )



## V I L L E S.

## VILLES.

IL N'EST PAS toujours sûr , & jamais il n'est aisé d'imiter un Grand-homme ; on voit néanmoins ici quelqu'un qui l'a fait avec succès. Dans les Descriptions poétiques que M. de Fénelon a faites de la *Ville* de Tyr , il n'a rien omis , ni de sa situation , ni de son commerce , ni du caractère des habitants. Un jeune Auteur , dans *les Aventures d'Ulysse* , en a fait autant en décrivant la *Ville* de Bordeaux , sa patrie : les campagnes qui l'environnent , le fleuve qui l'embellit , l'abord des étrangers qui l'enrichissent , tout est peint dans le même goût ; il a suivi son modèle , en faisant sa narration de certains traits instructifs & intéressants. *Je n'y voyois pas* , dit M. de Fénelon , *des hommes oisifs & curieux qui vont chercher des nouvelles dans la Place publique. Ils y répandent* , dit le jeune Auteur , en parlant des commerçants qui remplissent le port , *un bruit confus qui n'a*

*rien de lugubre, & qui cause au contraire à l'ame*  
 VILLES. *une émotion agréable.*



**FIGURE** **J**'ADMIROIS l'heureuse situation de cette grande  
**III.** ville qui est au milieu de la mer, dans une Isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui se touchent presque; enfin par la douceur de son climat, car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du Midi: elle est rafraîchie par le vent du Nord qui souffle du côté de la mer..... Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce: elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de Navires; & ces Navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce; & leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de

tous côtés le fin lin d'Egypte , & la pourpre Ty-  
rienne deux fois teinte , d'un éclat merveilleux : VILLES.  
cette double teinture est si vive , que le temps ne  
peut l'effacer ; on s'en sert pour des laines fines  
qu'on rehausse d'une broderie d'or & d'argent.  
Les Phéniciens ont le commerce de tous les peu-  
ples jusqu'au détroit de Gades ; & ils ont même  
pénétré dans le vaste Océan qui environne toute  
la terre : ils ont fait aussi de longues navigations  
sur la mer rouge ; & c'est par ce chemin qu'ils  
vont chercher dans des Isles inconnues , de l'or ,  
des parfums & divers animaux qu'on ne voit point  
ailleurs. Je ne pouvois rassasier mes yeux du  
spectacle magnifique de cette grande ville où tout  
étoit en mouvement ; \* je n'y voyois point , com-  
me dans les villes de la Grece , des hommes oisifs  
& curieux qui vont chercher des nouvelles dans  
la Place publique , ou regarder les étrangers qui  
arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à  
décharger leurs vaisseaux , à transporter leurs mar-  
chandises , ou à les vendre , à ranger leurs maga-  
sins , & à tenir un compte exact de ce qui leur  
est dû par les négociants étrangers ; les femmes  
ne cessent jamais de filer les laines , ou de faire  
des desseins de broderie , ou de ployer les riches  
étoffes. ( *DE FÉNELON ; Télémaque , Livre III.* )



VILLES.  
FIGURE  
III.

LORSQUE nous arrivâmes sur le port, je ne pus refuser mon admiration à tout ce qui frappa ma vue. Ce port forme un croissant d'une étendue immense, dans l'enceinte duquel s'élève en tout temps une forêt de mâts de Navires sur un fleuve large & profond, qui prend sa source loin de-là dans de hautes montagnes riches en pâturages & en mines de marbre & de métaux; de petits grains d'or roulent avec le sable qu'entraîne ce fleuve dans son cours majestueux; ses bords chéris de Bacchus & de Cérès sont des plus fertiles. La ville, par son heureuse position, met les vaisseaux à couvert des vents mutins & orageux; elle étale la magnificence de ses bâtimens d'une pointe du croissant à l'autre. Le rivage opposé est revêtu d'une charmante verdure, au travers de laquelle on distingue de belles maisons de campagne où les citoyens vont passer les jours tempérés de l'Automne. Comme la plupart d'entr'eux s'appliquent au commerce, on les voit accourir en foule sur le port; \* ils y répandent par leur activité un bruit confus qui n'a rien de lugubre, & qui cause au contraire à l'ame une émotion agréable. Là, sont des milliers de matelots, occupés sans relâche à agréer & charger les Navires, ou à en retirer les marchandises qu'on transporte dans de vastes magasins, d'où elles passent chez les nations étrangères. (*Aventures d'Ulysse, Livre III.*)



IV. L'EAU.

EAU.

L'EAU EN GÉNÉRAL.

TOUT LE MONDE convient qu'il règne dans les écrits de M. de Fénelon un goût exquis, une diction pure, une élégance & un esprit qui rendent précieux tout ce qu'il manie : cependant qu'on y fasse attention, & l'on verra que par-tout, & principalement dans le morceau qui suit, tout est naturel ; rien n'est forcé ; rien n'est outré. Ces couleurs si riches & si éclatantes sont des couleurs prises dans la nature même ; il est vrai qu'elles sont placées avec un art merveilleux ; mais on n'y voit ni affectation ni profusion d'esprit ; tout est pris dans le fond de la matière qu'il traite.



REGARDONS maintenant ce qu'on appelle l'Eau. C'est un corps liquide, clair & transparent : d'un côté il coule, il échappe, il s'enfuit ; de l'autre il prend toutes les formes des corps qui l'environ-

FIGURE  
XXV.

E A U.

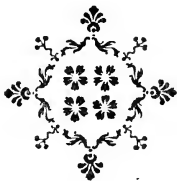
nent , n'en ayant aucune par lui-même. Si l'Eau étoit un peu plus raréfiée , elle deviendrait une espèce d'air ; toute la face de la terre seroit sèche & stérile ; il n'y auroit que des animaux volatiles ; nulle espèce d'animal ne pourroit nager ; nul poisson ne pourroit vivre ; il n'y auroit aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a sçu épaisir l'Eau , en subtilisant l'air , & distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides ? Si l'Eau étoit un peu plus raréfiée , elle ne pourroit plus soutenir ces prodigieux édifices flottants , qu'on nomme *Vaisseaux* ; les corps les moins pesants s'enfonceroient d'abord dans l'Eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties , & un degré si précis de mouvement , pour rendre l'Eau si fluide , si insinuante , si propre à échapper , si incapable de toute consistance , & néanmoins si forte pour porter , & si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses ? Elle est docile ; l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval sur la pointe des racines ; il la distribue comme il lui plaît ; il l'élève sur les montagnes escarpées , & se sert de son poids pour lui faire faire des chûtes qui la font remonter autant qu'elle est descendue ; mais l'homme , qui mène les Eaux avec tant d'empire , est à son tour mené par elles. L'Eau est une des plus grandes

forces mouvantes que l'homme sçache employer, pour suppléer à ce qui lui manque dans les Arts les plus nécessaires, par la petitesse & par la foiblesse de son corps; mais ces Eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes & d'y demeurer long-temps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tomboient tout-à-coup par grosses colonnes d'Eau, rapides comme des torrents, ils submergeroient & détruiroient tout dans l'endroit de leur chute; & le reste des terres demeureroit aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, & ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distiloit par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes, qu'elles suppléent au défaut de la pluie; & qu'en d'autres pays (tels que les bords du Nil & du Gange) l'inondation régulière des fleuves en certaines saisons, pourvoit à point nommé aux besoins des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles. Ainsi l'Eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; & celui qui nous a donné ce corps fluide, l'a distribué avec soin

---

E A U.

**E A U.** sur la terre , comme les canaux d'un jardin. Les Eaux tombent des hautes montagnes où leurs réservoirs sont placés ; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les Rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser ; elles vont enfin se précipiter dans la mer , pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. \* Cet Océan , qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation , est au contraire le rendez-vous de tous les peuples qui ne pourroient aller par terre d'un bout du monde à l'autre , qu'avec des fatigues , des longueurs & des dangers incroyables. ( *DE FÉNELON ; Existence de Dieu , Sect. XIII.* )



## L A M E R.

MER.

## LA MER EN GÉNÉRAL.

SI LE STYLE simple convient à la Prose, sur-tout lorsqu'on ne fait qu'un détail ou une énumération, le style doit être beaucoup varié & plus figuré dans la Poésie, lorsqu'elle entreprend de retracer de grands spectacles, tels que ceux que présente la *Mer* ; on peut le voir dans les portraits suivans. Les plus grandes figures, & de mots & de pensées, y sont employées avec succès ; le style simple éclaire l'esprit, mais n'émeut pas l'imagination. C'est pourquoi, comme l'Orateur a recours aux figures pour convaincre & pour ébranler, le Poète emploie le même artifice, pour frapper, étonner & transporter, pour ainsi dire, le Lecteur dans les temps & sur les lieux où s'est passé l'évènement qu'il dépeint.



**MER.** **ET** TOI, dont le courroux veut engloutir la terre,  
**FIGURE** Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?  
**XVIII.** Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;  
 \* La rage de tes flots expire sur tes bords.  
 Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice,  
 Sur ton perfide sein va chercher son supplice.  
 Hélas ! près de périr, t'adressent-ils leurs vœux ?  
 Ils regardent le Ciel, secours des malheureux ;  
 La nature qui parle en ce péril extrême,  
 Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême ;  
 Hommage que toujours rend un cœur effrayé  
 Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

( *M. RACINE* ; Poème de *la Religion*, Ch. I. )



**FIGURE**  
**X.**

**D**ANS ton calme & dans tes orages,  
 Au Souverain qui te forma,  
 Et dans tes bords te renferma,  
 Tu rends, vaste Océan, d'éclatants témoignages.  
 Là, prévenant l'effet d'un repos corrupteur,  
 Sa main, d'un sel conservateur,  
 A muni sagement la lenteur de ton onde ;  
 Ici, son bras t'enchaîne. Effrayant, courroucé,  
 \* Tu viens briser tes flots, prêts d'engloutir le monde,  
 Contre le grain de sable où son ordre est tracé.



Ton onde , constamment docile ,  
Qu'une active & douce chaleur  
Elève en subtile vapeur ,

---

M E R.

S'affranchit de ce sel désormais inutile ,  
S'étend dans l'Atmosphère , & , prompt à s'épancher  
Dans les entrailles du rocher ,  
En ruisseaux , en torrents , s'échappe des montagnes ;  
Ainsi vous vous formez par un cercle éternel ,  
Fleuves qu'un cours utile aux cités , aux campagnes ,  
Vient enfin réunir dans le sein maternel.

(Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1741.)



VASTE OCÉAN , lien de l'un & l'autre monde ,  
Un sel indéfectible a conservé ton onde ;  
\* Tes humides enfants , ces citoyens féconds ,  
Se livrent des combats dans tes gouffres profonds.  
Mais j'entrevois par-tout la divine Sagesse ;  
Si l'un a plus de force , un autre a plus d'adresse ;  
D'intrépides Colombes abandonnent le port ;  
Sur un frêle vaisseau bravant les flots , la mort.  
Cette amante du Pôle , une aiguille sçavante  
Les guide , sans erreur , sur la vague écumante ;  
Attentifs à leurs jours , les feux du Firmament  
Sont garants de la foi de l'humide élément.  
Le Marchand enrichi par un heureux échange ,  
Fait couler dans nos murs & l'Hydaspe & le Gange.  
Si la Mer réglément vient inonder nos bords ,  
C'est pour nous apporter de renaissans trésors.

FIGURE  
XVIII.

**M E R.** L'onde terrible fuit ; notre délicatesse  
Recherche avidement les mets qu'elle nous laisse.  
( *Le R. P. CHABAUD ; Epître à M. Pluche.*  )



**FIGURE XVIII.** **I**L REMPLIT du cahos les abîmes funèbres ;  
Il affermit la terre & chassa les ténèbres ;  
Les eaux couvroient au loin les rochers & les monts ;  
Mais , au bruit de sa voix , les ondes se troublèrent ,  
Et soudain s'écoulèrent  
Dans leurs gouffres profonds.



Les bornes qu'il leur a prescrites  
Sçauront toujours les resserrer ;  
Son doigt a tracé les limites  
Où leur fureur doit expirer ;  
La Mer dans l'excès de sa rage ,  
Se roule en vain sur le rivage  
Qu'elle épouvante de son bruit ;  
\* Un grain de sable la divise ;  
L'onde écume ; le flot se brise ,  
Reconnoît son maître & s'enfuit.

( *M. LE FRANC ; Ode VIII, Livre 1.* )



**FIGURE XVIII.** **S**UR les ondes mugissantes  
Nous osons aux vents mutins  
Aux tempêtes menaçantes  
Abandonner nos destins !

Ciel ,



Ciel, en vain ta prévoyance  
A mis une borne immense  
Pour arrêter les mortels !  
\* Ils ont franchi ces barrières ;  
Ils ont porté leurs bannières  
Où tu n'avois point d'autels.



Ah ! si, battu de l'orage ,  
Dans ces gouffres je péris ,  
Que d'un aveugle courage  
Je recevrai bien le prix !  
Espoir trompeur qui me flatte ,  
Me réponds-tu des Pirates ,  
Des fougueux Autans, des flots ?  
Peut-être déjà s'apprête.....  
Eh ! quelle crainte m'arrête ?  
Ne craignons que le repos.



L'Océan, plus redoutable ,  
Faisoit trembler nos François ,  
Avant le règne admirable  
D'un Roi, le plus grand des Rois ;  
Lorsque du vaste Empirée  
La veûte presque ignorée  
N'offroit qu'un foible secours ;  
Et qu'en leurs cartes peu sûres ,  
Nos incertains Palinures  
Se démentoient tous les jours.



---

M E R.

O LOUIS , sous ton Empire ,  
 Nos yeux , pleinement ouverts ,  
 Dans les Astres ont sçu lire  
 D'autres routes sur les Mers.  
 L'œuil fixé sur la bouffole ,  
 Par nous des degrés du Pôle ,  
 Le nombre exact est compté ;  
 Et , du plus haut de leurs sphères ,  
 Des feux cachés à nos pères ,  
 Nous transmettent leur clarté.



Le père affreux des orages ,  
 Confus , regrette ces temps  
 Dont jadis par cent naufrages  
 Il marquoit tous les instants.  
 Le Nocher , sans épouvante ,  
 Rit de la rage impuissante  
 Des fougueux tyrans de l'air ;  
 \* Et , sûr de son art suprême ,  
 Craint moins Neptune lui-même ,  
 Que Vulcain ou Jupiter.



Je cours au port avec joie ;  
 Je m'arrache aux miens ; je parts.  
 Que la voile se déploie ;  
 Appellons Eole & Mars ;  
 Nous sommes , pour notre gloire ,  
 Ce peuple que la victoire

Suivit aussi sur les eaux ;  
Cent fois, y pleurant ses pertes,  
L'ennemi les vit couvertes  
Des débris de ses vaisseaux.



Est-il climat si sauvage  
De nos aïeux ignoré,  
Où, porté de plage en plage,  
Notre nom n'eût pénétré ?  
Quand nos exploits maritimes  
Nous eurent vengés des crimes  
Et d'Alger & de Tunis ;  
Quand des Mers les plus lointaines,  
Nos voisins par nos DUQUESNES  
Eurent presque été bannis.



\* \* \* \* \*



Reçois mes vœux, Dieu de l'onde ;  
Je renonce à mon retour ,  
Si je n'achève du monde ,  
Sur ses flots, le vaste tour.  
Triomphant de la fortune ,  
Je veux, par l'autre Neptune ,  
A mon foyer revenir ;  
LOUIS a levé l'obstacle ;  
\* Les deux Mers, par un miracle ,  
LOUIS a sçu les unir.

( M. l'Abbé SÉGUY. )

\* \* \* \* \*

**MER.** **C**E VASTE amas de flots, ce superbe élément,  
**FIGURE** De l'aveugle fortune image naturelle ;

**III.** Comme elle séduisant, & perfide comme elle ;

\* Asyle des forfaits, noir séjour des hasards ;

Théâtre dangereux du commerce de Mars ;

Des plus rares trésors source avare & féconde,

Et l'Empire commun de tous les Rois du monde.

( *M. LE FRANC ; Voyage de Languedoc.* )



LA MER EN FUREUR,  
OU, TEMPÊTE. TEMPETE.

LES IMAGES suivantes sont très-utiles , parce qu'offrant le même objet , elles le montrent traité avec une grande diversité ; diversité d'autant plus remarquable , qu'elle ne consiste ni dans la différence des situations , ni dans la différence des pensées ; rien n'est distingué que par le choix des expressions & la variété du style. Les deux morceaux de M. de Crébillon , font voir comment un Auteur peut traiter deux fois avec succès la même chose , sans se copier. On voit dans l'un & dans l'autre un style qui se nuance & se varie sans cesse ; qui , par des tours toujours nouveaux , met avec vérité tous les objets dans les jours qui leur conviennent ; qui se proportionne à tout ce qu'il faut peindre & exprimer ; qui tient continuellement en haleine , & qui subjugué l'attention & l'admiration du Spectateur ou du Lecteur.



TEMPÊTE.  
FIGURE  
II.

UNE SOUDAINNE tempête troubla le Ciel & la mer ; \* les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles ; les ondes noires battoient les flancs du Navire qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées ; tantôt la mer sembloit se dérober sous le Navire , & nous précipiter dans l'abîme ; nous appercevions auprès de nous des rochers contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ouï dire souvent à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaisirs manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables , que des regrets sur les délices de la vie , que de vaines promesses aux Dieux pour leur faire des sacrifices , si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres , ni pour les faire : il me parut que je devois , en sauvant ma vie , sauver celle des autres ; je pris le gouvernail en main , parce que le Pilote , troublé par le vin comme une Bacchante , étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau ; j'encourageai les matelots effrayés ; je leur fis abaisser les voiles ; ils ramèrent vigou-

reusement ; nous passâmes au travers des écœuils , ~~et nous~~ & nous vîmes de près toutes les horreurs de la TEMPÊTE. mort. ( *DE FÉNELON ; Télémaque , Livre IV.* )

**L**ES TÉNÈBRES nous surprirent avant que nous FIGURE  
I. eussions pu nous approcher du rivage ; les vents ayant cessé de nous être favorables ; l'ardeur de nos rameurs ne put vaincre le flux du fleuve Pénée qui nous repoussoit en pleine mer ; nous jettâmes l'ancre. Que ce retardement devint funeste ! nous étions près de l'embouchure du Pénée ; nos matelots accablés de fatigue , se livrèrent avec confiance au sommeil.

La nuit fuyoit à l'aspect de l'aurore , lorsqu'un bruit sourd & lugubre vint frapper nos esprits & troubler notre repos. Je me lève & me hâte de monter sur le Tillac. Quelle est ma surprise & ma douleur ! J'apperçois un ténébreux nuage qui précédé par le feu , voloit vers nous , poussé par les Aquilons ; ces redoutables tyrans des airs répandent sur les flots le ravage & l'horreur ; \* la mer gronde , s'irrite ; les vagues s'enflent & s'entre-choquent ; notre Navire devient le jouet de leur fureur ; il est emporté loin du rivage de Theffalie , loin de la mer Egée.

La tempête parut vouloir nous donner du relâche sur la fin du troisième jour ; mais dans la nuit

TEMPÊTE.

elle se ranime avec plus de force ; elle nous offre la mort de toutes parts ; l'air comprimé vomit sur nous la foudre ; les voiles sont embrasées , les rames se brisent , les cordages cassent , le mât frappé tombe , le vaisseau penche , s'entr'ouvre , l'onde s'y précipite ; nous redoublons nos efforts ; nos bras sont impuissants ; l'eau croît sans cesse ; elle parcourt , remplit toutes les parties du Navire ; il s'enfonce , nous périssons.

O Minerve ! ô Thétis ! m'écriai-je. Le choc redoublé des vagues finit là ma prière ; une vergue secourable vint aider mes forces épuisées par le travail ; nous roulons long-temps , tantôt portés sur le sommet des lames , tantôt entraînés par leur chute dans de profonds abîmes ; enfin nous sommes jetés sur le rivage. \* J'y respirois à peine que la Mer furieuse rugit , lance vers moi ses flots ; je suis ; ils mugissent sur mes pas ; vainement je précipite ma course ; ils m'atteignent , me couvrent de leur écume & m'enveloppent ; j'allois être leur proie sans le secours des Dieux.

( \* \* *Aventures d'Ulysse , Livre-II.* )





TEMPÊTE.  
FIGURE  
I.

UNE EFFROYABLE nuit, sur les eaux répandue,  
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue;  
La mort seule y parut..... Le vaste sein des Mers  
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;  
Par des vents opposés les vagues ramassées,  
De l'abîme profond jusques au Ciel poussées,  
Dans les airs embrasés, agitoient mes vaisseaux,  
Aussi près d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.  
\* D'un déluge de feux l'onde comme allumée,  
Sembloit rouler sur nous une Mer enflammée;  
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux  
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.  
Que te dirai-je enfin? ... Dans ce péril extrême,  
Je tremblai, Sophronime, & tremblai pour moi-même...  
Pour apaiser les Dieux, je priai.... je promis....  
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis....  
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,  
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse:  
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,  
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.  
» Sauve des malheureux si voisins du naufrage,  
» Dieu puissant, m'écriai-je; & rends nous au rivage;  
» Le premier des Sujets rencontré par son Roi,  
» A Neptune immolé satisfera pour moi.....  
Mon sacrilège vœu rendit le calme à l'onde;  
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;  
Et l'effroi succédant à mes premiers transports,  
Je me sentis glacer en revoyant ces bords;

Je les trouvai déserts ; tout avoit fui l'orage ;  
**TEMPÊTE.** Un seul homme allarmé parcouroit le rivage ;  
 Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris ;  
 J'en approche en tremblant.... hélas ! c'étoit mon fils....  
 ( *M. DE CRÉBILLON ; Tragédie d'Idoménée.* )



\* \* \* \* \*

**FIGURE I.** LA MER en un moment se mutine & s'élance ;  
 L'air mugit ; le jour fuit ; une épaisse vapeur  
 Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;  
 La foudre, éclairant seule une nuit si profonde ,  
 A filons redoublés ouvre le Ciel & l'onde ;  
 Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux ,  
 Semble en source de feu bouillonner sur les eaux ;  
 \* Les vagues , quelquefois nous portant sur leurs cimes ,  
 Nous font rouler après sous de vastes abîmes ;  
 Où les éclairs pressés pénétrant avec nous ,  
 Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.  
 Le Pilote effrayé, que la flamme environne ,  
 Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne ;  
 A travers les écueils notre vaisseau poussé ,  
 Se brise & nage enfin sur les eaux dispersé.  
 Dieux ! que ne fis-je point dans ce moment funeste ,  
 Pour sauver Palamède , & pour sauver Oreste ?  
 Vains efforts ! la lueur qui partoît des éclairs ,  
 Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts.

( *M. DE CRÉBILLON ; Tragédie d'Electre.* )



DÉJA nous découvrons ce mont chéri des Dieux,  
Dont le double sommet s'élève jusqu'aux Cieux.  
Junon n'a pu souffrir le bonheur de ma vie;  
Neptune s'est ému pour servir sa furie;  
Une effroyable nuit n'a laissé dans les airs,  
Que le joug fugitif qui partoît des éclairs;  
Et les vents, échappés de leurs grottes profondes,  
Ont joint leur violence à la fureur des ondes.  
Mon vaisseau jusqu'au Ciel est tantôt emporté;  
Tantôt au fond des eaux il est précipité;  
Malgré l'art des Nochers & les forces d'Alcide,  
\* Poussé contre un écueil par la vague rapide,  
Il se brise, & nous livre à la merci des flots.  
J'ai vu périr Soldats & Chefs & Matelots;  
Moi seul, malgré Junon, résistant à l'orage,  
J'ai vaincu les Tritons, ministres de sa rage.

( *DE LA GRANGE* ; Tragédie d'*Alceste*.)



L'ASTRE brillant du jour à l'instant s'obscurcit;  
L'air siffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit;  
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;  
La foudre étincelante éclate dans les nues;  
\* Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,  
Montroient par-tout la mort aux pâles Matelots.

( *M. DE VOLTAIRE* ; *Henriade*, Chant I. )



TEMPÊTE.  
*FIGURE*  
I.

*FIGURE*  
III.

TEMPETE.  
FIGURE  
III.

» LIVRE aux vents, dit Satan, ce peuple audacieux ;  
 » Que tous les éléments se déchaînent contr'eux ;  
 » Répands dans l'Univers la fureur qui t'anime.  
 La Mer tremble à ces mots ; tout frémit dans l'abîme ;  
 \* Le choc de mille mains étincelle dans l'air ,  
 Comme le sein d'un roc frappé des coups de fer ;  
 Ou les corps embrasés par le choc électrique.  
 L'Enfer, qui par échos répond au bruit magique ,  
 Ressemble au Ciel qui tonne à coups précipités.  
 Teule, à pas de Géant, marche aux antres voûtés  
 Où des vents orageux gémissent les cohortes ;  
 Sa clé d'airain à peine en desserre les portes  
 Que, sur leurs gonds tournant avec rapidité ,  
 Ce Démon intrépide en est presque emporté ;  
 Les Autans souterreins qui menacent les nues ,  
 Des soupiraux profonds sortent par mille issues ;  
 Soulèvent l'Océan, portent aux Cieux les flots.  
 Dieu permit aux Enfers d'éprouver ses Héros ;  
 Le calme au même instant se transforme en tourmente,  
 L'effroi des Aleyons rend leur voix gémissante ;  
 Sur les flots écumeux les vaisseaux emportés  
 Des Cieux au fond des Mers semblent précipités ;  
 Au milieu des torrents qui fondent des nuages ,  
 La peur glace les bras suspendus aux cordages ;  
 Tout se brise ; & la voile , abandonnée aux vents ,  
 Implore en vain les soins des pâles Castillans.  
 Mathéôs vit trois fois l'heure où la nuit s'envole ,  
 Depuis que cette flotte , errante au gré d'Eole ,

S'écarte du rivage où Colomb crut toucher ;  
 L'art manque à tant de maux ; & les cris du Nocher ,  
 Mêlés au bruit des mers, jusqu'aux Cieux vont se rendre.

\* \* \* \* \*

(*Mme Du BOCCAGE* ; Poëme de la Colombiade , Ch. I.)



COLOMB à ces récits se peint d'affreux objets ;  
 Il voit l'Enfer armé combattre ses projets ;  
 En vain de ses Nochers il veut calmer la crainte ,  
 Dans leurs regards distraits l'incertitude est peinte :  
 Pour le rivage Austral l'un montre son ardeur ,  
 L'autre en voguant au Nord, voudroit fuir l'Equateur ;  
 Mais le péril commun qui réunit les ames ,  
 S'annonce tout-à-coup par mille traits de flammes ;  
 Au couchant , sur la nue opposée au Soleil ,  
 Iris de sept couleurs orne son front vermeil ;  
 L'Auster , qui fond la neige & renverse les chênes ;  
 Des nuages obscurs rompt les liquides chaînes ,  
 Combat les Aquilons , & , soulevant les eaux ,  
 A vingt degrés au Nord emporte nos vaisseaux.  
 Tandis que Mathéos observoit l'œil du monde ,  
 Enlevé par les vents il est plongé dans l'onde ;  
 L'Amiral en frémit ; & , dans l'affreux moment  
 Qu'il croyoit l'arracher au perfide élément ,  
 \* Le Ciel & les Enfers unirent leur tonnerre.  
 Tel que Mars , lançant les foudres de la Guerre ,  
 A coups précipités rompt les murs ébranlés ;  
 La foudre au sein des mers tombe à coups redoublés ;

TEMPÊTE.

FIGURE  
III.

## TEMPÊTE.

Et l'éclair, dont la nuit fait briller la lumière,  
 D'un spectacle inouï surprend l'œil qu'il éclaire.  
 Le Pollux, qui portoit l'appareil des combats,  
 Frappé du feu des Cieux, se brise en mille éclats;  
 De chaque bouche à feu le coup part & résonne;  
 En vain des cris plaintifs percent le Ciel qui tonne;  
 Par le souffre embrasé portés au haut des airs,  
 Les Nochers comme un trait retombent dans les mers;  
 L'un sur un fer aigu dans sa chûte s'immole;  
 L'autre au sein de la flamme est plongé par Eole;  
 Le malheureux Nuguez, le guide du vaisseau,  
 Aux yeux de l'Amiral tombe & meurt sur l'Argo.

(*Mme DU BOCCAGE ; Poëme de la Colombiade , Ch. V.*)



## R I V I È R E S.

## RIVIERES.

UN STYLE naïf & riant n'a souvent pas moins d'élégance & de noblesse qu'un style pompeux & sublime ; & ce dernier n'est quelquefois pas moins aisé & naturel que le premier ; on peut le vérifier sur les deux portraits suivans. Le premier est un tableau vivant ; on jouit en le lisant de tous les agréments qu'offre un riche Paysage rafraîchi par des eaux pures. L'autre plus pompeux, comme l'exige son genre de Poésie, sçait accorder les couleurs les plus suaves avec le dessein le plus hardi ; il sçait employer de ces métaphores heureuses qui donnent de l'ame aux êtres insensibles, & qui disent beaucoup en peu de mots.



LA, parmi des rocs entassés,  
Couverts d'une mousse verdâtre,  
S'élancent des flots courroucés  
D'une écume blanche & bleuâtre.

FIGURE  
III.

## RIVIERES.

La chute & le mugissement  
 De ces ondes précipitées  
 Des mers par l'orage irritées,  
 Imitent le frémissement.  
 Mais bientôt, moins tumultueuse  
 Et s'adoucissant à nos yeux,  
 Cette fontaine merveilleuse  
 N'est plus un torrent furieux.  
 Le long des campagnes fleuries,  
 Sur le sable & sur les cailloux,  
 Elle caresse les prairies  
 Avec un murmure plus doux.  
 Alors elle souffre sans peine  
 Que mille différents canaux  
 Divisent au loin dans la plaine  
 Le trésor fécond de ses eaux.  
 \* Son onde toujours épurée,  
 Arrosant la terre altérée,  
 Va fertiliser les sillons  
 De la plus riante contrée  
 Que le Dieu brillant des saisons,  
 Du haut de la voûte azurée,  
 Puisse échauffer de ses rayons.  
 ( M. LE FRANC ; Voyage de Languedoc. )





\* \* \* \* \*

**L**A MER, dont le Soleil attire les vapeurs,  
 Par ces eaux qu'elle perd, voit une mer nouvelle  
 Se former, s'élever & s'étendre sur elle.  
 De nuages légers cet amas précieux  
 Que dispersent au loin les vents officieux,  
 Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,  
 Tantôt retombe en neige, & blanchit nos montagnes.  
 Sur ces rocs sourcilleux, de frimats couronnés,  
 Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,  
 Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte,  
 Réunissent leur force & s'ouvrent une route.  
 Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,  
 Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,  
 \* On les en voit enfin sortir à pas timides,  
 D'abord foibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides  
 Des racines des monts qu'Annibal sçut franchir,  
 Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir :  
 Impétueux enfant de cette longue chaîne,  
 Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;  
 Et son frère, emporté par un contraire choix,  
 Sorti du même sein, va chercher d'autres loix.  
 Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,  
 Leur antique séjour redemande leurs ondes :  
 Ils les rendent aux mers ; le Soleil les reprend ;  
 Sur les monts, dans les champs l'Aquilon nous les rend :

(*M. RACINE* fils ; Poème de *La Religion*, Ch. I.)



**RIVIERES.**  
**FIGURE** **III.** LA SOIRÉE se passa fort mélancoliquement dans le déplaisir de n'avoir plus à voyager sur la levée & sur la vue de cette agréable rivière

Qui , par le milieu de la France ,  
 Entre les plus heureux côteaux ,  
 \* Laisse en paix répandre ses eaux ,  
 Et porte par-tout l'abondance  
 Dans cent villes & cent châteaux  
 Qu'elle embellit par sa présence.

\* \* \* \* \*

La voix ( du fleuve ) n'étoit plus

Qu'un murmure agréable & doux ;  
 Mais cet agréable murmure  
 \* N'est entendu que des cailloux ;  
 Il ne le put être de nous.

( *Voyage de CHAPELLE & BACHAUMONT.* )



#### F O N T A I N E .

**FIGURE** **III.** AU MILIEU de ces bois un liquide crystal ,  
 En tombant d'un rocher , forme un large canal  
 Qui , comme un beau miroir , dans sa glace inconstante  
 Fait de tous ses voisins la peinture mouvante.  
 C'est-là , par un chaos agréable & nouveau ,  
 \* Que la Terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau ;  
 C'est-là que l'œil , souffrant de douces impostures ,  
 Confond tous les objets avecque leurs figures ;

C'est-là que sur un arbre il croit voir les poissons ;  
 Qu'il trouve des roseaux auprès des hameçons ;  
 Et que le sens, charmé d'une trompeuse idole ,  
 Doute si l'oiseau nage , ou si le poisson vole.

( *GERMAIN HABERT.* )



### MACHINE HYDRAULIQUE.

L'ONDE s'élève par étage ,  
 Montant par cent tuyaux divers ;  
 \* Et , se faisant avec courage  
 Un nouveau chemin dans les airs ;  
 S'empresse d'aller rendre hommage  
 Au plus grand Roi de l'Univers.  
 Ici du haut d'une éminence  
 Je la vois se précipiter ,  
 Puis se répandre & serpenter  
 Dans ce charmant lieu de plaifance  
 Où LOUIS trouve tant d'attraits ;  
 Là , redoublant sa violence ,  
 Elle entre en des conduits secrets  
 D'où vers le Ciel elle s'élance.

\* \* \* \* \*

( *Le P. Du CERCEAU ; Description de la Machine  
 de Marly.* )



RIVIERES.

FIGURE  
 III.

ADVERSITÉ,

V<sup>e</sup> SECTION.

DIVERSES IMAGES PHYSIQUES,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ADVERSITÉ.

FIGURE  
II.

Ainsi que le cours des années  
Se forme des jours & des nuits,  
Le cercle de nos destinées  
Est marqué de joie & d'ennuis.  
Le Ciel, par un ordre équitable,  
Rend l'un à l'autre profitable ;  
\* Et, dans ses inégalités,  
Souvent sa sagesse suprême  
Sçait tirer notre bonheur même  
Du sein de nos calamités.

(ROUSSEAU.)



AGES.

AGES. LE TEMPS qui change tout change aussi nos humeurs ;  
FIGURE Chaque Age a ses plaisirs , son esprit & ses mœurs.  
IX. Un jeune homme , toujours bouillant dans ses caprices ,  
Est prompt à recevoir l'impression des vices ,  
Est vain en ses discours , volage en ses desirs ,  
Rétif à la censure , & fou dans les plaisirs.

L'Age viril plus mûr inspire un air plus sage,  
 Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage;  
 Contre les coups du sort songe à se maintenir,  
 Et loin dans le présent regarde l'avenir.  
 La vieillesse chagrine incessamment amasse;  
 Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;  
 \* Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé;  
 Toujours plaint le présent & vante le passé;  
 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,  
 Blâme en eux les dégoûts que l'âge lui refuse.

(*BOILEAU DESPRÉAUX*; *Art poétique*, Ch. III.)



# AMBASSADEURS.

L'AMBASSADEUR d'un Roi m'est toujours redoutable;  
 Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,  
 Qui vient rempli d'orgueil ou de dextérité,  
 Insulter ou trahir avec impunité.  
 Rome, n'écoute point leur séduisant langage;  
 Tout art t'est étranger; combattre est ton partage;  
 Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;  
 \* Tombe, ou punis les Rois; ce sont là tes traités.  
 (*M. DE VOLTAIRE*; *Tragédie de Brutus*, Act. I. Sc. I.)

AMBASSADEURS.

FIGURE  
XIV.



## APPARENCE.

APPARENCE.

FIGURE

I.

LES Hommes de tout temps jugeant sans connoissance,  
 Par un faux éclat prévenus,  
 Ont souvent pris pour des vertus  
 Ce qui n'en a que l'Apparence;  
 Et parmi les pauvres Mortels,  
 \* Quelquefois ceux que l'on encense  
 Ne sont que de grands criminels  
 A qui notre seule ignorance,  
 Au lieu de châtimens, décerne des Autels.

( PAVILLON. )



ARGENT.

## ARGENT.

FIGURE

III.

L'ARGENT, l'Argent, dit-on, sans lui tout est stérile,  
 La vertu sans l'Argent n'est qu'un meuble inutile;  
 L'Argent en honnête homme érige un scélérat;  
 L'Argent seul au Palais peut faire un Magistrat:  
 « Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme;  
 Dit ce fourbe sans foi, sans honneur & sans ame;  
 » \* Dans mon coffre tout plein de rares qualités,  
 » J'ai cent mille vertus en louïs bien comptés » ?

( BOILEAU DESPRÉAUX ; *Épître à M. de Guilleragues.* )

AVENIR.

## AVENIR.

FIGURE

XIV.

AU MILIEU des transports que ton orgueil t'inspire,  
 Dans le sombre Avenir tu voudrais pouvoir lire.

De nuages épais pour toi toujours couvert,  
 Le livre du Destin pour Dieu seul est ouvert ;  
 Ce qu'il cache à la brute , à l'homme il le révèle ;  
 Et ce qu'il cache à l'homme , à l'Ange il le décèle.  
 Quel Etre ici pouroit , sans cette obscurité ,  
 Couler ses tristes jours avec tranquillité !  
 Cet innocent agneau que ta faim meurtrière  
 Condamnera ce soir à perdre la lumière ,  
 S'il avoit ta raison , s'il prévoyoit son sort ,  
 Dans une paix tranquile attendroit-il la mort ?  
 Jusqu'à l'instant fatal qui termine sa vie ,  
 Il pâit en bondissant l'herbe tendre & fleurie ;  
 Sans crainte , sans soupçon , au milieu du danger ,  
 Il caresse la main qui le doit égorger.  
 \* Heureux aveuglement ! heureuse incertitude  
 Qui cache l'Avenir à notre inquiétude !

( *M. l'Abbé DU RESNEL ; Essai sur l'Homme.* )



## AUTEURS.

**M**ALHEUREUX mille fois celui dont la manie  
 Veut aux règles de l'art asservir son génie !  
 Un lot en écrivant fait tout avec plaisir ;  
 Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir ,  
 Et , toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire ,  
 Ravi d'étonnement , en soi-même il s'admire.  
 Mais un esprit sublime en vain veut s'élever  
 A ce degré parfait qu'il tâche de trouver ,

R iv

AVENIR.

AUTEURS.  
 FIGURE  
 XIII.

AUTEURS. Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,  
 Il plaît à tout le monde & ne sçauroit se plaire;  
 \* Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,  
 Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

(BOILEAU DESPRÉAUX; *Satire II.*)



FIGURE  
 XXV.

N'ÉCRIRE que pour amuser,  
 Autant vaudroit ne point écrire;  
 Du langage c'est abuser,  
 Que de parler pour ne rien dire.  
 Auteurs, j'en ai honte pour vous;  
 Vous gâtez le métier par ce vain batelage.  
 Je crois voir des Farceurs qu'applaudissent des fous;  
 Tandis qu'ils sont sifflés du Sage.  
 Riches de mots, pauvres de sens,  
 Tous vos discours ne sont que tours de passe-passe;  
 Bons pour charmer la populace;  
 La populace ici comprend bien des puissants;  
 Je n'irai plus leur dire en face;  
 Je ne le dis, discret Auteur,  
 Qu'à l'oreille de mon Lecteur.  
 Mais ne croyez-vous pas qu'on vous en doit de reste;  
 Lorsque, vous contentant de vaines fictions,  
 Vous n'avez pas orné d'un agrément funeste  
 Les vices & les passions?  
 Vraiment je vous trouve admirables;  
 Vous n'êtes point les plus coupables;



Donc vous êtes des gens de bien.

La conséquence n'en vaut rien.

AUTEURS.

Je punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à nuire ,

Comme un perturbateur de la Société ;

Je chasserois aussi pour l'inutilité

Celui qui ne sçait point instruire.

\* Tout Citoyen doit servir son pays ;

Le soldat de son sang ; le Prêtre de son zèle ;

Le Juge maintient l'ordre , il sauve les petits

De la griffe des Grands ; & le Marchand fidèle

Garde à tous nos besoins des secours assortis.

Or , qu'exige la République

De mes confrères les Rimeurs ?

Que de tout leur talent chacun d'entr'eux s'applique

A cultiver l'esprit , à corriger les mœurs.

Malheur aux Ecrivains frivoles

Atteints & convaincus de négliger ce bien !

Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?

Rien n'est-il pas le prix de rien ?

Je voudrois lever ce scandale ,

Et je tâche du-moins à faire mon métier ;

J'orne comme je puis quelques traits de morale ;

Qu'un autre fasse mieux , je serai le premier

A l'en aller remercier.

( DE LA MOTTE. )



## B E A U T É.

BEAUTÉ.

**FIGURE VII.** **P**OURQUOI quitter le Monde ? Eh ! l'air en est si doux !  
 Quand on est belle , aimable & faite comme vous :  
 D'une jeune Beauté qu'il élève sans cesse ,  
 Le monde est idolâtre ; elle en est la Déesse ;  
 Pour elle il fait brûler l'encens le plus flatteur ;  
 \* Il enchaîne à ses pas le plaisir séducteur ;  
 Pour la mieux amuser ses efforts le varient ,  
 Et comme ses desirs , ses jeux se multiplient.

( DE BOISSY. )



**FIGURE XII.** **A**H ! Léandre , sortez de cet abaissement ;  
 Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement ;  
 Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures ,  
 Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.  
 \* Quand on ne prend en dot que la seule Beauté ,  
 Le remords est bien près de la solennité ;  
 Et la plus belle femme a trop peu de défense  
 Contre cette tiédeur qui suit la jouissance :  
 Je vous le dis encor ; ces bouillants mouvements ,  
 Ces ardeurs de jeunesse & ces emportements  
 Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables ;  
 Mais ces félicités ne sont guères durables ,  
 Et notre passion , rallentissant son cours ,  
 Après ces bonnes nuits donne de mauvais jours ;

De-là viennent les soins, les soucis, les misères,  
Les fils déshérités par le courroux des pères.

MOLIERE.



### B I E N F A I T S.

\* \* \* \* \*

BIENFAITS.

**L**ES BIENFAITS sont à ceux qui les ont mérités;  
\* Les graces ne sont point des biens héréditaires;  
Nous n'en sommes jamais que les dépositaires;  
Mais par la même voie on peut les obtenir;  
Vos pères ont laissé leur nom à soutenir,  
Leur vertu, leur exemple & leur carrière à suivre;  
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,  
Et dont vous vous devez mettre en possession;  
Tout le reste n'est point de leur succession.

( DE LA CHAUSSÉE, )



### B I E N S.

**S**ÇACHE que tous les biens dont la nature sage,  
En nous donnant le jour, nous procure l'usage;  
Le charme séducteur dont s'enivrent les sens,  
Les plaisirs de l'esprit encor plus ravissants;  
Ces Biens qui du bonheur portent le caractère,  
Sont la santé, la paix, le simple nécessaire.  
Lorsque sur la nature on règle ses besoins,  
Combien s'épargne-t-on de travaux & de soins?

BEAUTÉ.

FIGURE  
III.

BIENS.  
FIGURE  
XVI.

**BIENS.** Cherche à suivre en tous points la sage tempérance ;  
 Un corps robuste & sain en est la récompense.  
 Pour vous, ô paix du cœur ! digne fille des Cieux !  
 Vous êtes du bonheur le gage précieux :  
 La Fortune , en suivant un aveugle caprice ,  
 Aux bons comme aux méchants peut se montrer propice ;  
 \* Mais en vain de ses dons nous sommes possesseurs ,  
 S'ils ne sont mérités , ils n'ont plus de douceurs.


( *M. l'Abbé DU RESNEL ; Essai sur l'Homme.* )



## B O N H E U R.

**BONHEUR.**

**FIGURE** **R** IEN ne lui paroît (à l'ame fidele) constant ni  
**XXV.** durable sur la terre ; ni les fortunes les plus florif-  
 santes , ni les amitiés les plus vives , ni les répu-  
 tations les plus brillantes , ni les faveurs les plus  
 enviées. Elle y voit une sagesse souveraine qui se  
 plaît , ce semble , à se jouer des hommes en les  
 élevant les uns sur les ruines des autres ; en dé-  
 gradant ceux qui étoient au haut de la roue , pour  
 y faire monter ceux qui rampoient , il n'y a qu'un  
 moment , devant eux ; en produisant tous les jours  
 de nouveaux Héros sur le théâtre , & faisant  
 éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si  
 brillant ; en donnant sans cesse de nouvelles scènes  
 à l'Univers. Elle voit les hommes passer toute leur  
 vie dans des agitations , des projets & des mesu-

res, toujours attentifs ou à se surprendre, ou à  éviter d'être surpris; toujours empressés & habiles à BONHEUR. profiter de la retraite, de la disgrâce, ou de la mort de leurs concurrents, & à se faire de ces grandes leçons du mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes, ou de leurs espérances; toujours inquiets, ou sur le présent, ou sur l'avenir; jamais tranquilles\*, \* travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

( *MASSILLON* ; Sermon sur le *Bonheur des Justes.* )



\* \* \* \* \*

**H**ÉLAS ! où donc chercher, où trouver le Bonheur? *FIGURE*  
 En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature ; *XVII.*  
 Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,  
 Et par-tout passager, hors dans son seul Auteur.  
 Il est semblable au feu dont la douce chaleur  
 \* Dans chaque autre élément en secret s'insinue,  
 Descend dans les rochers, s'élève dans la nue ;  
 Va rougir le corail dans le sable des mers,  
 Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.  
 Mortel en quelque état que le Ciel t'ait fait naître,  
 Sois soumis, sois content, & rends grace à ton Maître.

( *M. DE VOLTAIRE* ; *Discours I. de l'Egalité.* )



## BOUFFON.

BOUFFON.  
FIGURE  
XV.

EN VAIN par sa grimace un Bouffon odieux  
A table nous fait rire , & divertit nos yeux ;  
\* Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre ;  
Prenez-le tête à tête , ôtez-lui son théâtre ;  
Ce n'est plus qu'un cœur bas , un coquin ténébreux ;  
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

( BOILEAU DESPRÉAUX ; *Eplre IX.* )

## CAPRICES.

CAPRICES.  
FIGURE  
II.

CIEL ! faut-il voir ainsi par des caprices vains ,  
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ?  
L'amour subjuguier tout ! ses cruelles foiblesses  
\* Du sang qui se révolte étouffer les tendresses !  
Des frères se haïr , & naître , en tous climats ,  
Des passions des Grands le malheur des Etats !

( M. DE VOLTAIRE ; *Tragédie du Duc de Foix ;*  
Act. III , Sc. 7. )

## CENSEURS.

CENSEURS.  
FIGURE  
XV.

QUAND j'aurois en naissant reçu de Calliope ,  
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis ,  
Je les consacrerois aux mensonges d'Esope ;  
Le mensonge & les vers de tout temps sont amis ;

Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse ,  
Que de sçavoir orner toutes ces fictions ;  
On peut donner du lustre à leurs inventions ;  
On le peut ; je l'essaye ; un plus sçavant le fasse.  
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau ,  
J'ai fait parler les loups & répondre l'agneau ;  
J'ai passé plus avant ; les arbres & les plantes  
Sont devenus chez moi créatures parlantes.  
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement !

« Vraiment, me diront nos Critiques,

» Vous parlez magnifiquement

» De cinq ou six contes d'enfant ».

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques ;  
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens  
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,  
Avoient lassé les Grecs qui, par mille moyens,  
Par mille assauts, par cent batailles,  
N'avoient pu mettre à bout cette fière Cité ;  
Quand un cheval de bois par Minerve inventé,

D'un rare & nouvel artifice ,

Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse ,

Le vaillant Diomède , Ajax l'impétueux ,

Que ce Colosse monstrueux

Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie ,

Livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proie ;

Stratagème inouï, qui des fabricateurs

Paya la constance & la peine :

« C'est assez, me dira quelqu'un de nos Auteurs ;

» La période est longue, il faut reprendre haleine ;

## CENSEURS.

- » Et puis votre cheval de bois ,  
 » Vos Héros avec leurs phalanges ,  
 » Ce sont des contes plus étranges ,  
 » Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix ;  
 » De plus il vous sied mal d'écrire en si haut style ».  
 Eh bien ; baissions d'un ton. La jalouse Amarille  
 Songeoit à son Alcipe , & croyoit de ses soins  
 N'avoir que ses moutons & son chien pour témoins ;  
 Tircis qui l'aperçut se glisse entre des saules ,  
 Il entend la Bergère adressant ces paroles  
 Au doux zéphyr , & le priant  
 De les porter à son amant :  
 » Je vous arrête à cette rime ,  
 Dira mon Censeur à l'instant ;  
 » Je ne la tiens pas légitime ,  
 » Ni d'une assez grande vertu ;  
 » Remettez , pour le mieux , ces deux vers à la fonte ».  
 Maudit Censeur , te tairas-tu ?  
 Ne sçaurois-je achever mon conte ?  
 C'est un dessein très-dangereux  
 Que d'entreprendre de te plaire ;  
 \* Les délicats sont malheureux ;  
 Rien ne sçauroit les satisfaire.

( LA FONTAINE ; *Fable contre ceux qui ont le goût difficile.* )





## COMÉDIE.

COMÉDIE.

FIGURE  
VII.

\* \* \* \* \*

**L**A COMÉDIE apprend à dire sans aigreur ;  
 Sans fiel & sans venin sçait instruire & reprendre ,  
 Et plut incessamment dans les vers de Ménandre ;  
 \* Chacun , peint avec art dans ce nouveau miroir ,  
 S'y vit avec plaisir , ou crut ne s'y point voir.  
 L'Avare des premiers rit du tableau fidèle  
 D'un avare souvent tracé sur son modèle ;  
 Et mille fois un fat finement exprimé ,  
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.

( BOILEAU DESPRÉAUX ; *Art poétique* , Ch. III. )

\* \* \* \* \*

**M**OLIERE vient dont la voix ferme & haute  
 Lui fit d'abord , par de justes leçons ,  
 Articuler & distinguer ses sons.  
 Bientôt après sur ses avis fidèles ,  
 S'apprivoisant avec ces grands (a) modèles ,  
 Et dans leur lice instruit à s'exercer ,  
 Il apprit d'eux l'art de les devancer ;  
 Sous ce grand homme enfin la Comédie  
 Sçut arriver , justement applaudie ,  
 A ce point fixe où l'Art doit aboutir ,  
 Et dont sans risque il ne peut plus sortir.

FIGURE  
II.(a) *Plaute & Térence.*

II. Partie.

S

## COMEDIE.

Ce fut alors que la Scène féconde  
 Devint l'école & le miroir du monde,  
 Et que chacun, loin d'en être choqué,  
 Fit son plaisir de s'y voir démasqué.  
 Là, le Marquis figuré sans emblème,  
 Fut le premier à rire de lui même ;  
 Et le Bourgeois apprit sans nul regret  
 A se moquer de son propre portrait.  
 Le Sot sçavant, la Docte extravagante,  
 La Précieuse & la Prude arrogante,  
 Le faux Dévot, l'Avare, le Jaloux,  
 Le Médecin, le Malade, enfin tous,  
 Chez une Muse en passe-temps fertile,  
 Vinrent chercher un passe-temps utile.  
 Les beaux discours, les grands raisonnements,  
 Les lieux-communs & les beaux sentiments,  
 Furent bannis de son joyeux domaine,  
 Et renvoyés à sa sœur Melpomène ;  
 Bref sur un trône au seul rire affecté,  
 Le rire seul eut droit d'être exalté.  
 C'est par cet art qu'elle charma la ville,  
 Et que toujours renfermée en son style,  
 A la Cour même où sur-tout elle plut,  
 Elle atteignit son véritable but ;  
 \* Quand tout-à-coup la licence fantasque,  
 Levant sur elle un poignard bergamasque,  
 Vint à nos yeux de ses membres hachés,  
 Eparpiller les lambeaux détachés ;  
 Et sur la Scène, ô honte du Parnasse !  
 Ressusciter le vieux monstre d'Horace.

Mais non ; la Muse étoit en sûreté ,  
Et son nom seul pouvoit être insulté ;  
Que peut contre elle un fantôme stérile ,  
De l'Italie engeance puérile ?  
Ce n'est pas lui de qui l'effort jaloux ,  
Nymphé immortelle est à craindre pour vous ;  
Ce que je crains c'est ce faneſte guide ,  
Cet enchanteur de nouveautés avide  
Qui ne penſant qu'à vous aſſaſſiner ,  
Du grand chemin cherche à vous détourner ,  
Et vous conduit à votre ſépulture ,  
Par des ſentiers de fleurs & de verdure.  
C'eſt lui qui maſque & déguife en Phœbus ,  
Vos traits naïfs & vos vrais attributs ;  
C'eſt lui chez qui votre joie ingénue  
\* Languit captive & preſque méconnue ,  
Dans ces atours recherchés & fleuris  
Qui ſemblent faits pour les ſeuls beaux eſprits ,  
Et dont tout l'art , qu'en bâillant on admire ,  
Arrache à peine un froid & vain ſourire ;  
Enfin c'eſt lui qui de vent vous nourrit ,  
Et qui , toujours courant après l'Eſprit ,  
De Malebranche élève fanatique ,  
Met en crédit ce jargon dogmatique ,  
Ces arguments , ces doctes rituels  
Ces entretiens fins & ſpirituels ,  
Ces ſentiments que la Muse tragique ,  
Non ſans raiſon , réclame & revendique ;

COMÉDIE.

Et dans lesquels un Acteur charlatan  
Du cœur humain nous décrit le roman.

( *ROUSSEAU ; Epître à Thalie.* )



C O N S C I E N C E .

CONSCIENCE

**FIGURE** L'HONNÊTE-homme ne doit s'en rapporter qu'à lui ;  
**XVII.** Il se juge lui-même, & jamais par autrui ;

\* Si-tôt qu'il se condamne, on ne sçauroit l'absoudre.

( *DE LA CHAUSSÉE.* )



C O N V A L E S C E N C E .

CONVA-  
LESCENCE.

**FIGURE**  
**XV.**

**O** JOURS de la Convalescence,  
Jours d'une pure volupté !

\* C'est une nouvelle naissance,  
Un rayon d'immortalité.

Quel feu ! Tous les Plaisirs ont volé dans mon ame ;  
J'adore avec transport le céleste flambeau ;

Tout m'inspire ; tout m'enflamme ;  
Pour moi l'Univers est nouveau.

Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence ,  
A l'heureuse convalescence ,

Pour de nouveaux plaisirs , donne de nouveaux sens.

A ses regards impatients ,  
Le chaos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;  
Tout brille des feux du Printemps ;

Les plus simples objets, le chant d'une Fauvette,  
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,  
La fraîcheur d'une violette,  
Mille spectacles, qu'autrefois  
On voyoit avec nonchalance,  
Transportent aujourd'hui, présentent des appas  
Inconnus à l'indifférence,  
Et que la foule ne voit pas.

( M. GRESSET. )



## COQUETTE.

ENTRE NOUS, verras-tu d'un esprit bien tranquille  
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville ?  
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil.  
L'un est payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil :  
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière & chagrine ;  
Aux autres elle est douce, agréable, badine ;  
C'est pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard ;  
Que chez toi se prodigue & le rouge & le fard ,  
Et qu'une main sçavante avec tant d'artifice ,  
Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice.  
Dans sa chambre , crois-moi , n'entre point tout le jour ;  
Si tu veux posséder ta Lucrèce à ton tour.  
Attends, discret mari , que la Belle , en cornette ,  
Le soir , ait étalé son teint sur sa toilette ;  
\* Et, dans quatre mouchoirs de sa beauté salis,  
Envoie au Blanchisseur ses roses & ses lis.

S iij

CONVA-  
LESCENCE.

COQUETTE.  
FIGURE  
II.

COQUETTE.

Alors tu peux entrer; mais, sage en sa présence,  
 Ne vas pas murmurer de sa folle dépense.  
 D'abord, l'argent en main, paye & vite & comptant.  
 Mais non; fais mine un peu d'en être mécontent,  
 Pour la voir aussi-tôt de douleur oppressée,  
 Déplorer sa vertu si mal récompensée.  
 Un mari ne veut pas fournir à ses besoins;  
 Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins?  
 A cinq cents louis d'or, tout au plus chaque année,  
 Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée?  
 Que répondre? Je vois qu'à de si justes cris,  
 Toi-même convaincu, déjà tu t'attendris;  
 Tout prêt à la laisser, pourvu qu'elle s'apaise,  
 Dans ton coffre à pleins sacs puiser tout à son aise.

( BOILEAU DESPRÉAUX ; *Satire X.* )

## C R I T I Q U E.

CRITIQUE.

FIGURE  
III.

FAITES CHOIX d'un Censeur solide & salutaire  
 Que la raison conduise, & le sçavoir éclaire,  
 \* Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher  
 L'endroit que l'on sent foible, & qu'on se veut cacher.  
 Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,  
 De votre esprit tremblant levera les scrupules :  
 C'est lui qui vous dira par quel transport heureux,  
 Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,

Trop resserré par l'art , sort des règles prescrites ,  
 Et , de l'art même , apprend à franchir leurs limites ;  
 Mais ce parfait Censeur se trouve rarement.

CRITIQUE.

( *Le même ; Art Poétique , Ch. IV.*  )



CRAIGNEZ-VOUS pour vos vers la censure publique ? *FIGURE*  
 Soyez-vous à vous-même un sévère critique ; *V.*

L'ignorance toujours est prête à s'admirer.  
 Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;  
 Qu'ils soient de vos Ecrits les confidents sincères ,  
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires :  
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur ;  
 Mais sçachez de l'ami discerner le flatteur.  
 Tel vous semble applaudir , qui vous raille & vous joue.  
 Aimez qu'on vous conseille & non pas qu'on vous loue.  
 Un flatteur aussi-tôt cherche à se récrier ;  
 Chaque vers qu'il entend le fait extasier ;  
 Tout est charmant , divin ; aucun mot ne le blesse ;  
 \* Il trépigne de joie ; il pleure de tendresse ;  
 Il vous comble par-tout d'éloges fastueux :  
 La vérité n'a point cet air impétueux.  
 Un sage ami , toujours rigoureux , inflexible ,  
 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible ;  
 Il ne pardonne point les endroits négligés ;  
 Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;  
 Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;  
 Ici le sens le choque , & plus loin c'est la phrase :

## CRITIQUE.

« Votre construction semble un peu s'obscurcir ;  
 » Ce terme est équivoque ; il le faut éclaircir ».  
 C'est ainsi que vous parle un ami véritable.  
 Mais souvent sur ses vers un Auteur intraitable  
 A les protéger tous se croit intéressé ,  
 Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.  
 « De ce vers , direz-vous , l'expression est basse ;  
 » Ah ! Monsieur , pour ce vers je vous demande grace ,  
 Répondra-t-il d'abord. « Ce mot me semble froid ;  
 » Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.  
 » Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire ».  
 Ainsi toujours constant à ne point se dédire ;  
 Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser ,  
 C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.  
 Cependant , à l'entendre , il chérit la Critique ;  
 Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.  
 Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter ,  
 N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.  
 Aussi-tôt il vous quitte , &c , content de sa Muse ,  
 S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;  
 Car souvent il en trouve ; ainsi qu'en sots Auteurs ,  
 Notre siècle est fertile en sots admirateurs.

( *Le même ; Art Poétique , Ch. I.*  )





## D E S T I N É E.

DESTINÉE.

FIGURE  
II.

\* \* **A**UX DÉCRETS du Ciel nul ne peut échapper ,  
Et souvent il ne rit que pour mieux nous frapper.  
Cent présages affreux marquèrent notre perte ;  
La terre par la foudre en cent lieux entr'ouverte ,  
Laisa près de ces murs un abîme sans fonds ,  
Par où le jour pénètre aux Royaumes profonds.  
Tout tremble , tout frémit à ce prodige horrible ;  
Il s'élève du gouffre une vapeur terrible ;  
Sa force est comparable aux plus mortels poisons ;  
\* Le Soleil de frayeur en cache ses rayons ;  
Et mes fuyets , atteints des douleurs les plus vives ,  
Descendent à grands flots aux infernales rives.  
Que devins-je , Sostrate , en cette extrémité ?  
J'implorai d'Apollon la suprême bonté ;  
Mais , ô surcroît d'horreurs ! ô comble de misère !  
Quand le Prêtre terrible , au fond du Sanctuaire ,  
Gémissant sous le poids du Dieu qui l'agitoit ,  
Fit entendre ces mots qu'Apollon lui dictoit.

« Le Ciel pour appaiser sa haine ,  
» Ou volontairement , ou par le choix du sort ,  
» Exige tous les ans une victime humaine ,  
» Jusqu'à ce que l'amour triomphe de la mort ».  
Il dit. Que de malheurs ont suivi cet Oracle !  
J'ai déjà vu cinq fois ce barbare spectacle ;  
Mais , comme si le sort sur ma seule maison  
Se plaisoit à verser son funeste poison ,  
Comme s'il ne vouloit que d'illustres victimes  
Tous ceux qu'il a choisis pour expier mes crimes ,

**DESTINÉE.** Appuis de ma vicillesse, & sortis de mon sang,  
 Dans ma Cour après moi tenoient le premier rang ;  
 Au plus beau de ses jours mon épouse elle-même  
 N'a pu se garantir de ce malheur extrême ;  
 Et le sort aujourd'hui , redoublant mes regrets ,  
 Se prépare à lancer ses ordinaires traits.  
 ( *DE LA GRANGE ; Tragédie d'Alceste, Act. I, Sc. I.* )



**DEVOTS.**

D É V O T S.

**FIGURE VII.** \* \* **C**OMME je ne vois nul genre de Héros  
 Qui soit plus à priser que les parfaits Dévots ,  
 Aucune chose au monde & plus noble & plus belle ,  
 Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;  
 Aussi ne vois je rien qui soit plus odieux  
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux ;  
 Que ces francs charlatans , que ces dévots de place ,  
 De qui la sacrilège & trompeuse grimace  
 Abuse impunément & se joue à leur gré ,  
 De ce qu'ont les Mortels de plus saint & sacré.  
 Ces gens qui par une ame à l'intérêt soumise ,  
 Font de dévotion métier & marchandise ,  
 Et veulent acheter crédit & dignités ,  
 A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectés :  
 Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune ,  
 Par le chemin du Ciel courir à la fortune ;  
 Qui brûlants & priants, demandent chaque jour ,  
 Et prêchent la retraite au milieu de la Cour ;

Qui sçavent ajuster leur zèle avec leurs vices,  
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,  
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment  
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment ;  
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,  
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,  
\* Et que leur passion, dont on leur sçait bon gré,  
Veut nous assassiner avec un fer sacré.  
De ce faux caractère on en voit trop paroître ;  
Mais les Dévots de cœur sont aisés à connoître ;  
Ce titre par aucun ne leur est débattu,  
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu :  
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,  
Et leur dévotion est humaine & traitable.  
Ils ne censurent point toutes nos actions ;  
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,  
Et laissent la fierté des paroles aux autres ;  
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.  
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,  
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.  
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,  
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre ;  
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;  
Ils attachent leur haine au péché seulement ;  
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,  
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

( MOLIÈRE. )



## ÉLOQUENCE.

ÉLOQUENCE.  
FIGURE  
XIII.

L'ÉLOQUENCE des paroles  
N'est que l'art ingénieux  
D'amuser nos sens frivoles  
Par des tours harmonieux.  
\* Pour rendre un peuple traitable,  
Vertueux, simple, équitable,  
Ami du Ciel & des Loix,  
L'Éloquence véritable  
Est l'exemple des grands Rois.



Des Héros de ses écoles,  
La Grèce a beau se targuer;  
La pompe de leurs paroles  
Ne m'apprend qu'à distinguer  
De l'autorité puissante,  
De la sagesse agissante  
Qui règne sur mes esprits,  
La sagesse languissante  
Que j'ignore en leurs écrits.



Pendant la courte durée  
De cet âge radieux,  
Qui vit la terre honorée  
De la présence des Dieux,  
L'Homme instruit par l'habitude,  
Marchant avec certitude

Dans leurs sentiers lumineux,  
Imitoit sans autre étude  
Ce qu'il admiroit en eux.

ELOQUENCE.

(ROUSSEAU.)



## ENFERS.

ENFERS.

LA VILLE étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre ; au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les timides Mortels n'osoient approcher ; les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux ; la vapeur souffrée du marais Stygien qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture , empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux zéphyrs , ni les grâces naissantes du Printemps , ni les riches dons de l'Automne ; la terre aride y languissoit ; on y voyoit seulement quelques arbrustes dépouillés , & quelques Cyprès funestes. Au loin , même tout à l'entour , Cérès refusoit aux Laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits ; les grappes de raisin se desséchoient au-lieu de murir ; les Naiades tristes ne faisoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toujours amers & troubles ; les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre

FIGURE  
III.

**ENFERS.**

hérissée de ronces & d'épines , & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer ; ils alloient chanter leurs amours sous un Ciel plus doux ; là on n'entendoit que le croassement des corbeaux , & la voix lugubre des hiboux ; l'herbe même y étoit amère , & les troupeaux qui la païssoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir ; le Taureau fuyoit la Genisse , & le Berger tout abattu oublioit sa musette & sa flûte. \* De cette caverne sortoit de temps en temps une fumée noire & épaisse qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour ; les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour apaiser les Divinités infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge , & dès leur plus tendre jeunesse , étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

( *DE FÉNELON ; Télémaque , Livre XVIII.* )



**FIGURE II.** **T**ÉLÉMAQUE aperçut des visages pâles , hideux & contristés ; c'est une tristesse noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux-mêmes , & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature ; ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes , que leurs fautes mêmes ; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux

comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir , ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps ; dans le désespoir où ils sont , ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux ; \* ils demandent aux abîmes de les engloutir , pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte , & qui ne tarira jamais : la vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice : ils la voient , & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; sa vue les perce , les déchire , les arrache à eux-mêmes , elle est comme la foudre ; sans rien détruire au-dehors , elle pénètre jusqu'au fond des entrailles : semblable à un métal dans une fournaise ardente , l'ame est comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance , & il ne consume rien ; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie , & on ne peut mourir ; on est arraché à soi-même , on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même , & par une perte de toute espérance qui rend forcené.

( *Le même ; au même endroit.* )



ENFERS.

FIGURE

II.

QUELLES clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !  
 Quels torrents de fumée & quels feux effroyables !  
 Quels monstres , dit Bourbon , volent dans ces climats !  
 Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !  
 « O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme  
 » Creusé par la justice , habité par le crime.  
 » Suivez-moi ; les chemins en sont toujours ouverts ».  
 Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.  
 \* Là gît la sombre Envie , à l'œil timide & louche ,  
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche ;  
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants ;  
 Triste amante des morts , elle hait les vivants ;  
 Elle apperçoit Henri , se détourne & soupire.  
 Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît & s'admire.  
 La Foiblesse au teint pâle , aux regards abattus ,  
 Tyran qui cède au crime & détruit les vertus ;  
 L'Ambition sanglante , inquiète , égarée ,  
 De trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;  
 La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur ,  
 Le Ciel est dans ses yeux ; l'Enfer est dans son cœur.  
 Le Faux-Zèle étalant ses barbares maximes ,  
 Et l'Intérêt enfin père de tous les crimes.  
 Des Mortels corrompus ces tyrans effrénés ,  
 A l'aspect de Henri paroissent consternés.  
 Ils ne l'ont jamais vu ; jamais leur troupe impie  
 N'approcha de son âme à la vertu nourrie.  
 « Quel mortel , disoient-ils , par ce Juste conduit ,  
 » Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit » ?



Le Héros , au milieu de ces esprits immondes ,  
S'avancoit à pas lents sous ces voûtes profondes.  
Louis guidoit ses pas : « Ciel ! qu'est-ce que je voi ?  
» L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi....  
» Mon père ! il tient encor ce couteau parricide  
» Dont le conseil des Seize arma sa main perfide ;  
» Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels  
» Ofent de son portrait souiller les saints Autels ;  
» Que la Ligue l'invoque , & que Rome le loue ,  
» Ici dans les tourments l'Enfer les défavoue ».  
« Mon fils , reprit Louis , de plus sévères loix  
» Pour suivent en ces lieux les Princes & les Rois :  
» Regardez ces tyrans adorés dans leur vie ;  
» Plus ils étoient puissants , plus Dieu les humilie ;  
» Il punit les forfaits que leurs mains ont commis ,  
» Ceux qu'ils n'ont point vengés , & ceux qu'ils ont permis.  
» La Mort leur a ravi leurs grandeurs passagères ,  
» Ce faste , ces plaisirs , ces flatteurs mercenaires  
» De qui la complaisance avec dextérité ,  
» A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.  
» La vérité terrible ici fait leurs supplices ;  
» Elle est devant leurs yeux ; elle éclaire leurs vices.  
» Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérans ;  
» Héros aux yeux du Peuple , aux yeux de Dieu tyrans ;  
» Fléaux du monde entier , que leur fureur embrase ,  
» La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase ;  
» Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéants ,  
» Sur un trône avili fantômes impuissants ».  
Henri voit près des Rois leurs insolents Ministres ;  
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres

**ENFERS.** Qui, des mœurs & des loix avarés corrupteurs,  
 De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs;  
 Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,  
 L'ineffimable prix des vertus de nos pères.  
 (M. DE VOLTAIRE; Poème de la *Henriade*, Ch. VII.)



## E N J O U M E N T.

E N J O U -

\* \* \* \* \*

M E N T.

FIGURE

I.

CETTE folie est sage & vaut de la raison;  
 Elle fait à la fois les charmes de la vie,  
 \* En jettant un air gai sur ce qui nous ennuie.  
 Par elle un rien amuse, intéresse, séduit;  
 C'est elle qui toujours, lorsque le plaisir fuit,  
 Nous ranime au plaisir sans souffrir d'intervalle;  
 Des routes du bien être elle est la principale :  
 Avec elle on sçait tout, & sans être sçavant;  
 Sans elle le sçavoir n'offre qu'un ignorant;  
 L'esprit se fait un jeu d'une critique fine;  
 Sans paroître guindé, sur un mot il badine;  
 Et l'on goûte à son gré l'agréable douceur.....

( DE BOISSY. )



## ENTHOUSIASME.

\* \* **Q**UEL souffle divin m'enflamme ?  
D'où naît cette soudaine horreur ?  
Un Dieu vient échauffer mon ame  
D'une prophétique fureur.  
\* Loin d'ici, profane Vulgaire ;  
Apollon n'inspire & m'éclaire ;  
C'est lui ; je le vois , je le sens ;  
Mon cœur cède à sa violence :  
Mortels, respectez sa présence ;  
Prêtez l'oreille à mes accents.



Les temps prédits par la Sibille  
A leur terme sont parvenus ;  
Nous touchons au règne tranquile  
Du vieux Saturne & de Janus.  
Voici la saison désirée  
Où Thémis & sa sœur Astrée  
Rétablissant leurs saints Autels ,  
Vont ramener ces jours insignes  
Où nos vertus nous rendoient dignes  
Du commerce des Immortels.



Où suis-je ? Quel nouveau miracle  
Tient encor mes sens enchantés !  
Quel vaste, quel pompeux spectacle  
Frappe mes yeux épouvantés !

ENIHOUSIASME.

Un nouveau monde vient d'éclorre ;  
L'Univers se reforme encore  
Dans les abîmes du cahos ;  
Et, pour réparer ses ruines,  
Je vois des demeures divines  
Descendre un peuple de Héros.



Les Eléments cessent leur guerre ;  
Les Cieux ont repris leur azur ;  
Un feu sacré purge la terre  
De tout ce qu'elle avoit d'impur ;  
On ne craint plus l'herbe mortelle ;  
Et le Crocodile infidèle  
Du Nil ne trouble plus les eaux ;  
Les Lions dépouillent leur rage ,  
Et, dans le même pâturage ,  
Bondissent avec les troupeaux.

( ROUSSEAU ; Ode sur la naissance du Duc de Bourgogne. )



## ENTRETIEN.

ENTRETIEN.

FIGURE  
XXV.

\*\*\*\*\* **E**N votre entretien ,  
 La bagatelle à part ; le monde n'en croit rien ;  
 Laissons le monde & sa croyance ;  
 La bagatelle , la science ,  
 Les chimères , le rien , tout est bon. Je soutiens  
 Qu'il faut de tout aux entretiens ;  
 \* C'est un parterre où Flore épand ses biens ;  
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose ,  
 Et fait du miel de toute chose.

( LA FONTAINE. )

FIGURE  
XIX.

**Q**UICONQUE avec moi s'entretient ,  
 Semble disposer de mon ame ;  
 S'il sent vivement , il m'enflamme ,  
 Et, s'il est fort , il me soutient.  
 Un Courtisan pétri de feinte ,  
 Fait dans moi tristement passer  
 Sa défiance & sa contrainte ;  
 Mais un esprit libre & sans crainte ,  
 M'enhardit & me fait penser ;  
 \* Mon feu s'échauffe à sa lumière ;  
 Ainsi qu'un jeune Peintre , instruit  
 Sous Coypel & sous Largilière ,  
 De ces maîtres qui l'ont conduit

## ENTRETIEN.

Se rend la touche familière ;  
Il prend malgré lui leur manière ,  
Et compose avec leur esprit.

( *M. DE VOLTAIRE ; Épître à M. Fakener.* )



## ÉTUDE.

## É T U D E.

**FIGURE** **XVI.** **O**UI, tout m'attache ici, j'y goûte avec plaisir  
Les charmes peu connus d'un innocent loisir ;  
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie ;  
La folle ambition n'y trouble point ma vie ;  
Content d'une fortune égale à mes souhaits ,  
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits ;  
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire ,  
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.  
D'un travail sérieux veux-je me délasser ?  
Les Muses aussi-tôt viennent m'y caresser ;  
Je ne contracte point, grace à leur badinage ,  
D'un Sçavant orgueilleux l'air farouche & sauvage ;  
J'ai mille Courtisans rangés autour de moi ;  
\* Ma retraite est mon Louvre, & j'y commande en Roi.

( *NÉRICAULT DESTOUCHES.* )



## FORTUNE.

FORTUNE.

FIGURE  
X.

FORTUNE, dont la main couronne  
 Les forfaits les plus inouïs,  
 Du faux éclat qui t'environne  
 Serons-nous toujours éblouis ?  
 Jusques à quand, trompeuse Idole,  
 D'un culte honteux & frivole  
 Honorerons-nous tes Autels ?  
 Verra-t-on toujours tes caprices  
 Consacrés par les sacrifices  
 Et par l'hommage des Mortels ?



Le Peuple, dans ton moindre ouvrage  
 Adorant la prospérité,  
 Te nomme *Grandeur de courage*,  
*Valeur, Prudence, Fermeté* ;  
 Du titre de *Vertu suprême*  
 Il dépouille la vertu même  
 Pour le vice que tu chéris ;  
 Et toujours ses fausses maximes  
 Erigent en Héros sublimes  
 Tes plus coupables favoris.



Mais, de quelque superbe titre  
 Dont ces Héros soient revêtus,  
 Prenons la raison pour arbitre,  
 Et cherchons en eux leurs vertus.

## FORTUNE.

Je n'y trouve qu'extravagance,  
Foiblesse, injustice, arrogance,  
Trahisons, fureurs, cruautés;  
Etrange vertu qui se forme  
Souvent de l'assemblage énorme  
Des vices les plus détestés.



Apprends que la seule sagesse  
Peut faire les Héros parfaits;  
Qu'elle voit toute la bassesse  
De ceux que ta faveur a faits;  
Qu'elle n'adopte point la gloire  
Qui naît d'une injuste victoire  
Que le sort remporte pour eux:  
Et que, devant ses yeux stoïques,  
\* Les vertus les plus héroïques  
Ne sont que des crimes heureux.

(*ROUSSEAU* ; Ode à la Fortune.)

GALAN-  
TERIE.

## GALANTERIE.

FIGURE  
XIX.

QUE DIS-JE ? Pour chasser la Tristesse cruelle,  
Un monstre encor plus affreux qu'elle,  
Qu'ont mis au jour le desir effréné  
Et la Coquetterie,  
A fait sentir par-tout son souffle empoisonné;  
On l'appelle *Galanterie*.



\* Il a , sous ce beau nom , séduit tous les esprits ,  
Et trouvé le secret de régner à Paris.

( *DE BOISSY.* )



G É N I E.

---

GALAN-  
TERIE.

---

GÉNIE.

FIGURE  
X.

**O** ! DU GÉNIE usage trop funeste !  
Pourquoi faut-il que ce don précieux ,  
Que l'art charmant , le langage céleste ,  
Fait pour chanter , sur des tons gracieux ,  
Les Conquérants , les Belles & les Dieux ,  
Chez une foule au Parnasse étrangère ,  
Soit si souvent le jargon de Mégère ,  
L'organe impur des plus lâches noirceurs ,  
L'ame du crime & la honte des mœurs ?  
\* Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore ,  
Qui ne devraient enfanter que des fleurs ,  
Au même instant fassent souvent éclore  
Les sucs mortels & les poisons vengeurs ?

( *M. GRESSET.* )



G L O I R E.

**H**EUREUX qui dans d'obscurs travaux  
A soi-même se rend utile !  
Il faudroit , pour vivre tranquile ,  
Des amis & point de rivaux.

---

GLOIRE.

FIGURE  
XIX.

## GLOIRE.

La Gloire est toujours inquiète;  
 Le Bel-esprit est un tourment ;  
 On est dupe de son talent ;  
 C'est comme une épouse coquette ;  
 Il lui faut toujours quelque amant :  
 Sa vanité qui vous obsède ,  
 S'expose à tout imprudemment ;  
 \* Elle est des autres l'agrément ,  
 Et le mal de qui la possède.

(*M. DE VOLTAIRE ; Lettre au Président Hénault.*)



## GRANDEUR.

## G R A N D E U R.

**FIGURE** **P**OLITIQUES profonds, rapides Conquéranrs,  
**XXI.** L'Univers ébloui vous place aux premiers rangs.  
 Que, pour en mieux juger, la raison nous éclaire ;  
 Les Guerriers sont marqués au même caractère.  
 Depuis ce furieux de carnage altéré ,  
 Du beau titre de *Grand* par la Grèce honoré ,  
 Jusqu'à ce Roi du Nord , dont la valeur extrême  
 Ne fut pas moins funeste aux autres qu'à lui-même ,  
 Un Héros cherche à vaincre , & ne peut s'en lasser ,  
 Tant qu'il lui reste encore un Peuple à terrasser ;  
 \* Un Héros sur ses pas ne tourne point la tête ;  
 Il court rapidement de conquête en conquête ;  
 Et sans cesse de sang arrose ses lauriers ,  
 Seul & frivole objet de ses travaux guerriers ;

Voilà le Conquérant. Quel est le Politique !  
Un mortel circonspect , dont tout l'esprit s'applique  
A lire dans nos cœurs par ses tours captieux ,  
Sans que jamais le sien se dévoile à nos yeux ;  
Il cherche à nous tromper. Nommerons-nous *Sagesse*  
Un art qui n'est fondé que sur notre foiblesse ?  
Mais enfin j'y consens ; que des succès heureux  
Les conduisent au but où tendent tous leurs vœux ;  
Que l'un nous asservisse & l'autre nous abuse ,  
L'un par la force ouverte , & l'autre par la ruse ;  
L'artifice pervers , l'homicide valeur ,  
Seroient-ils , selon vous , les sources de l'honneur ?  
Non , celui qui ne prend que la vertu pour guide ,  
Qui s'élève aux honneurs dont il n'est point avide ;  
Celui qui sans gémir dans l'exil , dans les fers ,  
Conserve sa grandeur au milieu des revers ;  
Soit que par ses vertus , aimé de sa Patrie ,  
Sage comme Antonin , il défarme l'envie ;  
Soit que , persécuté par un injuste sort ,  
Ferme comme Socrate , il reçoive la mort ;  
Celui-là seul est grand & digne qu'on l'admire.

( *M. l'Abbé DU RESNEL ; Essai sur l'Homme.* )



## HONNEUR.

## H O N N E U R.

\* \* \* \* \*

**FIGURE** **V**AS, la honte seroit de trahir ce que j'aime;  
**XXV.** Cet honneur étranger parmi nous inconnu ,  
 N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu ;  
 C'est l'amour de la gloire & non de la justice ,  
 La crainte du reproche & non celle du vice.  
 Je fus instruite , Emire , en ce grossier climat ,  
 \* A suivre la vertu sans en chercher l'éclat ;  
 L'honneur est dans mon cœur , & c'est lui qui m'ordonne  
 De sauver un Héros que le Ciel abandonne.  
 ( *M. DE VOLTAIRE ; Tragédie d'Alzire , Act. IV , Sc. 3.* )



## J E U.

## J E U.

**FIGURE** **L**ES PLAISIRS sont amers si-tôt qu'on en abuse ;  
**XXV.** Il est bon de jouer un peu ;  
 Mais il faut seulement que le Jeu nous amuse.  
 Un Joueur d'un commun aveu ,  
 N'a rien d'humain que l'apparence ;  
 Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense ,  
 D'être fort honnête-homme & de jouer gros jeu :  
 Le desir de gagner qui nuit & jour occupe ,  
 Est un dangereux aiguillon ;  
 Souvent quoique l'esprit , quoique le cœur soit bon ,  
 \* On commence par être dupe ,  
 On finit par être fripon.

( *DESHOULIERES.* )

## I G N O R A N C E.

IGNORANCE.

FIGURE  
XXV.

MON AMI, l'Ignorante ignore son devoir,  
Et peut s'en écarter sans s'en appercevoir;  
La Sçavante au contraire en connoît l'étendue;  
La science est pour elle une garde assidue:  
Son esprit, s'élevant aux sublimes objets,  
S'occupe tout entier des plus graves sujets;  
Et, loin qu'aux séducteurs il soit prompt à se rendre,  
Jusqu'aux plaisirs permis il a peine à descendre.

( NÉRICAULT DESTOUCHES. )



## I N Q U I S I T I O N.

INQUISITION.

FIGURE  
IV.

ON s'ASSEMBLE; & déjà les partis, les cabales  
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales;  
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux:  
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,  
S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare  
Qu'il est temps que les Lis rampent sous la Tiare;  
Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal,  
Ce monument affreux du pouvoir monacal,  
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,  
Qui venge les Autels, & qui les déshonore;  
\* Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,  
Egorge les mortels avec un fer sacré;  
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables  
Où la terre adoroit des Dieux impitoyables

---



---

INQUISITION.

Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,  
Se vantoient d'appaîser par le sang des Humains.

(M. DE VOLTAIRE; Poème de la *Henriade*, Ch. VI.)




---



---

LECTURE.

LECTURE.

---



---

FIGURE  
XIX.

AUX FRIVOLES Lecteurs l'Abeille fait la guerre ;

\* Chaque livre est comme un parterre

Où l'on s'amuse utilement ;

Mais qui promène un œuil rapide

Sur les fleurs & les fruits de ce jardin charmant ,

Prive d'un miel aussi doux que solide ,

Et l'esprit & le sentiment.

(M. PESSELIER.)




---



---

LIBERTÉ.

LIBERTÉ.

---



---

FIGURE  
XIX.

LE TEMPS, d'une aîle prompte & d'un vol insensible  
Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible ;

Et de-là sur la terre il verse à pleines mains ,

Et les biens & les maux destinés aux Humains.

\* Sur un Autel de fer un livre inexplicable ,

Contient de l'avenir l'Histoire irrévocable ;

La main de l'Eternel y marqua nos desirs ,

Et nos chagrins cruels , & nos foibles plaisirs :

On voit la Liberté , cette esclave si fière ,

Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière ;

Sous

Sous un joug inconnu , que rien ne peut briser ,  
 Dieu sçait l'assujettir sans la tyranniser ;  
 A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée ,  
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ,  
 Qu'en obéissant même elle agit par son choix ,  
 Et souvent aux Destins pense donner des loix.

( *M. DE VOLTAIRE* ; Poëme de la *Henriade* , Ch. VII. )



## L U X E.

**T**EL QUE l'astre brillant qui sort du sein de l'onde  
 Pour enrichir chaque saison ;  
 Tel le Luxe embellit le monde ,  
 Quand il est dirigé par la saine raison.  
 Mais si la mode , la folie ,  
 Le caprice & la vanité ,  
 Gouvernent son empire au gré de leur manie ,  
 \* Son éclat imposteur devient un incendie ,  
 Dont la funeste activité  
 S'étend jusqu'aux trésors utiles à la vie ,  
 Et ne laisse en cessant à l'homme épouvanté  
 Que le travail & l'industrie  
 Pour combattre sa pauvreté.

( *S. ROMAN.* )




---

 LIBERTÉ.

---

 L U X E.

*FIGURE*  
*XIX.*

MALADIE.

FIGURE  
IV.

## M A L A D I E.

J'Ai vu mes tristes journées  
 Décliner vers leur penchant ;  
 Au midi de mes années  
 J'é touchois à mon couchant ;  
 \* La Mort , déployant ses aîles ,  
 Couvroit d'ombres éternelles  
 La clarté dont je jouïs ;  
 Et, dans cette nuit funeste ,  
 Je cherchois en vain le reste  
 De mes jours évanouis.



Grand Dieu ! votre main réclame  
 Les dons que j'en ai reçus ;  
 Elle vient couper la trame  
 Des jours qu'elle m'a tissus.  
 \* Mon dernier soleil se lève ;  
 Et votre souffle m'enlève  
 De la terre des vivants ,  
 \* Comme la feuille séchée  
 Qui de sa tige arrachée ,  
 Devient le jouet des vents.



Comme un tigre impitoyable ,  
 Le mal a brisé mes os ;  
 Et sa rage insatiable  
 Ne me laisse aucun repos.



Victime foible & tremblante ,  
A cette image sanglante ,  
Je soupire nuit & jour ;  
Et , dans ma crainte immortelle ,  
Je suis comme l'hirondelle  
Sous les griffes du vautour.



Ainsi de cris & d'alarmes  
Mon mal sembloit se nourrir ;  
Et mes yeux , noyés de larmes ,  
Etoient lassés de s'ouvrir.  
Je disois à la Nuit sombre :  
« O Nuit ! tu vas dans ton ombre  
» M'ensevelir pour toujours ».  
Je redisois à l'Aurore :  
« Le jour que tu fais éclore  
» Est le dernier de mes jours.



» Mon ame est dans les ténèbres ;  
» Mes sens sont glacés d'effroi ;  
» Ecoutez mes cris funèbres ,  
» Dieu juste , répondez-moi ».  
Mais enfin sa main propice  
A comblé le précipice  
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas ;  
Son secours me fortifie ,  
Et me fait trouver la vie  
Dans les horreurs du trépas.



---

**MALADIE.**

Seigneur, il faut que la terre  
Connoisse en moi vos bienfaits ;  
Vous ne m'avez fait la guerre ,  
Que pour me donner la paix.  
Heureux l'homme à qui la Grace  
Départ ce don efficace  
Puisé dans ses saints trésors ,  
Et qui, ralumant sa flamme ,  
Trouve la santé de l'ame  
Dans les souffrances du corps.



C'est pour sauver la mémoire  
De vos immortels secours ;  
C'est pour vous, c'est pour votre gloire,  
Que vous prolongez nos jours.  
Non, non, vos bontés sacrées  
Ne seront point célébrées  
Dans l'horreur des monuments ;  
La Mort aveugle & muette  
Ne fera point l'interprète  
De vos saints commandements.



Mais ceux qui de sa menace ,  
Comme moi, sont rachetés,  
Annonceront à leur race  
Vos célestes vérités.  
J'irai, Seigneur, dans vos temples  
Réchauffer par mes exemples

Les Mortels les plus glacés ;  
Et , vous offrant mon hommage ,  
Leur montrer l'unique usage  
Des jours que vous leur laissez.

( *ROUSSEAU ; Cantique.* )



## M A L H E U R.

MALADIE.  
  
MALHEUR.

**E**H, QUOI ! tous les malheurs aux humains réservés , *FIGURE*  
Faut-il , si jeune encor , les avoir éprouvés ? *XXVI.*  
Les ravages , l'exil , la mort , l'ignominie  
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.  
De déserts en déserts errant , persécuté ,  
J'ai languï dans l'opprobre & dans l'obscurité.  
Le Ciel sçait cependant si , parmi tant d'injures ,  
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.  
Malgré l'ambition qui devoroit mon cœur ,  
J'embrassai les vertus qu'exigeoit mon malheur ;  
Je respectai , j'aimai jusqu'à votre misère ;  
Je n'aurois point aux Dieux demandé d'autre père ;  
Ils m'en donnent un autre , & c'est pour m'outrager ;  
Je suis fils de Cresfonte & ne puis le venger.  
Je trouve une autre mère ; un Tyran me l'arrache ;  
Un détestable hymen à ce monstre l'attache ;  
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né ;  
Je maudis le secours que vous m'avez donné.

**MALHEUR.** \* Ah, mon père ! ah ! pourquoi d'une main égarée  
 Retenez-vous tantôt la main désespérée ?  
 Mes malheurs finissoient ; mon sort étoit rempli  
 ( *M. DE VOLTAIRE ; Tragédie de Mérope, Act. V. Sc. I.* )



**MEDECINS.**

M É D E C I N S.

**FIGURE XXVII.** **T**U REVENOIS couvert d'une gloire éternelle ;  
 Le Gévaudan surpris t'avoit vu triompher  
 Des traits contagieux d'une peste cruelle ;  
 Et ta main venoit d'é ouffer  
 De cent poisons cachés la semence mortelle.  
 Dans *Maisons* cependant, je voyois mes beaux jours  
 Vers leurs derniers moments précipiter leur cours ;  
 \* Déjà près de mon lit la Mort inexorable  
 Avoit levé sur moi sa faux épouvantable.  
 Le vieux Nocher des morts à sa voix accourut ;  
 C'en étoit fait ; sa main tranchoit ma destinée ;  
 Mais tu lui dis ; *Arrête ;* & la mort étonnée  
 Reconnut son vainqueur, frémit & disparut.  
 ( *M. DE VOLTAIRE ; Poésies diverses.* )



**MODE.**

M O D E.

**FIGURE XIV.** **L**A MODE est un tyran des Mortels respecté,  
 Digne enfant du dégoût & de la nouveauté ;  
 Qui de l'Etat françois, dont elle a les suffrages,  
 Au-delà des deux mers disperse les ouvrages,

Augmente avec succès leur immense cherté,  
 Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.  
 Son Trône est un miroir dont la glace infidelle  
 Donne aux mêmes objets une forme nouvelle;  
 Les François inconstants admirent dans ses mains  
 Des trésors méprisés du reste des humains.  
 \* Assise à ses côtés, la brillante parure  
 Essaie, à force d'art, de changer la nature;  
 La beauté la consulte; & notre or le plus pur  
 N'achète point trop cher son rouge & son azur.  
 La Mode assujettit le sage à sa formule;  
 La suivre est un devoir; la fuir un ridicule.  
 Depuis nos ornements jusques à nos écrits,  
 Elle attache à son gré l'estime ou le mépris;  
 Et réglant tour à tour tous les rangs où nous sommes,  
 Elle place les sots, & nomme les grands-hommes.

( *M. l'Abbé DE BERNIS.* )



## M U S E S.

## MUSES.

FIGURE  
X.

FILLEES du Ciel, chastes & doctes Fées,  
 Qui des Héros consacrant les trophées,  
 Garantissez du naufrage des temps  
 Les noms fameux & les faits éclatants :  
 Des vrais lauriers sages dispensatrices,  
 Muses, jadis mes premières nourrices,  
 De qui le sein me fit presque en naissant  
 Tetter un lait plus doux que nourrissant;

---

MUSES.

Je vous écris, non pour vous rendre hommage  
 D'un vain talent que, dès mon plus jeune âge,  
 A cultivé votre amour maternel,  
 Mais pour vous dire un adieu solennel :  
 « Quel compliment ! quelle brusque incartade !  
 » Me direz-vous ; d'où vient cette boutade ?  
 » De quoi se plaint ton esprit ulcéré ?  
 \* \* \* \* \*  
 » C'est par nos soins que ton esprit docile,  
 » Prenant pour guide & Térence & Virgile,  
 » Dans leur école a de bonne heure appris  
 » A distinguer des solides écrits ;  
 » Ces vains amas d'antithèses pointues,  
 » D'expressions flasques & rebattues  
 » Dont nous voyons tant d'Auteurs admirés  
 » Farcir leurs vers du badaud révéérés.  
 » Voilà tout l'art, voilà tous les mystères  
 » Que t'ont appris nos leçons salutaires ;  
 » Mais ces leçons t'ont-elles engagé  
 » A brocarder un Auteur affligé,  
 » Assez puni de l'orgueil qui l'enivre,  
 » Et du malheur d'avoir fait un sot livre ;  
 » Par le chagrin de sentir son travers,  
 » Et de se voir tout vifrongé des vers ?  
 » Est-il permis de braver sur l'échelle  
 » Un patient jugé par la Tournelle ?  
 » Laissons le pendre au-moins sans l'insulter ;  
 » Vous dites vrai. Mais comment l'éviter ?  
 » Dès qu'un Ouvrage a commencé de naître,  
 » Soit qu'au Théâtre il se soit fait connoître,

» Soit que son titre orne les carrefours ,  
» Chacun en parle au-moins deux ou trois jours.  
» Et si quelqu'un , la sentence passée ,  
» M'en vient à moi demander ma pensée :  
» Que dites-vous de ces vers chevillés ,  
» De ces discours obscurs , entortillés ?  
» Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?  
» Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.  
» Fort bien ; l'avis est sensé ; grand merci ;  
» Je me tairai. Mais faites taire aussi  
» Paris , la Cour , les Loges , le Partette ,  
» Tous ces sifflets plus craints que le tonnerre ;  
» Ces cris enfin d'un peuple mutiné  
» Dont mon vilain se voit assassiné.  
» Laisse crier , & retiens ta critique ,  
» Répondez-vous ; la Censure publique  
» Peut sur un fat s'exercer tout au long ;  
» Mais toi , sois sage , & te tais. Comment donc ?  
» Quand de ses vers un grimaud nous poignarde ,  
» Chacun pourra lui donner sa nazarde ,  
» L'appeller *Buffle & Stupide achevé* ;  
» Et moi , pour être avec vous élevé ,  
» Je ne pourrai , sans faire un sacrilège ,  
» Me prévaloir d'un foible privilège  
» Que vous laissez au dernier des humains ?  
» S'il est ainsi , je vous baise les mains ;  
» Muses , gardez vos faveurs pour quelque autre ;  
» Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre  
» Dans ces débats où nous nous égayons.  
» Tenez , voilà vos pinceaux , vos crayons ;

## MUSES.

» Reprenez tout. J'abandonne fans peine  
 » Votre Hélicon, vos Bois, votre Hippocrène,  
 \* » Vos vains lauriers d'épines enveloppés,  
 » Et que la foudre a si souvent frappés.

( *ROUSSEAU ; Epître aux Muses.* )



## MUSIQUE.

## MUSIQUE.

FIGURE  
VIII.

LA NATURE féconde, ingénieuse & sage,  
 Par ses dons partagés ornant cet Univers,  
 Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.  
 Ainsi que son esprit tout peuple a son langage;  
 Ses sons & ses accents à sa voix ajustés,  
 \* Des mains de la nature exactement notés:  
 L'oreille heureuse & fine en sent la différence;  
 Sur le ton des François il faut chanter en France;  
 Aux loix de notre goût Lulli sut se ranger;  
 Il embellit notre Art au-lieu de le changer.

( *M. DE VOLTAIRE ; Temple du Goût.* )



## NATURE.

## NATURE.

FIGURE  
XV.

SANS CESSER on prend le masque, & quittant la Nature,  
 On craint de se montrer sous sa propre figure;  
 Par là le plus sincère assez souvent déplaît;  
 Rarement un esprit ose être ce qu'il est.  
 Vois-tu cet importun que tout le monde évite?  
 Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?



Il n'est pas sans esprit ; mais né triste & pesant ,  
 Il veut être folâtre , évaporé , plaisant ;  
 Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire ,  
 Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.  
 La simplicité plaît sans étude & sans art ;  
 \* Tout charme en un enfant dont la langue sans fard ,  
 A peine du filet encor débarrassée ,  
 Sçait d'un air innocent bégayer sa pensée.  
 Le faux est toujours fade , ennuyeux , languissant ;  
 Mais la Nature est vraie , & d'abord on la sent ;  
 C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on aime ;  
 Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même ;  
 Chacun pris dans son air est agréable en soi ;  
 Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

( BOILEAU DESPRÉAUX ; *Épître à M. de Seignelay* )



## N O B L E S S E.

## NOBLESSE.

**L**A NOBLESSE, Dangeau, n'est pas une chimère , *FIGURE*  
 Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère , *XXI.*  
 Un homme issu d'un sang fécond en demi-Dieux ,  
 Suit , comme toi , la trace où marchaient ses aïeux.  
 Mais je ne puis souffrir qu'un fat , dont la mollesse  
 N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Noblesse ,  
 Se pare insolemment du mérite d'autrui ,  
 Et me vante un honneur qui ne vient point de lui.  
 Je veux que la valeur de ses aïeux antiques  
 Ait fourni de matière aux plus vieilles Chroniques ;

NOBLESSE. Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,  
 Ait de trois fleurs-de-lis doré leur écusson.  
 Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,  
 Si, de tant de Héros célèbres dans l'Histoire,  
 Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,  
 Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers;  
 Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,  
 Son cœur dément en lui sa superbe origine;  
 Et n'ayant rien de grand qu'une sottise fierté,  
 \* S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?  
 Cependant, à le voir avec tant d'arrogance  
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance,  
 On diroit que le Ciel est soumis à sa loi,  
 Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.  
 Enivré de lui-même il croit, dans sa folie,  
 Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie :  
 Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,  
 Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.  
 « Dites-moi, grand Héros, esprit rare & sublime,  
 » Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?  
 » On fait cas d'un coursier qui, fier & plein de cœur,  
 » Fait paroître en courant sa bouillante vigueur ;  
 » Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carrière  
 » S'est couvert mille fois d'une noble poussière ;  
 » Mais la postérité d'Alfane & de Bayard,  
 » Quand ce n'est qu'une Rosse, est vendue au hazard,  
 » Sans respect des aïeux dont elle est descendue,  
 » Et va porter la malle ou tirer la charrue.

- » Pourquoi donc voulez-vous que , par un sot abus ,  
» Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ? NOBLESSE.  
» On ne méblouit point d'une apparence vaine ;  
» La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.  
» Si vous êtes sorti de ces Héros fameux ,  
» Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux ;  
» Ce zèle pour l'honneur , cette horreur pour le vice.  
» Respectez-vous les loix ? favez-vous l'injustice ?  
» Sçavez-vous pour la gloire oublier le repos ,  
» \* Et dormir en plein champ , le harnois sur le dos ?  
» Je vous connois pour Noble à ces illustres marques ;  
» Alors soyez issu des plus fameux Monarques ;  
» Venez de mille aïeux , & , si ce n'est assez ,  
» Feuilletez à loisir tous les siècles passés ;  
» Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre ;  
» Choisissez de César , d'Achille ou d'Alexandre ,  
» En vain un faux censeur voudroit vous démentir ;  
» Et si vous n'en sortez , vous en devez sortir.  
» Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne ,  
» Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne ;  
» Ce long amas d'aïeux , que vous diffamez tous ,  
» Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;  
» Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie ,  
» Ne sert plus que de jour à votre ignominie :  
» En vain , tout fier d'un sang que vous déshonorez ,  
» Vous dormez à l'abri de ces noms révéérés ;  
» En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères ;  
» Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères ;

NOBLESSE.

» Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,  
 » Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,  
 » Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,  
 » Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

( *Le même ; Satire V.*  )

OBSCURITÉ.

O B S C U R I T É.

**FIGURE** **H**EUREUSE Obscurité, que je vous trouve aimable !  
**X.** Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable !  
 Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux ;  
 Mais, s'ils vous connoissoient, ils n'aimeroient que vous.  
 En vous ils trouveroient tous les biens qu'ils desireroient,  
 Et ce parfait bonheur pour lequel ils soupirent,  
 Et qu'ils ne trouvent point dans ce brillant chaos  
 Où l'ambition règne & n'a point de repos.  
 Quelle foule de gens à mes yeux se présente !  
 On voit dans tous leurs traits le desir & l'attente ;  
 Comme ils s'empres sent tous ! Ils vont à la Faveur  
 Offrir le doux parfum de leur encens flatteur.  
 O mes fils, gardez-vous de ces trompeurs hommages ;  
 L'intérêt, à la Cour, masque tous les visages ;  
 \* Et les plus pressés à fléchir devant vous,  
 Nous préparent sous main les plus dangereux coups.

( *NÉRICAULT DESTOUCHES.* )

## O P É R A.

## OPÉRA.

FIGURE  
XV.

**P**AR TOI-MÊME bientôt conduite à l'Opéra,  
De quel air penſes-tu que ta ſainte verra  
\* D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieufe,  
Ces danſes, ces Héros à voix luxurieuſes ;  
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulants,  
Ces douceux Renauds, ces inſenſés Rolands ;  
Sçaura d'eux qu'à l'amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,  
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même ;  
Qu'on ne ſçauroit trop tôt ſe laiſſer enflammer ;  
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer :  
Et tous ces lieux communs de morale lubrique ,  
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa Muſique ?  
Mais de quels mouvements, dans ſon cœur excités,  
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agités ?  
Je ne te répons pas qu'au retour, moins timide ,  
Digne écolière enfin d'Angélique & d'Armide ,  
Elle n'aille à l'inſtant, pleine de ſes doux ſons,  
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

( BOILEAU DESPRÉAUX ; *Satire X.* )



## O P I N I O N.

## OPINION.

FIGURE  
XXV.

**T**ANT QUE nous respirons, l'Opinion flatteuſe,  
A charmer nos ennuis toujours ingénieuſe,  
\* Dore par ſes rayons les nuages charmants  
Qui verſent ſur nos jours de trompeurs agréments.

## OPINION.

Satisfait de ses goûts , content de sa science ,  
 Chacun a pour soi-même un œuil de complaisance.  
 Feuilletant nuit & jour des volumes poudreux ,  
 Dans un réduit obscur le Sçavant est heureux :  
 L'Ignorant affranchi d'un travail si pénible ,  
 Dans un lâche repos trouve un plaisir sensible :  
 Regardant l'avenir avec tranquillité ,  
 Le Riche de son bien fait sa félicité :  
 Rassuré par les soins que prend la Providence ,  
 Le Pauvre vit content , malgré son indigence.  
 Vois l'Aveugle danser ? Se plaint-il que ses yeux ,  
 Soient pour jamais fermés à la clarté des Cieux ?  
 Vois le Boiteux qui chante ? En est-il moins tranquile ,  
 Quoiqu'a former des pas son pied soit moins agile ?  
 Dans les vapeurs du vin le Mendiant est Roi ,  
 Et le Sot en tout temps vit satisfait de soi ;  
 Le Chimiste ébloui de l'or qu'il voit en songe ,  
 Prend pour réalité ce qui n'est qu'un mensonge ;  
 Et , même en déplorant son destin rigoureux ,  
 Dans le sein de sa Muse un Poète est heureux.

( *M. l'Abbé DU RESNEL ; Essai sur l'Homme.* )



## P A T R I E.

P A T R I E.

FIGURE  
XXI.

S O I T instinct , soit reconnoissance ,  
L'Homme par un penchant secret ,  
Chérit le lieu de sa naissance ,  
Et ne le quitte qu'à regret :  
Les cavernes hyperborées ,  
Les plus odieuses contrées ,  
Sçavent plaire à leurs habitants :  
Sur nos délicieux rivages ,  
Transplantez ces peuples sauvages ;  
Vous les y verrez moins contents.



Sans ce penchant qui nous domine  
Par un invincible ressort ,  
Le Laboureur en sa chaumine  
Vivroit-il content de son sort ?  
\* Hélas ! au foyer de ses pères ,  
Triste héritier de leurs misères ,  
Que pourroit-il trouver d'attraits ?  
Si la naissance & l'habitude  
Ne lui rendoient sa solitude  
Plus charmante que les Palais.

( M. GRESSET. )



PEINTURE.

P E I N T U R E .

**FIGURE** **A** DE SIMPLES couleurs mon art plein de magie  
**XXXIV.** Sçait donner du relief, de l'ame & de la vie ;  
 Ce n'est rien qu'une toile ; on pense voir des corps ;  
 J'invoque , quand je veux , les absents & les morts ;  
 Je transporte les Cieux aux confins de la Terre ;  
 Il n'est événement ni d'amour ni de guerre ,  
 Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.  
 Les Mystères profonds des Enfers & des Cieux  
 Sont par moi révélés ; par moi , l'œil les découvre.  
 Que la porte du jour se ferme , ou qu'elle s'ouvre ;  
 Que le Soleil nous quitte , ou qu'il vienne nous voir ;  
 Qu'il forme un beau matin , qu'il nous montre un beau soir ;  
 J'en sçais représenter les images brillantes.  
 Mon art s'étend sur tout ; c'est par mes mains sçavantes  
 Que les champs , les déserts , les bois & les cités  
 Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.  
 Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages ;  
 Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages ,  
 Tout y rit ; tout y charme ; on y voit sans horreur  
 Le pâle Désespoir , la sanglante Fureur ,  
 L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces ;  
 \* Jugez avec quels traits je sçais peindre les Graces ;  
 Dans les maux de l'absence on cherche mon secours ,  
 Je console un amant privé de ses amours.

( *LA FONTAINE ; Œuvres posthumes*, Tom. I. )





PEINTURE, dont la main sçavante  
De ton triomphe orne ces lieux,  
C'est peu qu'un peuple entier te vante;  
Reçois un prix plus glorieux.  
Tu le sçais, c'est la Poésie  
Qui d'une louange choisie,  
Seule dispense la douceur;  
Et, quelques honneurs qu'on te rende,  
Ta plus magnifique guirlande  
Doit sortir des mains de ta sœur.



Exerce ce pouvoir magique  
Qui nous charme en nous abusant;  
\* Tu sçais du temps le plus antique  
Nous faire un spectacle présent.  
Ces Dieux que conquirent les Fables,  
Jadis fantômes vénérables,  
Existrent au-moins sous tes traits;  
Tu donnes du corps à ces songes,  
\* Et l'on diroit que les mensonges  
A ton ordre deviennent vrais.



Comme on voit l'Amante volage  
Du thym, de la rose & du lis  
Former son savoureux ouvrage  
Des suc's qu'elle en a recœuillis;  
Ainsi de sources différentes,  
Tes mains, avec choix inconstantes,

PEINTURE.  
FIGURE  
XVIII.

## PEINTURE.

Tirent un chef-d'œuvre nouveau ;  
 Rien n'échappe à ton industrie ,  
 Histoire , Fable , Allégorie ,  
 Tout s'anime sous ton pinceau.



Quel souffle divin , quelle flamme  
 Donne la vie à tous les traits ?  
 Dans les yeux tu dévoiles l'ame ;  
 Tu peins ses plus profonds secrets ;  
 \* Sous les couleurs obéissantes ,  
 Tu rends les passions vivantes ,  
 L'espoir , la crainte , le desir ;  
 Et d'un trait ta main assurée  
 Donne aux figures qu'elle crée  
 De la douleur ou du plaisir.



Ici , d'une affreuse aventure  
 Tu m'exposes toute l'horreur ;  
 A cette naïve imposture ,  
 Je me sens frappé de terreur :  
 Là , des jeux tu traces l'image ,  
 Et mon cœur abusé partage  
 Les plaisirs que tu me fais voir :  
 Là , j'envie un amour paisible ;  
 Et par-tout la toile insensible  
 Semble émue , & sçait émouvoir.



Mais d'où vient qu'ici me surprennent  
 Ces prés, ces bois & ces vallons ?  
 Mes regards au loin s'y promènent  
 A travers de vastes sillons ;  
 Je vois les fontaines riantes ,  
 Coulant des roches blanchissantes ,  
 Abreuver les champs altérés ;  
 Par quel art un si court espace ,  
 Que ma main touche & qu'elle embrasse ,  
 Laisse-t-elle mes yeux égarés ?

( *HOUDART DE LA MOTHE ; Ode.*  )



# PHILOSOPHES.

**V**OTRE sagesse, ô divine Pallas !  
 Ne doit point être où l'équité n'est pas ;  
 Chez les Humains cherchez d'autres asyles ,  
 Et dans des lieux plus nobles, plus tranquilles ,  
 Allez trouver ces Sages épurés ,  
 De vos rayons par l'étude éclairés ,  
 Qui, dans le sein de la Philosophie ,  
 A vous chercher ont consumé leur vie ;  
 Mortels divins qui, n'aspirant qu'à vous ,  
 Méritent seuls vos regards les plus doux .  
 Minerve y court ; mais, ô soin inutile !  
 \* De ses vapeurs, la Chimère subtile ,  
 Reine absolue, avoit déjà surpris  
 Ces vains Mortels d'illusions nourris ,

X iij

PEINTURE.

PHILOSOPHES.

FIGURE  
II.

## PHILOSOPHES.

Qui, sur la foi de leurs foibles systèmes,  
 Connoissant tout, sans se connoître eux-mêmes,  
 Cherchent hors d'eux, privés des vrais secours,  
 La vérité qui les fuira toujours.

( *ROUSSEAU ; Minerve , Allégorie.* )



## PLAISIRS.

## P L A I S I R S .

**FIGURE XXV.** **L**ES PLAISIRS doivent-ils marquer tous vos moments ?

\* C'est une source qui s'épuise ;  
 Pour la faire durer long-temps ,  
 Modérément il faut que l'on y puise ;  
 Si l'on ne la ménage , on cesse d'en jouir.  
 Dès qu'à l'oisiveté votre cœur s'abandonne ,  
 Le Plaisir est pour vous prompt à s'évanouir ;  
 Ce n'est que le travail qui donne  
 Le talent de se réjouir.

( *M. PESSELIER.* )



## POESIE.

## P O É S I E .

**FIGURE XVIII.**

**P**OUR une vile nourriture,  
 Pour les plus honteux intérêts,  
 Jad's errants à l'aventure,  
 Ils s'égorgeoient dans les forêts.  
 De leurs déserts tu les détaches ;  
 A leurs antres tu les arraches ;

Ils se rassemblent à tes sons ;  
Et, dans l'enceinte de ces villes .  
Qu'élèvent les pierres dociles ,  
Ils vont écouter tes leçons.



Aux pieds du fils de Calliope  
Tu tiens les tigres enchaînés ;  
Tu fais du haut du mont Rhodope  
Descendre les pins étonnés ;  
Par toi , conduit jusqu'au Ténare ,  
Il attendrit ce cœur barbare  
Que n'ont jamais touché nos pleurs ;  
Mégère même est immobile ,  
Et, dans le Tartare tranquile ,  
Suspend les cris & les douleurs.



Mais qui peut compter tes merveilles ,  
Enchanteresse de nos sens ?  
Si je languis , tu me réveilles ;  
Je vis au gré de tes accents.  
Tyrtée enflamme mon courage ;  
Il chante ; je vole au carnage ;  
Bellone règne dans mon cœur ;  
Anacréon monte sa lyre ;  
Mes armes tombent ; je soupire ,  
Et le plaisir est mon vainqueur.



## POÉSIE.

Par quel art le Chantre d'Achille  
Me rend-il tant de bruits divers ?  
Il fait partir la flèche agile,  
Et par ses sons sifflent les airs.  
Des vents me peint-il le ravage ?  
Du vaisseau que brise leur rage,  
Eclate le gémissement ;  
Et de l'onde qui se courrouce  
Contre un rocher qui la repousse,  
Retentit le mugissement.



S'il me présente ce coupable  
Qui , dans l'Empire ténébreux,  
Roule une pierre épouvantable  
Jusqu'au sommet du Mont affreux ;  
Ses genoux tremblants qui fléchissent,  
Ses bras nerveux qui se roidissent ,  
Me font pour lui pâlir d'effroi ;  
Le malheureux enfin succombe ,  
Et de la roche qui retombe ,  
Le bruit résonne jusqu'à moi.



Par la cadence de Virgile ,  
Un coursier devance l'éclair ;  
\* Souvent , prêt à suivre Camille ,  
Comme elle je me crois en l'air ;  
Du bœuf tardif que rien n'étonne ,  
Et qu'en vain son maître aiguillonne ,

Tantôt je presse la lenteur ;  
Tantôt de ce Géant énorme  
La masse lourde, horrible, informe  
M'accable sous sa pesanteur.



Qu'avec plaisir je me délasse  
Sous ces arbres délicieux,  
Que la main d'Horace entrelace  
Par des nœuds qui charment mes yeux !  
Leurs branches se cherchent, s'unissent,  
S'embrassent & m'ensevelissent  
Dans l'ombre que font leurs amours ;  
Tandis que l'onde fugitive  
D'un ruisseau que son lit captive  
Murmure de ses longs détours.

( *M. RACINE* ; Ode sur l'*Harmonie*. )



MES MAINS ont fait des ouvrages  
Qui verront les derniers âges,  
Sans jamais se ruiner ;  
Le temps a beau les combattre ;  
L'eau ne les sçauroit miner ;  
Le vent ne peut les abattre.



Sans moi tant d'œuvres fameux,  
Ignorés de nos Neveux,

---

POÉSIE.

FIGURE  
XXXIV.

## POÉSIE.

Périssoient sous la poussière.

\* Au Parnasse seulement,  
On emploie une matière  
Qui dure éternellement.



Si l'on conserve les noms,  
Ce doit être par mes sons,  
Et non point par des machines;  
\* Un jour, un jour, l'Univers  
Cherchera sous vos ruines  
Ceux qui vivront dans mes vers.

( *LA FONTAINE ; Œuvres posthumes.* )



## POLITESSE.

## P O L I T E S S E .

FIGURE  
XXI.

DANS toutes les maisons & dans tous les états,  
Elle fait régner l'ordre & craindre les éclats ;  
Elle règle les rangs & la prééminence ;  
Fait le respect-humain dont tout sent la puissance ;  
\* Soumet les passions ; & son joug respecté  
Est le plus ferme appui de la Société.  
Bannissez les dehors & les égards du monde,  
Vous les verrez rentrer dans une horreur profonde ;  
Et les Hommes , rendus à leur férocité ,  
Etoufferont bientôt jusqu'à l'humanité ;  
L'Europe à nos regards perdra son avantage ;  
Et plus que l'Amérique elle sera sauvage.

( *DE BOISSY.* )





## P U B L I C.

## P U B L I C.

FIGURE  
XXVI.

BON Citoyen, travaille pour la France,  
Et du Public attends ta récompense.  
Qui ! le Public ! ce fantôme inconstant ;  
Monstre à cent voix , Cerbère dévorant ,  
Qui flatte & mord ; qui dresse par sottise  
Une statue , & par dégoût la brise :  
Tyran jaloux de quiconque le sert ;  
Il profana la cendre de Colbert ;  
Et, prodiguant l'insolence & l'injure ,  
Il a flétri la candeur la plus pure.  
Il juge , il loue ; il condamne au hasard  
Toute vertu , tout mérite & tout art ;  
C'est lui qu'on vit , de critiques avide ,  
Déshonorer le chef-d'œuvre d'*Armide* ;  
Et pour *Judith* , *Pirame* & *Régulus* ,  
Abandonner *Phèdre* & *Britannicus* ;  
Lui qui dix ans proscrivit *Athalie* ;  
Qui , protecteur d'une scène avilie ,  
Frappant des mains , bat , à tort à travers ,  
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.  
Mais il revient ; il répare sa honte ;  
Le temps l'éclaire. Oui ; mais la mort plus prompte  
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers ,  
En attendant que les siens soient ouverts.  
Chez nos neveux on me rendra justice ;  
Mais , moi vivant , il faut que je jouisse.

---



---

PUBLIC.

\* Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,  
 Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?  
 L'ombre de Pope avec les Rois repose,  
 Un Peuple entier fait son apothéose,  
 Et son nom vole à l'Immortalité ;  
 Quand il vivoit, il fut persécuté.

( M. DE VOLTAIRE ; *Epître à Madame D \* \*.* )




---



---

RAISON.

R A I S O N.

FIGURE  
 XXI.

LA RAISON est de l'homme & le guide & l'appui ;  
 Il l'apporte en naissant ; elle croît avec lui :  
 C'est elle qui, des traits de sa divine flamme  
 Purifiant son cœur, illuminant son ame,  
 Montre à ce malheureux par le vice abattu,  
 Que la félicité n'est que dans la vertu ;  
 Qu'elle donne aux Humains, couverts de son Egide,  
 La volupté tranquille, innocente & solide,  
 La joie & la santé qu'entretient dans sa fleur  
 Le repos de l'esprit & le calme du cœur ;  
 Que par elle un Mortel, aussi ferme que libre,  
 Au milieu des revers garde un juste équilibre ;  
 Rit de ses ennemis, &, résistant au sort,  
 Affronte l'indigence & les fers & la mort ;  
 \* Comme un rocher qui frappe une mer mugissante,  
 Brave des flots émus la fureur impuissante.

( *Le même.* )



## R E N O M M É E.

RENOMMÉE.

QUELLE EST cette Déesse énorme !  
Ou plutôt ce monstre difforme ,  
Tout couvert d'oreilles & d'yeux ,  
Dont la voix ressemble au tonnerre ;  
Et qui , des pieds touchant la terre ,  
Cache sa tête dans les Cieux ?

*FIGURE  
XXXIV.*

C'est l'inconstante Renommée ,  
\* Qui sans cesse les yeux ouverts ,  
Fait sa revue accoutumée  
Dans tous les coins de l'Univers ;  
Toujours vaine , toujours errante ,  
Et messagère indifférente  
Des vérités & de l'erreur ;  
Sa voix , en merveilles féconde ,  
Va chez tous les Peuples du monde  
Semer le bruit & la terreur.



Quelle est cette troupe sans nombre  
D'Amants autour d'elle assidus ,  
Qui viennent en foule à son ombre  
Rendre leurs hommages perdus ?  
La vanité qui les enivre ,  
Sans relâche s'obstine à suivre

RENOMMÉE.

L'éclat dont elle les séduit :  
 Mais bientôt leur ame orgueilleuse  
 Voit sa lumière frauduleuse  
 Changée en éternelle nuit.

(*ROUSSEAU ; Ode au Prince Eugène.*)



SAGESSE.

S A G E S S E.

**FIGURE** N'EN déplaît à ces fous nommés *Sages de Grèce* ;  
**XXV.** En ce monde il n'est point de parfaite Sagesse ;  
 Tous les hommes sont fous, & , malgré tous leurs soins ,  
 Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.  
 Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent ,  
 Les Voyageurs sans guide assez souvent s'égarent ,  
 L'un à droit , l'autre à gauche ; & , courant vainement ,  
 La même erreur les fait errer diversement :  
 Chacun suit dans le monde une route incertaine ,  
 Selon que son erreur le joue & le promène ;  
 Et tel y fait l'habile , & nous traite de *Fous* ,  
 Qui , sous le nom de *Sage* , est le plus fou de tous.  
 Mais , quoique sur ce point la Satire publie ,  
 Chacun veut en Sagesse ériger sa folie ;  
 Et , se laissant régler à son esprit tortu ,  
 De ses propres défauts se fait une vertu.  
 Ainsi , cela soit dit pour qui veut se connoître ,  
 \* Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;

Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,  
Se regarde soi-même en sévère censeur;  
Rend à tous ses défauts une exacte justice,  
Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.

(BOILEAU DESPRÉAUX; *Satire IV.*)



## SANTÉ.

---

---

SAGESSE.

---

---

SANTÉ.

IL EST une jeune Déesse,  
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;  
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;  
Sans elle la beauté n'est plus;  
Les Amours, Bacchus & Morphée,  
La soutiennent sur un trophée  
De myrthe & de pampres orné,  
Tandis qu'à ses pieds abattue,  
Rampe l'inutile statue  
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.

Ame de l'Univers, charme de nos années,  
Heureuse & tranquile Santé,

\* Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,  
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté:  
Quand, prodigue des dons d'une courte jeunesse,  
Ne portant que la honte & d'amères douleurs

A la précoce vieillesse,  
Les aveugles Mortels abrègent tes faveurs;

FIGURE  
XXVIII.

SANTÉ.

Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,  
Loin des Cités & de l'ennui;  
Tout nous appelle aux champs; le printemps va renaître,  
Et j'y vais renaître avec lui.

(M. GRESSET.)



SATIRE.

SATIRE.

FIGURE  
XXV.

MUSE, changeons de style & quittons la Satire;  
C'est un méchant métier que celui de médire;  
A l'Auteur qui l'embrasse il est toujours fatal;  
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.  
Maint Poète, aveuglé d'une telle manie,  
En courant à l'honneur trouve l'ignominie;  
Et tel mot, pour avoir réjouï le Lecteur,  
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.  
Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,  
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique;  
Ne craint point du Public les jugements divers,  
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.  
Mais un Auteur malin qui rit & qui fait rire,  
Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire,  
Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis,  
De ses propres rieurs se fait des ennemis.  
Un discours trop sincère aisément nous outrage;  
Chacun dans ce miroir pense voir son visage;  
\* Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,  
Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous hait.  
(BOILEAU DESPRÉAUX; Satire VII.)



SCIENCE.

## S C I E N C E.

## SCIENCE.

FIGURE  
XXV.

QUE l'esprit de l'Homme est borné !  
 Quelque temps qu'il donne à l'étude,  
 Quelque pénétrant qu'il soit né,  
 Il ne voit rien à fond, rien avec certitude ;  
 De ténèbres pour lui tout est environné.  
 La lumière qui vient du sçavoir le plus rare ,  
 \* N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare ;  
 Bien plus que l'ignorance , elle est à redouter.  
 Longues erreurs qu'elle a fait naître,  
 Vous ne prouvez que trop , que chercher à connoître ,  
 N'est souvent qu'apprendre à douter.

( DESHOULIERES. )



## S E C R E T.

## SECRET.

FIGURE  
X.

MESSALA , par mon ordre arrêté cette nuit ,  
 Devant vous à l'instant alloit être conduit ;  
 J'attendois que du moins l'appareil des supplices ,  
 De sa bouche infidèle arrachât ses complices.  
 Mes Liçteurs l'entouroient , quand Messala soudain ,  
 Saissant un poignard qu'il cachoit dans son sein ,  
 Et qu'à vous , Sénateurs , il destinoit peut-être :  
 " Mes secrets , a-t-il dit , que l'on cherche à connoître ,

II. Partie.

Y

**SECRET.** » \* C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir ;  
 » Et qui sçait conspirer , sçait se taire & mourir ».

( *M. DE VOLTAIRE* ; Tragédie de *Brutus* , Act. V , Sc. 2. )



## S E R M E N T.

**SERMENT.**

J O A S.

\* \* \* \* \*

**FIGURE** **V** OILA donc votre Roi , votre unique espérance.  
**X.** J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver ;  
 Ministres du Seigneur , c'est à vous d'achever.  
 Bientôt de Jézabel la fille meurtrière ,  
 Instruite que Joas voit encor la lumière ,  
 Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger ;  
 Déjà sans le connoître elle veut l'égorger :  
 Prêtres saints , c'est à vous de prévenir sa rage ;  
 Il faut finir des Juifs le honteux esclavage ,  
 Venger nos Princes morts , relever votre Loi ,  
 Et faire aux deux Tribus reconnoître leur Roi.  
 L'entreprise sans doute est grande & périlleuse ;  
 J'attaque sur son trône une Reine orgueilleuse ,  
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux  
 De hardis étrangers , d'infidèles Hébreux ;  
 Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide ;  
 Songez qu'en cet Enfant tout Israël réside.  
 Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler ;  
 Déjà , trompant ses soins , j'ai sçu vous rassembler ;



Elle nous croit ici sans armes, sans défense ;  
Couronnons, proclamons Joas en diligence.  
De-là du nouveau Prince intrépides soldats ,  
Marchons en invoquant l'Arbitre des combats ;  
Et, réveillant la Foi dans les cœurs endormie ,  
Jusques dans son Palais cherchons notre ennemie.  
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil ,  
Nous voyant avancer dans ce saint appareil ,  
Nes'empresseront pas à suivre notre exemple ?  
Un Roi que Dieu lui-même a nourri dans son Temple ,  
Le successeur d'Aaron, de ses Prêtres suivi ,  
Conduisant au combat les enfants de Lévi ;  
Et dans ces mêmes mains des peuples révérees ,  
Les armes au Seigneur par David consacrées.  
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur ;  
\* Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur :  
Frappez & Tyriens & même Israélites.  
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites ,  
Qui lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël ,  
Rendit dans le désert un culte criminel ;  
De leurs plus chers parents saintement homicides ,  
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides ,  
Et , par ce noble exploit , vous acquirent l'honneur  
D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?  
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre ;  
Jurez donc avant tout sur cet auguste Livre ,  
A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui ,  
De vivre , de combattre & de mourir pour lui.

SERMENT.

A Z A R I A S.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,  
 De rétablir Joas au trône de ses pères,  
 De ne poser le fer entre vos mains remis,  
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.  
 Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,  
 \* Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;  
 Qu'avec lui ses enfants de ton partage exclus,  
 Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

( *RACINE* ; Tragédie d'*Athalie*, Act. IV, Sc. 3. )



SILENCE.

S I L E N C E.

**FIGURE** **C**OMBIEN de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,  
**XI.** Mon cœur de son désordre alloit-il vous instruire!  
 De combien de soupirs interrompant le cours,  
 Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours!  
 Quel tourment de se taire, en voyant ce qu'on aime!  
 De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,  
 Lorsque par un regard on peut le consoler!  
 Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler!  
 Ah! dans ce souvenir inquiète, troublée,  
 Je ne me sentoix pas assez dissimulée;  
 \* De mon front effrayé je craignois la pâleur;  
 Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.  
 Sans cesse il me sembloit que Néron en colère,  
 Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire;

Je craignois mon amour vainement renfermé ;  
Enfin j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.

SILENCE.

(*RACINE* ; Tragédie de *Britannicus*, Act. III, Sc. 7.)



## S I N C É R I T É.

SINCÉRITÉ.

CETTE Sincérité, sans doute, est peu discrète ;  
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète ;  
Absente de la Cour, je n'ai pas dû penser,  
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.  
J'aime *Britannicus* ; je lui fus destinée,  
Quand l'Empire devoit suivre son hyménée ;  
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,  
Ses honneurs abolis, son Palais déserté,  
La fuite d'une Cour que sa chute a bannie,  
Sont autant de liens qui retiennent Junie.  
Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs ;  
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs ;  
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source ;  
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,  
Tout l'Univers, soigneux de les entretenir,  
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.  
*Britannicus* est seul ; quelque ennui qui le presse,  
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse ;  
\* Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs  
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

FIGURE  
XXII.

(*Le même* ; au même endroit, Act. II, Sc. 3.)



## SOCIÉTÉ.

## S O C I É T É .

FIGURE  
XXV.

DÉPOUILLONS-NOUS ici d'une vaine fierté ;  
 Nous naissons , nous vivons pour la Société ;  
 A nous-mêmes livrés dans une solitude ,  
 Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude ;  
 \* Et si , durant un jour , notre premier aïeul ,  
 Plus riche d'une côte , avoit vécu tout seul ;  
 Je doute en sa demeure alors si fortunée ,  
 S'il n'eût point prié Dieu d'abrégér la journée.

( BOILEAU DESPRÉAUX ; *Satire X.* )



## SOUPÇON.

## S O U P Ç O N .

FIGURE  
X.

VOUS PAROISSEZ émus , & rougissez peut-être  
 D'avoir pu si long-temps me voir sans me connoître ;  
 Après tant de mépris , après tant de refus ,  
 Tant d'affronts si sanglants dont vous êtes confus ,  
 Aurois-je triomphé de votre défiance ?  
 Non , j'en ai fait souvent la triste expérience ;  
 On ne guérit jamais d'un violent soupçon ;  
 L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison ;  
 \* Et , dans tout intérêt , la vertu la plus pure  
 Peut être quelquefois suspecte d'imposture.

( M. DE CRÉBILLON ; *Tragédie de Catilina* ,  
 ACT. IV , Sc. 2. )



## S T Y L E.

## STYLE.

FIGURE  
XXV.

FUYEZ de ces Auteurs l'abondance stérile,  
 Et ne vous chargez point d'un détail inutile;  
 Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant,  
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.  
 Qui ne sçait se borner, ne sçut jamais écrire;  
 Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.  
 Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur;  
 J'évite d'être long, & je deviens obscur:  
 L'un n'est point trop fardé; mais sa Muse est trop nue;  
 L'autre a peur de ramper; il se perd dans la nue.  
 Voulez-vous du Public mériter les amours?  
 Sans cesse en écrivant variez vos discours;  
 Un Style trop égal & toujours uniforme,  
 En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endorme.  
 On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,  
 Qui toujours sur un ton semblent psalmodier:  
 \* Heureux qui dans ses vers sçait d'une voix légère,  
 Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!

(BOILEAU DESPRÉAUX; *Art poétique*, Ch. I.)

## S T U P I D I T É.

## STUPIDITÉ.

\* \* \* \* \*

LE PAUVRE esprit de femme, & le sec entretien!  
 Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre;  
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;

FIGURE  
II.

\* Et la stérilité de son expression

STUPIDITÉ.

Fait mourir à tout coup la conversation.

En vain pour attaquer son stupide silence ,  
De tous les lieux-communs vous prenez l'assistance ;  
Le beau temps & la pluie , & le froid & le chaud ,  
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.

( *MOLIERE.* )



SUICIDE.

S U I C I D E .

**FIGURE** **E**N GRANDEUR de courage on ne se connoît guère ,

**X X V.**

Quand on élève au rang des hommes généreux ,  
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire  
A rendu le nom si fameux.

Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortoient de la vie ,  
Lorsque , de disgrâce suivie ,

Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.  
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille ;  
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !

\* Il est plus grand , plus difficile ,  
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

( *DESHOULIERES.* )



## S U J E T.

## S U J E T.

FIGURE  
XXV.

AH ! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir  
 Eût entraîné Tarquin par de-là son devoir ;  
 Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse ,  
 Quel homme est sans erreur , & quel Roi sans foiblesse ?  
 Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ,  
 Vous nés tous ses sujets , vous faits pour obéir ?  
 Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;  
 Il détourne les yeux , le plaint & le révere.  
 Les droits des Souverains font-ils moins précieux ?  
 \* Nous sommes leurs enfants , leurs Juges sont les Dieux.  
 Si le Ciel quelquefois les donne en sa colère ,  
 N'allez pas mériter un présent plus sévère ;  
 Trahir toutes les loix , en voulant les venger ,  
 Et renverser l'Etat , au-lieu de le changer.

( *Le même.* )

## T A L E N T S.

## T A L E N T S.

FIGURE  
XX.

O vous donc qui , brûlant d'une ardeur périlleuse ,  
 Courez du Bel-esprit la carrière épineuse ,  
 N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer ,  
 Ni prendre pour génie un amour de rimer.  
 Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorcees ,  
 Et consultez long-temps votre esprit & vos forces.  
 La Nature fertile en esprits excellents ,  
 Sçait entre les Auteurs partager les Talents.

**TALENTS.** L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;  
 L'autre d'un trait plaçant aiguïser l'Epigramme :  
 Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits ;  
 Racan chanter Philis , les Bergers & les Bois ;  
 \* Mais souvent un esprit qui se flatte & qui s'aime ,  
 Méconnoît son génie & s'ignore soi-même.

( *BOILEAU DESPRÉAUX ; Art Poétique , Ch. I.*  )



**TEMPS.**

**T E M P S.**

**FIGURE  
XXV.**

**C**E VIEILLARD qui , d'un vol agile ,  
 Fuit sans jamais être arrêté ;  
 Le Temps , cette image mobile  
 De l'immobile éternité ;  
 A peine du sein des ténèbres ,  
 Fait éclore les faits célèbres ,  
 Qu'il les replonge dans la nuit ;  
 \* Auteur de tout ce qui doit être ,  
 Il détruit tout ce qu'il fait naître ,  
 A mesure qu'il le produit.

( *ROUSSEAU.* )





## T R A G É D I E.

TRAGÉDIE.

FIGURE  
II.

LA TRAGÉDIE informe & grossière en naissant ,  
N'étoit qu'un simple chœur où chacun en dansant ,  
Et du Dieu des raisins entonnant les louanges ,  
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.  
Là , le vin & la joie éveillant les esprits ,  
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.  
Thespis fut le premier qui , barbouillé de lie ,  
Promena par les bourgs cette heureuse folie ;  
Et d'Acteurs mal-ornés chargeant un tombereau ,  
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.  
Eschyle dans le chœur jeta les Personnages ,  
D'un masque plus honnête habilla les visages ;  
Sur les ais d'un théâtre en public exhausté ,  
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chauvié.  
Sophocle enfin , donnant l'effort à son génie ,  
Accrut encor la pompe , augmenta l'harmonie.  
Chez nos dévots Aïeux le théâtre abhorré ,  
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.  
Des Pélerins , dit-on , une troupe grossière  
En public à Paris y monta la première ;  
\* Et , sottement zélée en sa simplicité ,  
Joua les Saints , la Vierge & Dieu par piété.  
Le sçavoir à la fin , dissipant l'ignorance ,  
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.

( BOILEAU DESPRÉAUX ; *Art Poétique* , Ch. III. )



TRAHISON.

T R A H I S O N .

*FIGURE* **C** DESSEIN s'est conduit avec plus de mystère  
*I.* A peine l'Empereur a vu venir son frère ;

Il se lève ; il l'embrasse ; on se tait ; & soudain  
 César prend le premier une coupe à la main :  
 « Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices ,  
 » Ma main de cette coupe épanche les prémices ,  
 » Dit-il ; Dieux que j'appelle à cette effusion ,  
 » Venez favoriser notre réunion ».

Par les mêmes serments Britannicus se lie ;  
 La coupe , dans ses mains , par Narcisse est remplie ;  
 Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords ;  
 Le fer ne produit point de si puissants efforts ;  
 Madame , la lumière à ses yeux est ravie ;  
 \* Il tombe sur son lit sans chaleur & sans vie.  
 Jugez combien ce coup frappe tous les esprits ;  
 La moitié s'épouvante & sort avec des cris ;  
 Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage ,  
 Sur les yeux de César composent leur visage.  
 Pour moi , dût l'Empereur punir ma hardiesse ,  
 D'une odieuse Cour j'ai traversé la presse ;  
 Et j'allois , accablé de cet assassinat ,  
 Pleurer Britannicus , César & tout l'Etat.

( *RACINE* ; Tragédie de *Britannicus*, Act. V, Sc. 6. )



## T Y R A N.

## TYRAN.

**P**LUT-AU-CIEL que sa main heureusement cruelle,  
 Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle;  
 Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat,  
 Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!  
 Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;  
 Sa jalousie a pu l'armer contre son frère;  
 Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,  
 Néron l'a vu mourir sans changer de couleur;  
 \* Ses yeux indifférents ont déjà la constance  
 D'un Tyran dans le crime endurci dès l'enfance.

( *Le même ; au même endroit , Act. V , Sc. 7. )*



**T**EL EST l'affreux destin des Tyrans tels que lui;  
 Ils traînent avec eux un éternel enqui;  
 \* Et c'est des justes Dieux un ordre légitime,  
 Que la crainte sans cesse accompagne le crime.

( *DE CAMPISTRON. )*



## V É R I T É.

## VERITÉ.

**S**OUDAIN la Vérité, si long-temps attendue,  
 Toujours chère aux Humains, mais souvent inconnue,  
 Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux.  
 \* D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;

*FIGURE  
X.*

*FIGURE  
XXV.*

*FIGURE  
I.*

---



---

 VERITÉ.

De moment en moment les ombres qui la couvrent,  
 Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent ;  
 Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,  
 Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.  
 Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,  
 Voit, connoît, aime enfin la lumière immortelle ;  
 Il avoue avec foi que la Religion  
 Est au-dessus de l'homme & confond la raison ;  
 Il reconnoît l'Eglise, ici bas combattue,  
 L'Eglise toujours une, & par-tout étendue ;  
 Libre, mais sous un Chef ; adorant, en tout lieu,  
 Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.  
 Le Christ, de nos péchés victime renaissante,  
 De ses Elus chéris nourriture vivante,  
 Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,  
 Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.  
 Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne  
 A ces Mystères saints dont son esprit s'étonne.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Poème de la *Henriade*, Ch. X.)




---



---

 VERS.

V E R S.

 FIGURE  
 XXVI.

**M**AUDIT soit le premier dont la verve insensée  
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée ;  
 Et, donnant à ses mots une étroite prison,  
 \* Voulut avec la rime enchaîner la raison.  
 Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,  
 Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie ;

Je n'aurois qu'à chanter , rire , boire d'autant ;  
 Et , comme un gras Chanoine , à mon aise , & content ,  
 Passer tranquillement , sans souci , sans affaire ,  
 La nuit à bien dormir , & le jour à rien faire.  
 Mon cœur exempt de soins , libre de passion ,  
 Sçait donner une borne à son ambition ;  
 Et , fuyant des grandeurs la présence importune ,  
 Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune ;  
 Et je serois heureux , si , pour me consumer ,  
 Un destin envieux ne m'avoit fait rimer :  
 Mais , depuis le moment que cette frénésie ,  
 Deses noires vapeurs troubla ma fantaisie ,  
 Et qu'un démon , jaloux de mon contentement ,  
 M'inspira le dessein d'écrire poliment ,  
 Tous les jours malgré moi , cloué sur un ouvrage ,  
 Je retouche un endroit , & j'efface une page .

(BOILEAU DESPRÉAUX ; *Satire II.*)



# VULGAIRE.

\* \* \* \* \* **L** E VULGAIRE stupide  
 Ne suit jamais que le plus mauvais guide ,  
 Et ne voit rien qu'à travers les faux jours  
 D'un verre obscur qui le trompe toujours.  
 D'un œil confus il cherche , il développe ,  
 Quelques objets. Tournez le télescope ;  
 Ce qui d'abord lui parut un géant ,  
 Semble à ses yeux rentrer dans le néant.

V E R S .

VULGAIRE.

FIGURE  
 XXV.

## VULGAIRE.

Toute vertu qui veut être admirée ,  
 De quelque vice est toujours bigarée ;  
 Et , quand par elle on songe à s'élever ,  
 \* D'un peu de fard il faut l'enjoliver.  
 Sans vermillon , sans clinquant , sans affiche ,  
 Le Saint tout nu se morfond dans sa niche ;  
 On veut le voir paré de ses habits ,  
 Tout brillant d'or , tout chargé de rubis :  
 Du Peuple alors le zèle s'évertue ;  
 Mais il lui faut décorer sa statue.

( *ROUSSEAU ; Epître V à M. le Comte du Luc.* )

FIGURE  
X.

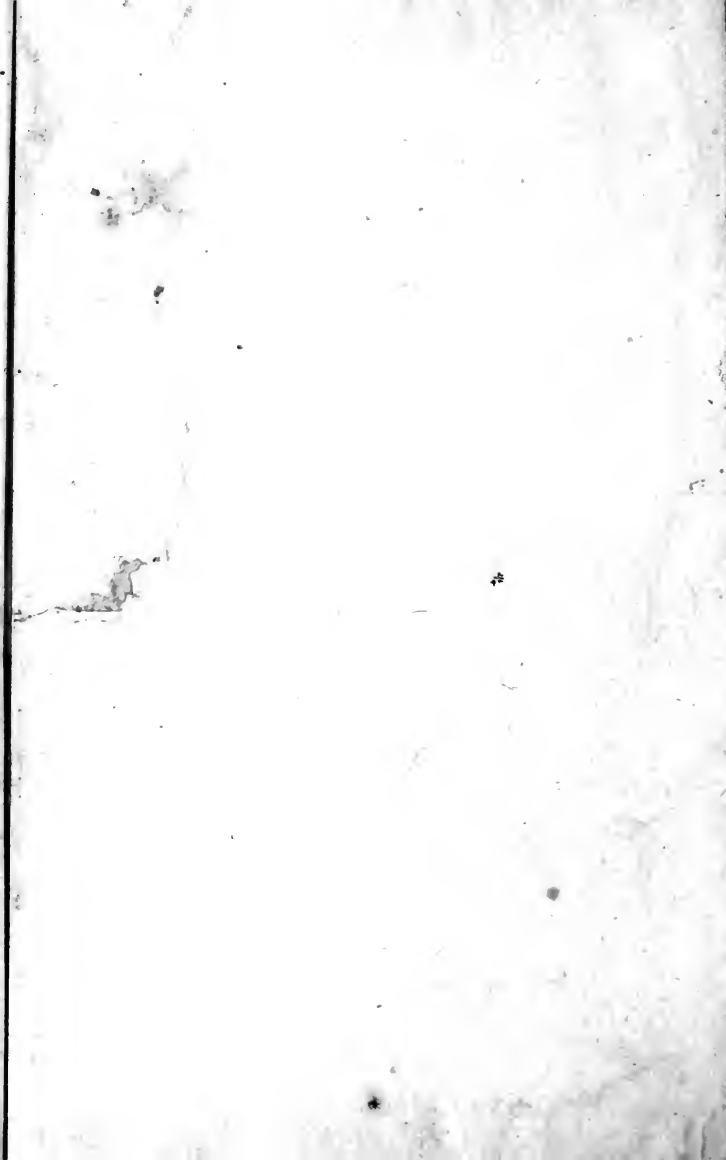
QUE j'ai toujours haï les penfers du Vulgaire !  
 Qu'il me semble profane , injuste & téméraire ,  
 \* Mettant de faux milieux entre la chose & lui ,  
 Et mesurant par soi ce qu'il voit par autrui !

( *LA FONTAINE ; Fable de Démocrite.* )



*Fin du II Volume.*





**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Échéance**

**The Library  
University of Ottawa**

**Date due**

--	--	--	--



